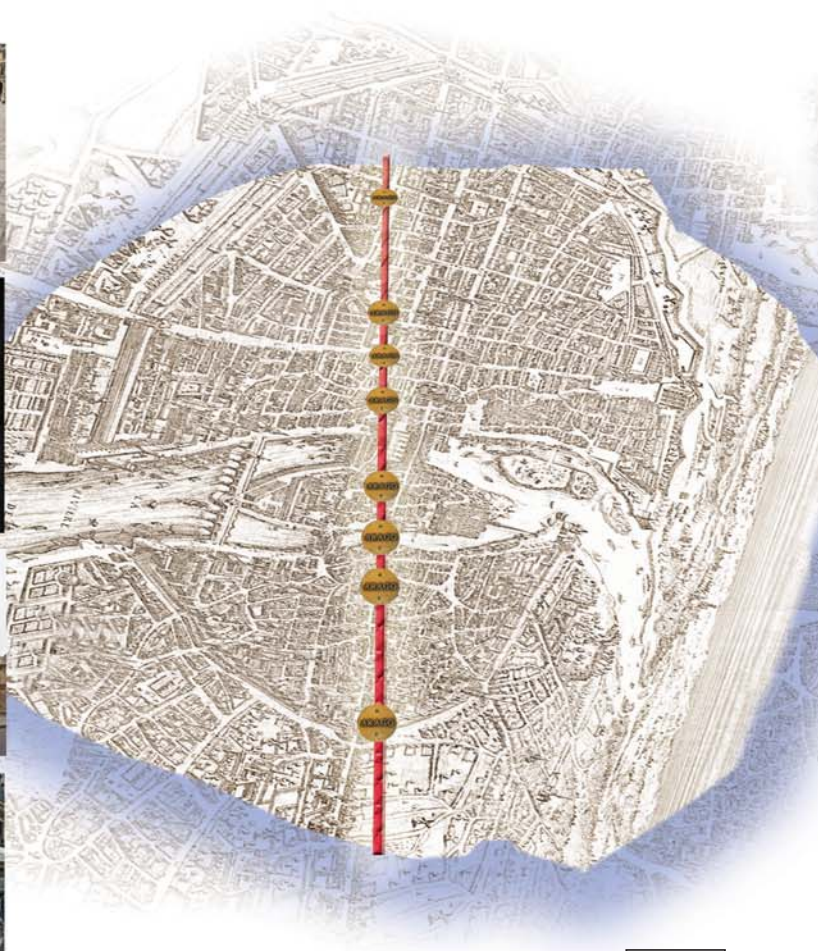


Le Méridien de Paris

*Une randonnée
à travers l'Histoire*



Philip Freriks

l'Observatoire
de Paris



Le Méridien de Paris

Philip Freriks

Le Méridien de Paris

*Une randonnée
à travers l'Histoire*

Traduction de Kim Andriga
Photographies de Alain Lechat



17 avenue du Hoggar, PA de Courtabœuf, BP 112
91944 Les Ulis cedex A, France



61, avenue de l'Observatoire
75014 Paris, France

Édition originale en néerlandais : De Meridiaen van Parijs
© Philip Freriks en Utigeverij Conserve 2003

Adaptation : Emmanuelle Le Goff
Couverture, maquette intérieure et mise en page : Jérôme Lo Monaco

Crédits photographiques : Alain Lechat
Sauf : p. 4 : Philip Freriks
P.49, p.60, p.62, p.66, p.69, p.85, p.89, p.91, p.92, p.94, p.109, p.118 : Jérôme Lo Monaco
P.44 : © Roland Godefroy, droits réservés
P.63 : © Fondation Boris Vian, droits réservés

La publication du présent ouvrage a été rendue possible grâce à l'aide de la Fondation pour la production et la traduction de la littérature hollandaise (Foundation for the production and Translation of Dutch Literature).

Imprimé en France

ISBN EDP Sciences : 978-2-7598-0078-0
ISBN Observatoire de Paris : 978-2-901057-62-8

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction par tous procédés, réservés pour tous pays. La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.

© EDP Sciences 2009

Table des matières

Introduction de l'auteur.....	1
Le Méridien de Paris.....	3
Jan Dibbets et la ligne imaginaire.....	4
« Plagiat, Égalité, Fraternité » et le <i>Da Vinci Code</i>.....	8
Un hommage à François Arago.....	10
L'astronome et les brigands.....	12
En route !	18
Plan I : <i>Parc Montsouris</i>	19
Au cœur de la Cité universitaire.....	20
La Fondation Juliana.....	22
Le parc Montsouris.....	25
Mata Hari ou l'œil du jour.....	25
Les meilleures années de la vie d'Henry Miller.....	30
L'auberge du bourreau.....	32
Plan II : <i>L'Observatoire</i>	35
Le boulevard Arago.....	37
La célèbre <i>Closerie</i>	41
La triste fin du maréchal.....	42
L'honneur perdu de François Mitterrand.....	44
Plan III : <i>Le Luxembourg</i>	47
La soif de pouvoir de Marie de Médicis.....	48
Le Luxembourg, le jardin des poètes.....	49
L'influente Gertrude Stein.....	52
<i>Da Vinci Code</i> à Saint-Sulpice.....	54
Plan IV : Saint-Germain-des-Prés	57
Le Mabillon.....	58
Saint-Germain-des-Prés très « bibope ».....	60
L'inondation de Paris.....	65
La vieille dame du quai Conti.....	66
Le musée du Louvre.....	70
Plan V : <i>Le Louvre</i>	71
Le palais du Louvre.....	72
De Vinci, La <i>Joconde</i> , Peruggia et Brown.....	82
Le Grand Louvre.....	85
Colette la scandaleuse.....	89
Il était une fois la Comédie-Française.....	91
Le jardin du Palais-Royal.....	99
L'enfance de Céline, passage Choiseuil.....	104
Le baron Haussmann, sous-empereur de Paris.....	109
Plan VI : <i>Pigalle</i>	115
Les frères Goncourt.....	116
Le musée Gustave-Moreau.....	116
Le romantique Ary Scheffer.....	117
Le Paris noir, les Afro-Américains dans la Ville Lumière.....	118
Plan VII : <i>Montmartre</i>	119
Le Moulin de la Galette.....	125
La Mire du Nord.....	126
Plan VIII : <i>Le Grand Nord</i>	129
Bibliographie.....	131

La première édition néerlandaise a été publiée en 1995, sous le titre *Het spoor van de monumentale meridiaan, een 'petite histoire' van Parijs* (La piste du méridien monumental, une petite histoire de Paris). Suite à cette parution, j'ai reçu de nombreux courriers de lecteurs qui contenaient souvent des compliments, parfois des critiques ou des observations. Mais ils rendaient toujours compte avec enthousiasme de leurs expériences sur le parcours Arago-Dibbets, autrement dit le Méridien de Paris. La plupart du temps, ils incluaient des photos pour fournir la preuve de leur exploit, tel un alpiniste qui se fait immortaliser au sommet du mont Everest. Dans la paroisse néerlandaise de Paris, un pasteur a ainsi mis à profit un sermon afin d'inciter ses fidèles à suivre cette piste. Je remercie les auteurs de ces lettres de s'être donné cette peine et j'ai toujours considéré leurs témoignages comme un encouragement à poursuivre mes recherches.

Plus de dix ans après la publication de mon livre, des promeneurs continuent à me tenir informé. Décidément, le méridien n'a pas fini d'intriguer et de fasciner ! D'édition en édition, je n'ai cessé de revoir et d'enrichir le texte. Ne serait-ce que parce que d'aucun ont proclamé, le *Da Vinci Code* à la main, que le méridien d'Arago-Dibbets était la voie menant au Saint-Graal ! Dans le film éponyme, on voit même le protagoniste, Tom Hanks, courir dans la cour du Louvre, le long des médaillons, pour prouver... Mais pour prouver quoi au juste ?

Pour cette nouvelle version, j'ai donc à nouveau suivi le méridien. Il y avait beaucoup d'aspects à revoir. La Ville de Paris se montre en effet pour le moins négligente envers son méridien élevé au rang de monument. Nombre de médaillons ont disparu. Je vous renvoie au chapitre « Un hommage à François Arago » et à mes conversations « plaisantes » avec les fonctionnaires de la Ville de Paris. Un petit scandale a également éclaté lorsqu'un architecte de renom s'est emparé de l'idée de Jan Dibbets (se référer au chapitre « Plagiat, Égalité, Fraternité »).

Je précise que la promenade va du sud au nord. Lorsque je parle de gauche et de droite, je suis donc dos au sud, et le bout de mon nez pointe vers le nord. Munissez-vous d'un plan détaillé de Paris, de grand format de préférence. *L'Atlas Paris* de Michelin, par exemple.

Paris, le 10 février 2007

Le Méridien de Paris

Ce livre s'est construit autour d'une randonnée qui n'avait pas vocation à l'être. En effet, le trajet est avant tout une œuvre d'art, un monument composé de 135 médaillons de bronze, coulés si discrètement dans le macadam parisien qu'il faut les chercher comme une aiguille dans une botte de foin. C'est leur créateur, l'artiste néerlandais Jan Dibbets, qui l'a voulu ainsi : un monument que les badauds découvriraient tout au plus au hasard de leurs promenades, de sorte que cela finisse par devenir une obsession intrigante.

L'idée est fondée sur l'existence virtuelle du méridien de Paris. Pourtant, il ne s'agit pas d'une illusion d'optique. Le monument existe : je l'ai vu, touché, foulé et finalement décrit. Une mission de reconnaissance le long d'un parcours aussi droit qu'imprévisible, et de ce fait presque mystérieux. On a la sensation que la ligne droite du méridien se superpose rarement au tracé capricieux des rues. On dirait un débutant qui s'essaie au funambulisme, comme s'il y avait une corde tendue

au-dessus des principaux symboles de la nation française. Par-dessus des bâtiments et des lieux qui jouent un rôle si important dans la conscience collective qu'il n'y pas très longtemps, les historiens ont inventé un joli terme pour les désigner : les lieux de mémoire.

L'emplacement exact des 135 médaillons était inconnu. Bien qu'un recueil de poèmes et un beau livre impressionniste leur fussent consacrés, personne ne s'était donné la peine de partir en exploration. C'était même considéré comme trop trivial, indigne de l'œuvre d'art. Encore aujourd'hui, peu de passants en ont connaissance. Aussi, tenez-vous entre les mains un document unique, une coupe transversale de la Ville Lumière. Et pour ce qui est de ma personne : j'aime cette ville, mais je ne suis pas jaloux. J'aime partager mon amour. Donc voilà. À vos godillots !

Avant d'explorer le trajet Arago-Dibbets, il convient de présenter plus longuement l'artiste et son œuvre.



Un des 135 médaillons du monument Arago.

Jan Dibbets et la ligne imaginaire



Jan Dibbets.

Né en 1941, Jan Dibbets est un artiste néerlandais reconnu en France. À l'époque où il était maire de Blois, Jack Lang, hérald du mitterrandisme et ministre de la Culture jusqu'en 1993, lui confia la tâche honorable de créer des vitraux pour la cathédrale de cette petite ville de la Loire où l'adorable intrigante Marie de Médicis s'était autrefois retirée de la cour. Pour l'inauguration, on vint chercher l'artiste à Paris en limousine ministérielle, et j'eus la chance de l'accompagner. Dibbets me parla alors d'un tout autre projet. La Ville de Paris lui avait demandé de réaliser un monument pour François Arago (1786-1853), astronome mais aussi scientifique novateur, humaniste, homme politique et même, quoique très brièvement, chef d'État. Jan Dibbets s'intéressait depuis des années à des lignes imaginaires qu'il voulait baliser. De la même manière que Christo emballe des bâtiments. Toutefois, la comparaison s'arrête là : l'art de Dibbets est d'une toute autre nature. Le monument pour Arago ne devait en aucun cas avoir un caractère temporaire. La Ville de Paris avait demandé à quatre artistes de renommée internationale de proposer un projet. Celui de Jan Dibbets fut retenu. Arago était non seulement astronome mais

aussi géomètre. Il avait cartographié la partie du méridien qui traversait la France et la Méditerranée, entre Dunkerque et Barcelone. Jan Dibbets prit ce méridien pour point de départ. Il ne s'agissait pas ici de n'importe quelle ligne géographique mais du méridien zéro ; la ligne de référence de notre temps universel, le PMT (avec le P de Paris), déterminé par ce qu'on appelait le méridien de Paris. Jusqu'à ce que les Britanniques s'emparent de ce zéro prestigieux en 1884 pour en faire, avec Greenwich, le GMT. Nous le verrons en emboîtant le pas à Tintin dans le chapitre « L'astronome et les brigands ».

Une ligne captivante

À l'époque de François Arago, le méridien zéro était encore la ligne de référence. Sur la partie parisienne du cercle de longitude, traversant la ville du sud au nord sur une distance de douze kilomètres à vol d'oiseau, devaient être placés 135 médaillons de bronze portant la seule inscription « Arago ». Tout simplement, dans le bitume, dans les rues, dans les parcs, sur des trottoirs ou sous le porche d'un passage inattendu.

« En 1968, j'ai fait la liste de toutes les lignes imaginaires que je voulais baliser un jour. C'est la première fois que j'y parviens », disait Jan Dibbets dans la voiture, et dans sa voix perceait un peu d'excitation.

Là où des lignes imaginaires sont balisées, naît le besoin impérieux et étrange de suivre ces tracés. La vie « revisitée » d'un artiste célèbre fascine, tout comme la possibilité de refaire le trajet d'une expédition, de suivre les indications d'un journal de voyage d'un autre temps ou la progression d'une ancienne ligne de front. Peut-être avons-nous envie d'être surpris, de nous accorder une aventure

sans trop de risque, de frissonner dans la maison hantée de l'histoire, de nous confronter aux émotions de ceux qui se laissaient guider par leur sensibilité. Et à cet égard, Dibbets n'est pas différent des autres. « Plus un point ou une ligne sont mathématiques, plus le désir de les savoir sous nos pieds est grand. »

Une fois le projet réalisé à l'automne 1994, lorsque le service des Travaux publics de la Ville de Paris eut coulé les médaillons de bronze dans le macadam, je tombai moi aussi en proie à cette étrange névrose obsessionnelle de la ligne imaginaire. Une irrépressible envie naquit en moi de suivre à la trace l'œuvre d'art de Dibbets. Il m'avait mis sur la piste, il m'avait séduit et éveillé ma curiosité, mon désir presque. Bien fait pour moi !

Je me rendis coupable de piraterie (qui faillit coûter la vie à Arago en son temps, mais nous en reparlerons plus tard) en kidnappant pour ainsi dire son idée. La statue élevée en l'honneur d'un individu, certes très méritant, apparut au cours de ma promenade comme une ode à tout Paris : un monument commémorant une part importante de l'histoire mondiale, une promenade surprenante, sans ordre chronologique, à travers l'histoire pêle-mêle de la Ville Lumière. Le hasard a voulu que le méridien, et de ce fait l'œuvre d'art de Jan Dibbets, traversent des lieux et

des bâtiments qui sont autant de jalons de l'histoire de France.

De Louis XIII à Céline

La promenade passe devant le salon de thé où Mata Hari acquit sa renommée mondiale ainsi qu'une place d'honneur face au peloton d'exécution. Elle nous conduit au square non loin de l'Observatoire où François Mitterrand, jeune homme politique, aurait mis en scène un attentat contre sa propre vie, dans l'espoir d'en tirer des profits politiques. Elle nous mène du palais du Luxembourg, prison cinq étoiles pour la noblesse française sous la Terreur (1773-1795), au Louvre où Louis XIII chassa un jour le renard dans les couloirs de la Grande Galerie ; de l'Institut, lieu de rencontre des pouvoirs scientifiques et culturels, à la Comédie-Française, où l'on joue toujours le répertoire officiel de Molière, Racine et Corneille dans une éternelle prolongation.

Le méridien croise le café où se rencontraient les surréalistes, coupe l'endroit précis où le maréchal Ney fut fusillé, pour aboutir à la Nouvelle-Athènes, le quartier où George Sand et Frédéric Chopin vécurent ensemble, aux côtés d'illustres voisins comme les frères Goncourt, Baudelaire et le peintre d'origine néerlandaise Ary Scheffer.



Des surréalistes tels que le dramaturge Alfred Jarry ou le cinéaste Luis Buñuel fréquentaient la Closerie des Lilas.

Le Méridien de Paris

La ligne frôle le passage Choiseul que Louis-Ferdinand Céline a décrit avec tant d'acuité dans *Mort à crédit* et franchit le sommet de la butte Montmartre, au pied de laquelle Pigalle, malgré ses rides et ses affaissements apparents, joue toujours au gai Paris. Et comme il se trouve qu'Arago lui-même a vécu bien des aventures, cela ne nous éloigne pas pour autant de notre sujet.

Le Méridien ou l'histoire de Paris

S'il se cache, au-delà du marquage topographique, un enchaînement logique dans l'histoire que je viens de résumer ainsi arbitrairement, je laisserai volontiers les historiens compétents le démontrer. Le méridien offre en tout cas assez de matière dramatique pour égaler l'œuvre de Shakespeare et constitue en ce sens un lieu de mémoire à part entière. Le Louvre à lui seul y suffirait amplement.

De ses débuts de forteresse jusqu'aux milliards investis ces dernières années dans sa rénovation, l'ancienne résidence

royale évolue depuis mille ans au gré de l'histoire de France. Mieux encore, le monument incarne souvent lui-même cette histoire, ou est du moins le lieu, je dirais presque l'univers, où celle-ci s'écrit. Le méridien est, par ailleurs, une ligne qui traverse Paris dans tous ses extrêmes, son génie et sa cruauté, sa générosité et son totalitarisme, sa soif de pouvoir et sa foi en l'humanisme. C'est une trace de la grandeur, du pathos, du prestige et de la petite histoire parisienne. Je ne me hasarderai pas à affirmer que, contrairement à ce que l'on dit généralement, Paris c'est la France. Ce qui frappe, c'est que tant de sang ait coulé sur ce chemin, et que la faiblesse de la chair y ait été si fréquemment à l'ordre du jour. Les Français ont souvent vécu la vie intensément. Il est évident que la conscience et l'ambition ont dû, et doivent encore, s'affronter régulièrement, dans les palais d'autrefois comme dans la République actuelle. Les Français sont aussi des spécialistes du drame de cour. Tout cela rend le méridien si shakespeareien, et l'idée de Dibbets si intéressante.



Le méridien coupe le Louvre en deux parties égales (en photo : le palais Royal du Louvre).

Chaque emplacement est précis

Mon projet de promenade ne fut pas si facile à mener à bien. Pour savoir exactement où trouver les médaillons, il me fallut l'aide de ceux qui avaient été responsables de leur mise en place. Stéphane Carrayrou, chef de la direction des Affaires culturelles de la Ville de Paris, appréciait ma démarche mais craignait qu'une « route Arago » le long du méridien ne fasse du tort à l'œuvre d'art de Jan Dibbets. « Cela pourrait provoquer un conflit entre imagination et réalité », dit-il, sans que je comprenne en quoi cela poserait problème. Quant à l'artiste, il était plutôt amusé. De mon point de vue, c'était un exemple original d'art appliqué.

Carrayrou finit par céder et son assistante, Christine Ogier, m'accompagna dans cette aventure. Elle avait de la peine pour moi car, selon elle, je ne pourrai jamais trouver « ces trucs tout seul ». Elle n'avait pas exagéré. Nous nous mîmes en route munis de 135 feuilles blanches qui claquaient dans le vent. Sur ces feuilles, les arpenteurs communaux avaient dessiné chaque médaillon à l'échelle. En effet, n'allez pas croire que le projet de Dibbets fût exécuté à la légère, « à la française » comme on dit aux Pays-Bas. La majeure partie des frais fut consacrée au service de géométrie de Paris, aux arpenteurs. Chaque emplacement fut calculé au millimètre près. Arago eût contemplé ce travail de précision avec fierté. C'est à cette occasion qu'on découvrit que le repère de 1806 au sud de Paris, la Mire du Sud, était éloigné de l'axe de quarante mètres. L'œuvre de Jan Dibbets relevait ainsi des sciences appliquées.

À la recherche des médaillons

Et nous voilà partis! Nous attirions parfois l'attention des badauds, en progressant



Les passants seront peut-être étonnés de vous voir scruter de façon insistante le bitume parisien.

avec nos paperasses blanches de médaillon en médaillon, le regard fixé sur le sol comme si une peur obsessionnelle des crottes de chien nous préoccupait, guettant les plaquettes de bronze sous des tas de feuilles mortes. Parfois, nous revenions sur nos pas. De temps en temps, les passants s'informaient de ce que nous faisons, et hochaient la tête quand nous leur disions que nous cherchions un numéro du monument pour Arago. Soit ils nous prenaient pour des fous, soit ils pensaient qu'on ne leur disait pas la vérité ! Des agents à la recherche d'un secret impénétrable...

Pour cette promenade, Christine Ogier avait prévu deux heures, mais finalement cela nous prit deux jours. Voyez ce qui vous attend ! Jamais Christine n'avait trouvé Paris aussi passionnant et j'étais de son avis.

Ces expériences, nombre de lecteurs les ont vécues après nous ; leurs lettres en témoignent. Sur le trajet, ils ont souvent été abordés par des curieux qui leur demandaient ce qu'ils cherchaient ou, lorsqu'ils étaient au courant, leur indiquaient le médaillon suivant.

« Plagiat, Égalité, Fraternité » et le *Da Vinci Code*

Ce qui est navrant pour Jan Dibbets, c'est que son méridien ne devint connu en France qu'au moment où un célèbre architecte lui « emprunta » le concept. En effet, au moment des préparatifs pour la célébration du nouveau millénaire de l'an 2000, Paul Chemetov prit contact avec le Comité d'organisation afin de leur soumettre une idée brillante. Aussi fut-elle accueillie avec enthousiasme. Il proposa de baliser l'ancien méridien zéro de Dunkerque jusqu'à la frontière espagnole. Pour le transformer en un monument reconnaissable. Pour renforcer l'unité nationale. En l'honneur de cette chose vague qui porte le beau nom d'identité. L'identité française dans ce cas, évidemment. Le balisage se ferait non pas avec des médailles, mais par des arbres



Une borne de la Méridienne verte, rue de Rivoli.

nouvellement plantés. Et c'est ainsi que l'architecte rebaptisa le méridien zéro, qui avait perdu son zéro depuis longtemps, la Méridienne verte. Une rangée d'arbres comme colonne vertébrale de la France. Sous le signe de la liberté, de l'égalité et de la fraternité.

Un succès amer

Le 14 juillet 2000, un pique-nique géant fut organisé le long de cette ligne verte, à plus de 330 endroits différents. Malgré une météo médiocre, des dizaines de milliers de personnes y participèrent. Les médias n'en revenaient pas. L'idée de Chemetov était acclamée de toutes parts. Partout en France, y compris donc sur le parcours Arago-Dibbets, on ne planta pas seulement des arbres, mais on érigea aussi de petites bornes d'un mètre de haut portant l'inscription « La Méridienne verte 2000 ». Le méridien oublié était caressé comme une découverte nouvelle, comme un indicateur de la vraie France profonde mythique.

Le journal *Le Monde* longea la ligne, de village en village, pour une longue série de reportages de fond. L'idée fut reprise par des journaux étrangers. Un historien américain, Ken Alder, parcourut même la Méridienne à vélo et raconta ses expériences dans un livre. Le long de la ligne verte, on goûtait à l'âme de la France.

Le dégoût de Jan Dibbets est facile à comprendre. Non seulement Chemetov lui avait volé son idée, mais surtout l'architecte n'avait pas eu l'élégance ne serait-ce que de citer le nom de l'artiste néerlandais. Ajoutez à cela le fait que le président du Comité pour la célébration du millénaire, Jean-Jacques Aillagon, alors ministre de la Culture, avait

été étroitement impliqué dans la réalisation du monument pour Arago de Dibbets en tant que directeur des Affaires culturelles de la Ville de Paris.

Rudi Fuchs, directeur du Stedelijk Museum d'Amsterdam et ami de Jan Dibbets, rédigea un petit texte pour alerter certains de ses collègues français. « Ces jours prochains, écrivit-il début juillet 2000, une œuvre remarquable d'imagination géographique doit être inaugurée en France : la Méridienne verte. Dans sa conception, ce projet est fortement réminiscent du marquage à la fois discret et monumental du passage du méridien zéro à travers Paris, conçu par l'artiste néerlandais Jan Dibbets – à la demande de la Délégation des arts plastiques – et réalisé en 1994 en hommage à François Arago. Cette œuvre d'art s'intègre parfaitement dans l'œuvre de Dibbets, qui s'intéresse depuis la fin des années soixante aux lignes géographiques imaginaires. Bien sûr, les méridiens n'appartiennent à personne et le méridien d'Arago de Dibbets est une œuvre d'art publique dont tout un chacun peut s'inspirer. Il aurait néanmoins été de bonne grâce que l'auteur de la Méridienne verte fasse mention, dans la publicité qui a entouré son projet, de l'œuvre exemplaire de Jan Dibbets. »

Quand la presse s'en mêle...

La presse française posa bientôt la question, légèrement rhétorique : s'agissait-il peut-être d'un plagiat ? Un auteur anonyme, sous le pseudonyme de Paysan de Paris (d'après le roman éponyme de Louis Aragon de 1926), fit savoir par l'intermédiaire du Musée d'art moderne de la Ville de Paris, que l'idée volée portait la marque de la plus grossière vulgarité mêlée de présomption française. Dans une

lettre adressée à Dibbets, Aillagon se dit navré et regrettait toute cette histoire. Toutefois, Dibbets ne devait surtout pas considérer cette réalisation comme du plagiat, mais comme une idée généreuse pour renforcer l'unité nationale. Chemetov en personne prit la plume et fit savoir au journal *Libération* qu'il s'agissait de parler de territoire, de l'unité de la nation et des citoyens. Ces derniers ayant été volontaires pour planter les arbres, le projet n'appartient de ce fait plus à personne. Il est libre de droits, inaccessible aux collectionneurs, absent des galeries prestigieuses. On ne peut spéculer dessus. Il ne s'agit donc pas ici de l'œuvre d'un seul homme, mais d'un projet commun, réalisé en toute fraternité, arrosé par le vin du pique-nique et la pluie qui tombe du ciel.

Ce fut de cette manière assez suggestive que l'on se débarrassa de Dibbets. Et voilà tout. La France adora ce pique-nique champêtre et n'en a retenu qu'une chose : ce méridien est français, il appartient à tous les Français. Vive l'égalité, vive la République, et le reste on s'en moque.

Quelques années plus tard, Dibbets eut en quelque sorte sa revanche. Les médaillons furent incorporés au cirque du *Da Vinci Code*. Dans l'adaptation cinématographique, ils sont mis en scène comme s'ils avaient été là depuis des siècles, menant à l'endroit qui est au cœur de l'intrigue. Le méridien de Paris balisé par Jan Dibbets, surtout la partie dans la cour du Louvre, était comme un don du ciel pour les réalisateurs. Ici encore, il était question d'une forme de plagiat. Jan Dibbets intenta un procès au producteur, *Sony*, qu'il gagna facilement. Ils ne pouvaient en effet pas utiliser ses médaillons sans l'autorisation de l'artiste ayant droit.

Un hommage à François Arago

Aujourd'hui disparue, la statue d'Arago datée de 1893 se dressait sur une petite place le long du boulevard qui porte son nom, dans le XIV^e arrondissement de Paris. Elle était tournée vers l'Observatoire, qui s'élève sur une butte au nom très approprié, Le Grand-Regard. Ce hasard n'a sans doute pas été déterminant lorsqu'en 1667, Jean-Baptiste Colbert fit l'acquisition de cette colline, au nom de Louis XIV. Le choix définitif d'un site pour construire un observatoire offrant une large vue, était davantage déterminé par la situation de plusieurs couvents. Mais c'est une sympathique coïncidence.

La statue d'Arago était une œuvre d'art dans l'esprit du XIX^e siècle, académique et martiale, ressemblante, plus grande que nature, digne d'un fils de la nation. Quelque part entre 1942 et la fin de la guerre, cet Arago connut le même sort que bien d'autres statues en

bronze de la capitale : il fut fondu par les Allemands et il est impossible de savoir ce qu'il est devenu. Son socle, lui, resta en place et il est toujours là aujourd'hui. Un appel a été lancé par Comité Arago, constitué d'astronomes retraités et d'autres scientifiques, pour faire revivre le grand homme dans son bronze premier. Malheureusement, personne n'est parvenu pas à retrouver la matrice de l'original.

La Délégation des arts plastiques de la Ville de Paris eut l'idée pour la célébration du bicentenaire de sa naissance, de faire élever un monument en rupture avec la tradition de la statue monumentale. Il fallait trouver réponse à la question de la conception d'un tel ouvrage commémoratif à la fin XX^e siècle, expliqua Stéphane Carrayrou.

L'engouement des uns, la réticence des autres

On demanda à quatre artistes reconnus de soumettre un projet. Celui de Jan Dibbets fut choisi en raison de son caractère non monumental. Il était soutenu par tous ceux qui comptent en France dans le domaine des arts plastiques, et en particulier par François Barré, à l'époque directeur du Centre Georges-Pompidou, et par Michel Laclotte, alors directeur du Louvre. Le soutien de M. Laclotte était le bienvenu, le projet prévoyait en effet de placer quelques médaillons dans les salles du plus grand musée du monde.

Même la Ville de Paris et le ministère de la Culture – encore diamétralement opposés sur le plan politique – étaient pour une fois d'accord. Cette entente se révélera utile, car le service des Travaux publics ne voulait pas entendre parler du projet. Comment ? Des



Le socle de la statue d'Arago se tient sur la place de l'Île-de-Sein, dans le XIV^e arrondissement.

médailles de bronze dans notre précieux asphalte ? Et qui sera responsable des dégâts et de l'entretien ? Ce sera bien trop gênant de devoir tenir compte de ces médailles lors de travaux sur la voie publique. Dans la capitale, les rues sont refaites une fois tous les trois ans en moyenne. Les débris sont aussitôt évacués. Personne ne vérifiera s'il s'y trouve des plaquettes de bronze « Arago ». On jugeait peu réaliste l'idée qu'un tel contrôle pourrait se faire. Cela s'est d'ailleurs avéré : des plaquettes ont disparu au cours du temps, alors même que la Délégation des arts plastiques avait pris ses précautions en faisant fabriquer trois cents médailles supplémentaires, afin de remplacer d'éventuels exemplaires égarés. C'est d'ailleurs pour cette raison que nombre de médailles ne se trouvent pas sur la voie publique, mais sur des terrains particuliers appartenant à des universités, des ministères ou des musées, ou dans des parcs qui relèvent d'un autre service que de celui des Travaux publics.

Un constat décevant

Lors de mon « inspection » pour cette nouvelle édition, je découvris qu'une grande quantité de médailles avaient disparu. « C'est incroyable ! » fut la réaction naturelle de Jan Dibbets. Il m'apparut donc utile d'alermer le service municipal concerné. J'eus quelques difficultés à découvrir quel était au juste le service responsable. Quoi qu'il en fût, après de nombreux appels, je finis par m'adresser au service de Conservation des œuvres d'art religieuses et civiles, où un monsieur m'écouta avec impatience avant de me signifier qu'ils étaient au courant du problème de « votre artiste ». Comme si ce n'était pas leur affaire ! Après quelques coups de fil supplémentaires,

son chef me fit dire qu'un « programme de sécurisation » allait être élaboré l'année même (2007) et qu'en 2008 un « programme de repose » serait mis en œuvre. Donc, pour dire les choses sans ambages, les médailles disparus seraient remplacés.

C'est pourquoi j'indique dans ce livre également dans le détail les emplacements des médailles disparus, le plus souvent avec la mention « trou, pas de médaille ». Dans l'espoir que le programme de repose aura été réalisé bien avant que l'édition que vous tenez entre les mains ne soit épuisée. Qui sait ? Avec le temps peut-être, elle se trouvera être tout à fait à jour.

Ce qu'impliquait le « programme de sécurisation », mon interlocuteur ne sut me le dire. « La sécurisation, c'est la sécurisation », affirma-t-il avec aplomb, et ce fut tout ce que je pus en tirer.



Bon nombre de médailles sont introuvables. Aujourd'hui disparu, le n°1 se trouvait à proximité du pavillon de Cambodge, à la Cité universitaire internationale (en photo).

Une œuvre méconnue

Jan Dibbets plaça le socle vide du boulevard Arago au cœur de son hommage. Ce socle se trouvait déjà exactement sur le méridien. En partant de là, il disposa les médaillons vers le nord et le sud. « Au bout de quelque temps, les Parisiens commenceront à s'interroger sur la signification de ces petits ronds de bronze, écrivit l'artiste dans sa présentation. Ils prendront alors conscience de la ligne longitudinale imaginaire puis enfin – du moins pour les plus curieux d'entre eux – de l'héritage spirituel que leur a laissé François Arago. » C'est une belle parole, mais soyons honnête : jusqu'à présent, je

n'ai guère pu observer un quelconque « effet Arago ». Il est possible que, lorsque le cas se présente, il reste limité à une expérience purement cérébrale. Les commerçants, et surtout les galeristes, qui ont un médaillon juste devant leur porte, se sentent sans doute privilégiés d'être ainsi installés sur ce célèbre méridien. Mais cette situation géographique n'a aucun effet sur leur chiffre d'affaire.

Avant de partir à la recherche de ces médaillons, une présentation de l'homme à qui ce monument est consacré s'avère indispensable. D'autant plus que sa vie fut rocambolesque !

L'astronome et les brigands

François Arago (1786-1853) était aventurier autant que scientifique, et fut même brièvement chef d'État en 1848. En cette qualité, il abolit l'esclavage dans les colonies françaises. Un homme aux nombreux centres d'intérêt, humaniste, doté d'une excellente réputation de professeur, inventeur, mais aussi un vrai

notable digne de l'époque, député durant des décennies, louvoyant entre les régimes politiques successifs. Un bon citoyen convaincu de l'importance de la recherche scientifique pour le progrès, ainsi que du rôle stimulant incombant à l'État. Pourtant, malgré sa statue, on ne se souvient plus de lui comme du héros qu'il fut quelque temps.



François Arago (1786-1853), grand vulgarisateur de la science.

De Paris à Londres

En premier lieu, Arago était ingénieur polytechnicien. Il sortait donc de l'École polytechnique, fondée en 1794, qui forme encore aujourd'hui des ingénieurs civils et militaires. Éduqué aux frais de l'État, le polytechnicien est obligé de mettre ses talents et ses connaissances au service de l'intérêt public, c'est-à-dire au service de l'Administration. Pendant ses premières années de jeune polytechnicien au service de l'État, Arago mena une vie digne d'un roman d'aventures de Dumas.

Professeur d'astronomie, puis directeur du prestigieux Bureau des longitudes, Arago vécut une grande partie de sa vie à l'Observatoire de Paris. Ce dernier avait été précisément construit sur le glorieux méridien zéro, à partir duquel pouvaient être déterminés toutes les positions et tous les endroits sur terre. Les méridiens sont de longues lignes en demi-cercle, tracées sur le globe terrestre, du pôle Nord au pôle Sud, le tout évidemment soigneusement mesuré. Tous sont perpendiculaires à l'équateur. Quand les Britanniques ont obtenu la confirmation de leur *Britannia rules the waves*, ils ont considéré que le méridien zéro faisait trop d'honneur à Paris. Désormais, c'est l'Angleterre qui déterminerait le temps mondial. Depuis 1884, le méridien zéro passe par l'observatoire de Greenwich, à Londres. Le point de référence du temps universel n'y passe pas aussi joliment qu'en France par le centre de la capitale, mais il n'empêche : il est anglais.

Tintin toujours aussi perspicace

Dans *Le Trésor de Rackham le Rouge*, Tintin se souvient juste à temps que Greenwich n'a pas toujours donné le ton. Accompagné du capitaine Haddock, descendant du chevalier François Hadoque qui autrefois tua en duel le pirate Rackham le Rouge, il part à la recherche de la *Licorne*, navire sur lequel Rackham transportait un trésor et qui fit naufrage au XVII^e siècle. Les deux amis connaissent la zone où le bateau a coulé. L'épave se trouve près d'une île qui ne figure sur aucune carte. La position de l'île au trésor, calculée au sextant, semble erronée jusqu'à ce que Tintin s'écrie :

« Capitaine, nous sommes des ânes ! »

- Que voulez-vous dire ?
- Voyons, capitaine, le méridien par rapport auquel vous avez compté les degrés de longitude, c'est naturellement le méridien

de Greenwich ?

- Évidemment, ce n'est pas celui de Tombouctou !

- Attendez ! Le chevalier de Hadoque, lui, a certainement compté en prenant comme méridien origine, le méridien de Paris, qui est situé à plus de deux degrés à l'est du méridien de Greenwich !

- Mille sabords ! Vous avez raison ! Comment n'y avons-nous pas songé plus tôt ? Nous avons donc été trop loin vers l'ouest ! Il faut rebrousser chemin ! »

Six dessins plus loin.

Dans la soirée, alors que le capitaine Haddock scrute l'horizon avec une paire de jumelles, un Tintin tout joyeux à ses côtés :

« La voilà enfin, notre île au trésor ! »

Une origine révolutionnaire

Le méridien servit de base à l'introduction du système métrique « pour toutes les époques, pour tous les peuples », une initiative des révolutionnaires français pour illustrer le progrès et l'humanisme universel. Le cercle longitudinal avait été calculé dès 1718, mais la Convention fit refaire les calculs entre 1792 et 1798 afin de pouvoir déterminer la mesure exacte du mètre en 1799. Des géographes se mirent à l'œuvre entre Dunkerque et Barcelone – Arago devait par la suite calculer la portion entre Barcelone et Majorque – et déterminèrent la longueur exacte de cette portion du méridien. Un quarante millionième du cercle longitudinal entourant le globe correspondait un mètre. On réalisa un mètre étalon en platine chargée d'iridium, conservé encore aujourd'hui au pavillon de Breteuil dans le parc de Saint-Cloud à l'ouest de Paris, à une température constante de zéro degré. C'est là que siège le Bureau international des poids et mesures. Ces lieux ne se visitent pas.

Les débuts d'Arago

François Arago naquit le 26 février 1786 à Estagel, dans les Pyrénées-Orientales. Petit garçon, il choisit d'être astronome, comme d'autres rêvent aujourd'hui de devenir chauffeur de bus ou pilote. Le scientifique Méchain était passé dans son village pour prendre des mesures pour la partie du méridien entre Dunkerque et Barcelone. Sans doute Méchain était-il venu à la maison, car le père d'Arago était maire. Les mystérieux instruments de mesure de cet ingénieur avaient certainement fait forte impression sur le jeune François.

Sous l'influence des Lumières, la foi dans le progrès et l'intérêt pour les sciences avaient connu un essor important. Pour un garçon de cette époque, la recherche scientifique, de préférence couronnée par une découverte, correspondrait de nos jours à une aventure boueuse dans la jungle organisée par une fameuse marque de cigarettes. D'ailleurs, dans le cas d'Arago, les deux allaient s'avérer parfaitement compatibles.

En 1806, François Arago, alors âgé de vingt ans et tout juste diplômé de l'École polytechnique, partit en Catalogne en compagnie du physicien Biot, afin d'y faire des mesures par triangulation permettant de calculer la longueur de l'arc de méridien, entre Barcelone et Majorque. Mais ce fut une entreprise pénible. Avec ses instruments complexes, il passa des mois dans des tentes ou des cabanes sur des sommets isolés, près de la côte catalane et sur les îles au large de celle-ci. Ce n'était qu'en allumant de grands feux de nuit que les géomètres pouvaient se voir à distance et ainsi procéder à leurs mesures.



Un climat d'insécurité

Arago et son assistant étaient menacés par des brigands qui se cachaient dans les montagnes autour de Cullera. Lorsqu'on lui parla des risques d'une attaque, Arago présenta un document lui permettant de réquisitionner une patrouille. Cette dernière partit dans les montagnes afin de les protéger. Mais les bandits en profitèrent pour piller les riches de la ville de Cullera. Ils protestaient ainsi contre l'intrusion sur leur domaine des agents de l'État en uniforme. Le problème fut résolu lorsque le chef des brigands, surpris par un violent orage, trouva refuge dans la hutte improvisée d'Arago. Il se fit passer pour un douanier et s'endormit aussitôt d'un profond sommeil. Le lendemain, il disparut brusquement à l'arrivée du maire de Cullera et d'un gendarme venus prendre des nouvelles du scientifique. La nuit suivante, le bandit revint et s'endormit de nouveau. L'assistant d'Arago proposa de le tuer, mais le jeune polytechnicien refusa. À compter de ce jour, Arago jouissait de la confiance de son hôte inattendu.

Un jour une caisse de matériel lui fut dérobée, il la récupéra en un rien de temps grâce à son nouveau protecteur. Le chef des brigands avait tenu parole. Le jeune ingénieur lui aurait même expliqué ce qu'il faisait précisément, et cela aurait paraît-il plu à son interlocuteur. Un brigand éclairé donc ! La science sous la protection du banditisme. Ce ne fut à l'évidence pas la pire des aventures que devait connaître le jeune François.

Il en alla tout autrement dans le desierto de Las Palmas où une bande rivale n'avait que faire des nobles ambitions d'Arago au nom du progrès. Le scientifique parvint à échapper de justesse à la mort et à se réfugier ailleurs. Heureusement les mesures avaient pu être faites à temps.

Enlevé par les Espagnols

Peu de temps après, Napoléon envahissait l'Espagne. Le jeune Français, avec ses instruments bizarres, y fut arrêté pour espionnage et faillit être lynché par une foule enragée. Il était alors en mission depuis près de deux ans déjà. Arago parvint à s'échapper et se retrouva en Algérie, où le Bey d'Alger le retint d'abord prisonnier avant de l'embarquer sur un navire à destination de Marseille, qui transportait également deux lions, cadeaux du souverain algérien à Napoléon. Ces lions devaient être son salut lorsque le navire tomba entre les mains des Espagnols qui remirent Arago en prison. Les siens restèrent longtemps sans avoir de ses nouvelles, et la rumeur voulait qu'il n'eût pas survécu aux exactions populaires. Sa mère faisait dire des messes pour le repos de son âme.

À Paris, sa disparition n'était pas passée inaperçue. L'École polytechnique était sous l'autorité directe de l'Empereur. En Espagne, bien qu'il fût au cachot, Arago eut néanmoins la possibilité d'écrire, et il eut la présence d'esprit d'envoyer un message au Bey d'Alger pour l'informer qu'un de ses lions était mort de faim après que la Marine espagnole eut détourné le navire à destination de Marseille.

Sauvé grâce à un lion

Cela relève du miracle, mais le service du courrier fonctionna, du moins celui pour Alger. Les liaisons avec la France ennemie avaient apparemment été suspendues, dans le cas contraire Arago aurait également pu alerter ses parents. Même si le message d'Arago mit des mois à parvenir au bey, l'effet n'en fut pas moindre. La mort d'un des lions fut prise comme un affront ; les Espagnols n'avaient pas à faire main basse sur le cadeau que le bey d'Alger

avait destiné à l'Empereur de France. L'incident diplomatique était grave. Étant donnée les circonstances déjà suffisamment difficiles, les Espagnols préférèrent faire profil bas.

Le navire, avec Arago et le lion survivant à son bord, put reprendre sa route vers Marseille. En mer, il évita de justesse un navire anglais ennemi (Napoléon avait proclamé le système continental – un boycott commercial de l'Angleterre – et était aussi en guerre contre les Britanniques), et finit par arriver à bon port. Arago, parti depuis trois ans et qu'on croyait mort depuis plus d'un an, fut du coup accueilli en héros. Il avait risqué sa vie pour la science et la gloire de la France. À l'âge de vingt-trois ans, il fut aussitôt nommé secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Le jeune homme n'avait plus à s'inquiéter de son avenir. Bientôt, François Arago obtint un logement de fonction à l'Observatoire.



Arago fut victime des guerres de Napoléon.



Le scientifique commença sa vie de savant à l'Observatoire à partir 1805.

De nouvelles ambitions

Le calcul du méridien étant achevé, le polytechnicien multidisciplinaire se tourna vers d'autres aventures scientifiques. En 1810, il découvrit le phénomène de polarisation chromatique, une nouvelle méthode de décomposition des couleurs. Ce fut cette même année par ailleurs que Napoléon se maria pour la seconde fois, en grande pompe, entouré de trésors volés (mais nous en reparlerons plus loin lorsque nous évoquerons le Louvre). Arago a sans doute assisté de près aux fastes de la cérémonie, mais cela ne l'a pas empêché

de poursuivre ses recherches. Sous sa direction, on détermina la vitesse de la lumière et celle du son. Il inventa l'électro-aimant avec Ampère et soutint Le Verrier, découvreur de la planète Neptune.

En tant que représentant du peuple, il œuvra plus tard pour que le Gouvernement français achète le procédé photographique de Louis Daguerre (1789-1851). Cet inventeur, après s'être associé avec le physicien Nicéphore Niepce, fut le premier en 1833 à découvrir la méthode pour fixer une image dans une chambre noire. À l'étranger, on s'intéressait beaucoup à la technique de Daguerre et on lui proposait des sommes considérables. Arago convainquit le Gouvernement de l'importance du procédé. À partir de 1893, l'État paya une rente de six mille francs à Daguerre et au fils de Nicéphore Niepce. Ce dernier, mort d'apoplexie en 1833, n'a jamais connu l'invention, mais était tout de même détenteur du brevet.

L'homme de l'Observatoire est considéré comme le père de la vulgarisation scientifique. Ses cours étaient publics et attiraient une assistance très diverse. C'était un enseignant doué, il attribuait lui-même le secret de son talent didactique au « thermomètre intellectuel »



Arago inventa l'électro-aimant avec Ampère (en photo).

qu'il utilisait. Pendant ses cours, il s'adressait en effet presque exclusivement à celui qui lui paraissait le moins futé, ce qui ne devait pas être sans gêner la personne en question ! Dès qu'il croyait déceler une ombre d'incompréhension, il reprenait ses explications. Plus tard, ses cours furent rassemblés et édités en dix-sept volumes sous le titre *Astronomie populaire*, avec une préface du scientifique prussien Alexander von Humboldt avec qui il avait partagé une chambre à son retour d'Espagne. La collection connut un grand succès commercial.

Un engagement politique

Arago avait quarante-quatre ans lorsqu'il fut élu député de son département natal des Pyrénées-Orientales. Il conserva son siège jusqu'en 1852. Il fut également à deux reprises conseiller général de la Seine. Comme aujourd'hui, un maire pouvait aussi être député d'une circonscription. L'ancien président Jacques Chirac fut ainsi maire de Paris jusqu'en 1995, ainsi que député d'une circonscription en Corrèze. En bon républicain, Arago prit part à la

Révolution de 1848. Il avait une influence mesurée, raison pour laquelle il fut nommé ministre de la Marine, puis ministre de la Guerre, au sein du Gouvernement provisoire. À partir du 9 mai 1848, il présida le Conseil exécutif, jouant de facto le rôle de chef d'État. En cette qualité, il mit fin à l'esclavage dans les colonies françaises. Le Conseil fut dissout après quarante-six jours. Napoléon III attendait déjà dans les coulisses. En 1852, Arago refusa de prêter serment au nouvel empereur et fit ses adieux à la politique.

François Arago mourut le 2 octobre 1853. À ses obsèques nationales, ses ennemis politiques étaient au premier rang. Le nouveau régime s'empressa de l'enterrer sous les louanges afin de faire oublier au plus vite l'homme politique progressiste qu'il était. C'était un grand homme et il mérite sans conteste d'être commémoré le long de son cher méridien.

L'histoire d'Arago bien en tête, il est maintenant temps de suivre le méridien à travers Paris, les médaillons de Dibbets en points de repère.



Grâce au Décret d'abolition du 27 avril 1848, 250 000 esclaves des colonies françaises furent émancipés.

En route !



La Cité universitaire fut créée à partir de 1922, à l'emplacement de l'enceinte fortifiée de Paris.

Et maintenant partons ! Nous allons suivre le tracé du sud au nord. C'est désormais dans cette position, les cheveux de la nuque orientés vers le sud, le nez indiquant le nord, que nous marcherons en funambule sur le méridien de Paris, que nous parlerons de gauche et de droite, que nous irons en avant et en arrière. Même si je décris le trajet avec autant de précision que possible, de médaillon en médaillon, de numéro en numéro, il est cependant préférable d'avoir un plan de la ville sous la main. Personnellement, j'ai utilisé l'*Atlas Paris* de Michelin. Malgré leur grand format, les plans sont légers et, dans l'ensemble, clairs et lisibles. Les médaillons de bronze portent le N de nord et le S de sud. Ils indiquent donc aussi la direction. La plaquette suivante se trouve de ce fait dans le prolongement de la ligne imaginaire, entre N et S. Quand la distance est grande ou quand des bâtiments se dressent entre deux plaquettes successives, l'axe est souvent loin de correspondre à notre sens de l'orientation. Peut-être avons-nous triché çà et là en s'écartant de la ligne droite ; je n'en ai pas

la preuve. Les influences saisonnières peuvent compliquer la recherche, surtout en automne lorsque les feuilles mortes s'entassent sans montrer la moindre déférence envers l'œuvre d'art. De temps en temps, la promenade se transforme donc en véritable jeu de piste.*

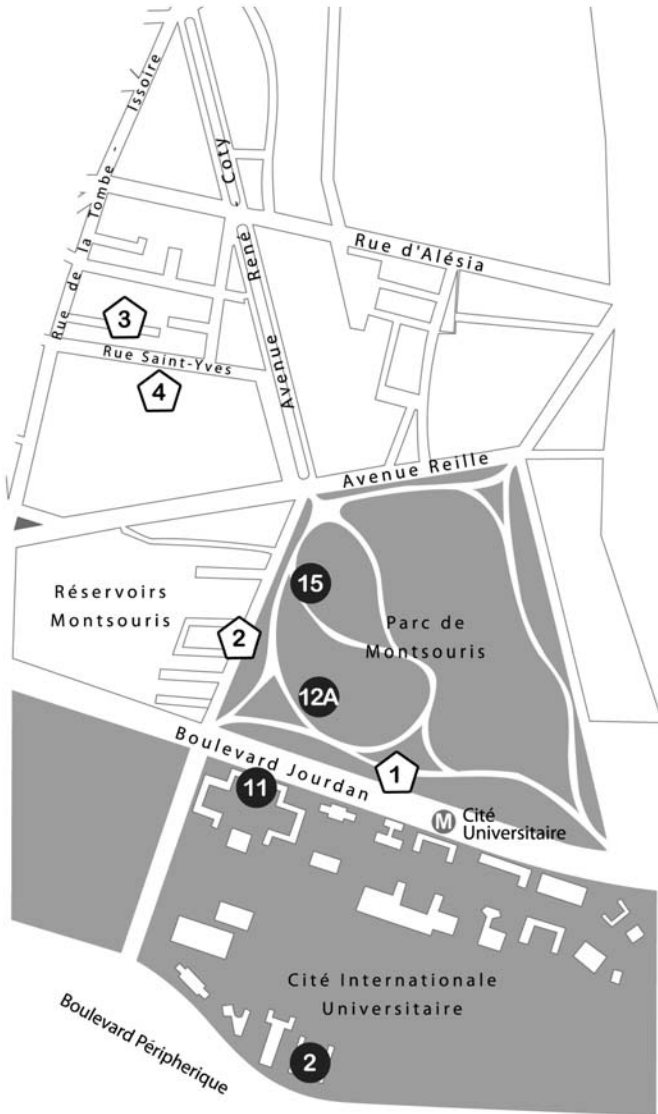
128 médaillons placés

Compte tenu de « l'enthousiasme » des Travaux public pour ce projet (voir le chapitre « Un hommage à François Arago »), il est de plus en plus fréquent que des plaquettes aient disparu de manière temporaire, ou même définitive, en raison de travaux. Nous suivons la numérotation de la Ville de Paris, qui a parfois oublié une plaquette pour l'insérer plus tard avec un numéro suivi d'un A ou d'un B. Parfois aussi, les agents de la ville ont sauté un numéro ; je le préciserai. La numérotation va de 1 à 135, mais en réalité il y a exactement 128 plaquettes.

Pour commencer notre promenade, nous empruntons le RER B jusqu'à la gare Cité-Universitaire, située sur le boulevard Jourdan face à la Cité universitaire internationale de

* NDLE : À l'heure où nous imprimons, certains lieux, références ou médaillons mentionnés dans l'ouvrage ont pu disparaître ou être transformés : que le lecteur veuille bien accepter ces « erreurs » éventuelles, Paris est une ville en perpétuel chantier !

Plan I



- 1 Mire du Sud
- 2 Villa Guggenbühl
- 3 Villa Seurat
- 4 Cité du Souvenir
- 1 N° des médailles Arago
- M Station de métro
- Site remarquable

Paris, un campus comptant trente-sept grands immeubles, des « maisons » ou « pavillons » comme on les appelle, pour environ six mille étudiants.

Au cœur d'un parc de quarante hectares, la Cité a été fondée dans les années vingt, peu après la boucherie de 14-18, afin de favoriser le rapprochement entre les nations et fournir aux étudiants parisiens de meilleurs logements. Le brassage d'étudiants provenant de pays différents aurait un effet positif sur la compréhension entre les peuples, pensait-on. Un grand nombre de nations, dont les Pays-Bas (voir le chapitre « La Fondation Juliana »), y firent construire leur pavillon. C'est là, au fond du parc, que se trouve la première plaquette en bronze du monument pour Arago.

Au cœur de la Cité universitaire

Nous quittons la gare RER Cité-Universitaire, traversons au niveau de l'arrêt de tramway qui porte le même nom (admirons au passage le boulevard Jourdan complètement réaménagé), puis prenons l'entrée principale qui porte l'inscription « Cité internationale de Paris ». Face à nous, la Maison internationale. Le bâtiment principal, propriété de l'université de Paris, abrite un théâtre. En

avançant, nous voyons sur notre gauche le buste d'André Honorat, fondateur de la Cité. Nous prenons à droite, avenue Rockefeller (les sentiers et les chemins de ce parc portent des noms). Sur notre droite, le portrait d'Émile Deutsch de la Meurthe, descendant d'une famille lorraine qui devait sa fortune au pétrole. Leur entreprise s'appelait *Les Pétroles Jupiter* et allait devenir *Shell France*. Émile Deutsch fut le premier à faire un don magnifique permettant de lancer la construction de la Cité internationale.

Également sur notre droite, la Fondation Argentine. Puis nous tournons à gauche, avenue Jean-Branet. Nous contourons la Maison internationale en prenant encore à gauche, puis le premier sentier à droite, au bout duquel trône le pavillon du Cambodge (le nom est inscrit sur la façade).

Lorsque je fis le chemin pour la première fois en 1994, les portes et fenêtres du pavillon étaient condamnées et protégées par des barbelés depuis déjà vingt ans. Sa ressemblance avec un camp de prisonniers était à propos : à l'image de son pays de rattachement, ce pavillon datant de 1957 était pour ainsi dire une victime des Khmers rouges. Ce n'est que très récemment que sa rénovation a été entreprise. Elle fut achevée en 2003, et le bâtiment comporte aujourd'hui plus de deux cents logements, ainsi que des studios pour les répétitions des étudiants du Conservatoire.



Nous contourons le pavillon par la gauche et nous nous retournons : nos nez indiquent maintenant le nord. Et c'est parti !

[Parcours]

N°1 : La première plaquette aurait dû se trouver à l'arrière du bâtiment, incrustée à l'angle droit du petit perron. Mais hélas le n°1 a été victime de la rénovation.

Faites un tour dans ce coin oublié de Paris, à l'ombre de l'ancienne Campuchea. À quelques mètres de là, les voitures filent à toute allure sur le périphérique. Grimpez sur la colline dans le parc. De l'autre côté du périphérique, d'imposants anges vert-de-gris veillent, depuis la tour du Sacré-Coeur de Montrouge, sur l'automobiliste qui fonce de la Porte d'Orléans vers l'autoroute du Soleil. Ce n'est que lorsqu'il reviendra sain et sauf du Midi que l'on saura si ce sont de vrais anges gardiens. La passerelle enjambant le périphérique entre la Cité et l'église, construite autrefois pour faciliter le salut



Le Sacré-Cœur de Montrouge.

des âmes étudiantes, a été fermée pendant de longues années. C'était la matérialisation d'un phénomène invisible : du point de vue social, le périphérique est un rideau de fer, un mur de Berlin, une séparation presque infranchissable entre la capitale et le reste du monde, entre riches et pauvres, en avoir ou pas.

[Parcours]

- N°2 : Est placé devant le pavillon du Cambodge, à droite au coin du trottoir.**
- N°3 : Environ vingt-cinq mètres plus loin, dans le prolongement de l'axe sud-nord. Mais introuvable lors de ma dernière expédition.**
- N°4 : À gauche puis suivre la courbe vers la droite. Environ cent mètres plus loin. Se trouve sur la gauche dans l'asphalte rouge du sentier, vingt mètres après le terrain de sport, cinq mètres après le deuxième croisement de sentiers.**
- N°5 : Vingt-cinq mètres plus loin. Au milieu du premier chemin pavé à gauche. Donne l'impression d'être un peu à droite par rapport à l'axe. À hauteur de l'escalier de secours de l'aile gauche.**
- N°6 : Dix mètres en avant dans le gravier du sentier. Disparu.**
- N°7 : Près du perron à l'arrière de la Fondation Victor-Lyon. A disparu il y a longtemps déjà. Peut-être à cause du renouvellement du gravier. On n'a pas pu me renseigner.**
- N°8 : Faire le tour jusqu'à l'entrée principale du bâtiment. À quatre mètres du perron de la même fondation, on voit encore un trou rond, mais la plaquette a disparu. Il paraît que des étudiants les exposent comme des trophées dans leur chambre.**



Vous empruntez l'avenue Jean-Branet. Jean Branet a collaboré à la construction de la Cité universitaire à partir de 1923.

N°9 : Un peu plus loin sur le sentier qui traverse la pelouse, tout près de l'arbre.

N°10 : Dix pas plus loin en plein milieu de l'avenue Rockefeller (le millionnaire américain finança autrefois la Maison internationale), derrière la Maison des étudiants canadiens.

N°11 : Ressortir par l'avenue Jean-Branet, puis prendre à gauche, en direction du 33, boulevard Jourdan. Sur le boulevard, à sept mètres devant le n°33, se trouvait la plaque. Mais le maire socialiste,



Une borne de la Méridienne verte sur le boulevard Jourdan.

élu en 2001, et ses adjoints verts ont décidé de commencer ici la réalisation d'un tramway circulaire autour de Paris. Cela a donné lieu à une restructuration du boulevard, avec des pistes cyclables, mais sans médaillons pour Arago. Avec en revanche une borne de la Méridienne verte devant le n°31.

La Cité internationale est un beau parc, ouvert à tous. On s'y sent bien. Il y a beaucoup de jeunes, parfois de la musique, l'ambiance détendue d'un campus en somme. Les maisons et les pavillons appartiennent à des fondations, à des gouvernements étrangers ou au ministère de l'Éducation nationale, qui a repris entre autres le pavillon néerlandais. L'exploitation de ce dernier est donc tout à fait française, il n'y a que le nom de Juliana qui soit encore néerlandais.

La Fondation Juliana

A quelques centaines de mètres vers l'ouest, sur le même trottoir, au n°61 du boulevard Jourdan, est situé le Collège néerlandais, encore appelé la Fondation Juliana. Une attraction architectonique d'un blanc éclatant. Ou du moins, c'est sans doute ainsi que l'imagina l'architecte, le Néerlandais Dudok. Aujourd'hui, le bâtiment souvent encensé est plutôt d'un gris sale, et même de l'extérieur on voit bien que cette construction originale est dans un état de délabrement avancé : dégâts des eaux, fenêtres d'origine en acier remplacées par du plastique, fresques murales uniques mal entretenues, etc. La maison fut construite en 1928 grâce à des fonds particuliers néerlandais. Un Américain d'origine néerlandaise, Abraham Preyer, fut parmi les plus généreux. Initialement destinée aux étudiants néerlandais, qui en ont d'ailleurs largement profité, la maison fut

donnée au gouvernement français après la Seconde Guerre mondiale. Le gouvernement néerlandais était heureux de se défaire du coûteux pavillon.

Un monument à restaurer

Le Collège néerlandais fut dessiné par Willem Marinus Dudok (1884-1974), architecte de l'hôtel de ville d'Amsterdam, du théâtre de la ville d'Utrecht, du grand magasin *Bijenkorf* à Rotterdam et de nombreuses autres villas, bureaux, bains publics, tunnels et viaducs. Dans *L'École de Paris, 10 architectes et leurs immeubles*, Jean-Claude Delorme, qui y va tout de même un peu fort, le classe dans cette école architecturale qui se manifesta dans la capitale française de l'entre-deux-guerres. Selon lui, le bâtiment est un bel exemple de créativité parisienne, toutefois

l'inspiration de Dudok me paraît tout de même plus proche des mouvements de Stijl et Bauhaus.

Par ailleurs, Delorme s'épuise en éloge pour Dudok, dans un jargon fleuri propre aux architectes : « La grande rigueur de l'écriture de Dudok ne conduit nullement à une sécheresse de style mais à une expression subtile [...] entre le silence et la parole, entre la construction pure et l'architecture. [...] W.M. Dudok, très proche de l'ascétisme de J.J.P. Oud, parvient néanmoins à une certaine tension baroque par ce rapport entre la massivité des volumes et le sens du détail que possèdent seuls les grands architectes. »

Le Collège agonisant a été classé monument historique par le gouvernement français en 2005. La France a décidé d'allouer huit millions d'euros à sa restauration, à condition que les Pays-Bas y contribuent à hauteur de

2,7 millions. Cela n'a pas été simple. Le gouvernement néerlandais affirmait que le Collège était la propriété de la France et que cette dernière devait donc prendre les frais en charge. Les Français n'avaient qu'à mieux s'occuper de l'entretien. Finalement, grâce à l'intervention de Rudi Wester, directrice de l'Institut néerlandais de Paris, les ministres concernés à La Haye voulurent tout de même bien admettre que le Collège était aussi néerlandais. Que c'était même un monument néerlandais. La Haye fit un virement de deux millions d'euros. Assez pour engager les travaux de restauration (été 2008-2010).

[Parcours]

Revenez sur vos pas jusqu'au n°33.



Arrêtez-vous un instant devant une construction curieuse à l'angle de l'avenue David-Weil, qui sépare les deux parties de la Cité U. Il s'agit de l'aqueduc de la Vanne (j'évoquerai plus loin le réservoir de Montsouris), habillé par l'artiste Claude Lévêque. Celui-ci a sur-

monté la remise de 1930 d'un « diadème » en tôle ondulée argentée. L'œuvre d'art, qui s'intitule Tchaïkovski, fait partie d'un grand projet artistique le long du nouveau tramway inauguré en décembre 2006.

N°12 : Se situait à la diagonale en face du n°33 (de l'autre côté du boulevard, sur la contre-allée). Fut également victime de l'offensive municipale pour améliorer la circulation. On y voit, un peu à droite, la Mire du Sud, un point d'orientation sur le méridien



La Mire du Sud était à l'origine installée dans le jardin de l'Observatoire. Elle fut ensuite déplacée dans le parc Montsouris.

de Paris datant de 1806, sorte de petite sculpture clairement visible au bord du parc Montsouris.

Ici encore, une borne de la Méridienne verte, face au n°33.

N°12A : Dans le parc, à quarante grands pas à gauche de la Mire du Sud, qui se trouve donc à une quarantaine de mètres hors de l'axe, au milieu de l'avenue de Tunisie, à hauteur du troisième banc. Rien, hormis des chuchotements insistants. Je sursaute. Il n'y a pourtant personne à proximité. Le son vient de sous le banc. On y raconte une histoire d'amour perdu je crois. L'installation fait également partie du projet artistique le long du tramway. L'œuvre de Christian Boltanski, *Les Murmures*, est basée sur les confessions amoureuses d'étudiants de la Cité U. Parfois le haut-parleur s'éteint et la voix se tait.

N°13 : Saute aux yeux. À droite, les bureaux de Météo France. La plaquette est placée sur le petit parking devant la porte.

N°14 : À droite en tournant au coin à gauche de Météo France. Au milieu du sentier.

N°15 : À gauche, prendre un sentier courbe (avec des bancs). Le n°15 est placé après les bancs, près de la petite borne portant l'inscription « La Méridienne verte ».

Le parc Montsouris est un des quatre grands parcs aménagés à l'initiative du préfet parisien Georges-Eugène Haussmann (1809-1891), avec le bois de Boulogne à l'ouest, le bois de Vincennes à l'est et le parc des Buttes-Chaumont au nord.

Le parc Montsouris



On raconte qu'ici, dans un lointain passé, se trouvaient des moulins à blé abandonnés dont même les souris se moquaient. Moque-souris aurait donné Montsouris. Une autre histoire dit au contraire que ces moulins en pleine activité attiraient irrésistiblement toutes sortes de rongeurs, d'où encore Montsouris. C'est cette dernière version que l'on peut lire sur la photocopie défraîchie que les gardiens du parc, à l'instar de leurs collègues des cimetières parisiens, distribuent volontiers en échange d'un pourboire et éventuellement un brin de causette. Ils vous racontent alors ce qu'on ne lit pas sur la photocopie. Que, par exemple, l'étang que borde l'allée du Lac se vida à cause d'un défaut de construction inexplicable, le jour même de l'inauguration officielle en 1878. Pour l'ingénieur des Ponts et Chaussées responsable, Alphand, une telle honte fut insurmontable et il se suicida. Que Lénine, longtemps en exil à Paris, rédigeait paraît-il ses discours sous le kiosque à musique du parc. Que Mata Hari, célèbre Néerlandaise puisque ce nom cachait en fait la Frisonne Margaretha Zelle de Leeuwarden, danseuse nue très en vogue et espionne égarée, y fut signalée en sa qualité de demi-

mondaine – d'ailleurs, où ne la vit-on pas ? – à la terrasse du pavillon Montsouris, où l'on est toujours aussi bien aujourd'hui (*entrée rue Gazan, sur le côté droit du parc*).

Mata Hari ou l'œil du jour

Mata Hari signifie « œil du jour » en malais. Et en effet, on peut dire qu'elle cueillait le jour. Jusqu'à celui où elle devint la victime de sa propre mythomanie et de la peur hystérique des espions régnant dans les deux camps ennemis durant la Grande Guerre. Elle avait le profil de la femme fatale, elle allait en subir les conséquences. C'est en tant qu'espionne que celle qui n'était en fait guère plus qu'une courtisane trop empressée, dut faire face au peloton d'exécution le 15 octobre 1917, sur le terrain militaire du château de Vincennes. Elle rêvait de devenir célèbre, les balles du peloton firent d'elle une légende.

Margaretha Geertruida Zelle naquit en 1876 à Leeuwarden dans la province néerlandaise de Frise, où une statue la commémore aujourd'hui. Après un mariage raté avec le capitaine Rudolf MacLeod de l'armée coloniale avec qui elle séjourna aux

Indes, elle s'installa seule à Paris sous le nom de Mata Hari. En tant que Lady MacLeod, son imagination lui avait déjà permis de remplir son carnet d'adresses de dames et messieurs aisés, artistiquement ou socialement influents. Tout ce qu'elle leur racontait sur son passé soi-disant oriental était pris pour argent comptant. Elle jouait de l'intérêt pour la mystique orientale et se présentait comme une spécialiste de l'art ancestral de la danse asiatique : ses voiles transparents servirent ainsi de couverture pudique à des spectacles érotiques.

Encensée par les critiques

Elle fut une artiste reconnue, comme le montre un article paru dans *La Presse* après ses débuts officiels au musée Guimet à Paris, ce dernier faisait cette époque déjà autorité dans le domaine de l'art oriental :

« Elle a dansé avec des écharpes, une plaque pour les seins, et c'est presque tout... Aucune n'avait osé, après des frémissements d'extase, rester ainsi sans voiles sous le regard des dieux – et quels beaux gestes, à la fois osés et chastes ! Elle est bien Apsaras, sœur des nymphes, des ondines, des walkyries et des naïades, créées par Indra pour la perte des hommes et des sages. Mais Mata Hari ne joue pas seulement avec ses pieds, ses yeux, ses bras, sa bouche, ses ongles carminés, Mata Hari, que nul lien gênant ne comprime, joue avec ses muscles, avec son corps tout entier. Mais le dieu interrogé reste sourd devant l'offre de sa beauté et de sa jeunesse, et elle offre plus : son amour, sa chasteté – et une à une, ses écharpes, symboles de l'honneur féminin, tombent aux pieds du dieu. »

Un autre journal, *Le Gaulois*, écrit à propos de ce spectacle :

« Tout à tour féline, féminine à l'excès, puis



Demi-mondaine, Mata Hari se montrait régulièrement à la terrasse du pavillon Montsouris.

majestueusement tragique, en détaillant les mille inflexions de son corps, les mille rythmes de sa démarche, les mille expressions de son visage, comme on se sent loin de nos conventionnels entrechats de nos rois classiques de la danse ! »

La jeune Frisonne conquiert le vieux monde. Elle voyagea de Paris à Madrid, à Vienne, Berlin et Milan. Elle pouvait demander tout ce qu'elle voulait. Elle pensa même avoir trouvé la reconnaissance définitive quand l'opéra de Monaco l'invita à se produire dans le ballet *Le Roi de Lahore* de Massenet. Mais le plus grand metteur en scène des premières décennies du *xx^e* siècle, Serge Diaghilev – des célèbres ballets russes – ne fut pas emballé. Après avoir beaucoup insisté, elle fut prise trois mois à l'essai, sans gage, si elle y tenait absolument.

Colette contre Mata Hari

Mata Hari était belle, mystérieuse, provocante, mais tous ne croyaient pas à son authenticité artistique. Elle se produisit à Neuilly où elle avait trouvé une maison. Ce fut une représentation osée, qui se déroula sur trois jours, dont un spectacle exclusivement réservé aux femmes. Elle fit son entrée entièrement nue, montée sur un cheval blanc. L'écrivain

Colette, qui s'y connaissait parce qu'elle aussi se produisait nue sous des drapeaux de gaze (nous évoquerons Colette plus longuement quand nous serons au Grand Louvre), la perça à jour :

« Elle ne dansait guère, mais elle savait se dévêtir progressivement et mouvoir un long corps bistre, mince et fier. Elle arrivait presque nue à ses récitals, dansait « vaguement » avec les yeux baissés et disparaissait enveloppée dans ses voiles. »



Une des nombreuses statues du parc Montsouris : Le Groupe de baigneuses de Maurice Lipsi (1952).

D'après Colette, ses pas de danse et ses histoires hindoues n'avaient d'autre raison que de faire de l'effet. Peut-être même était-elle un peu jalouse, comme le suggère l'auteure anglaise Julie Wheelwright dans son livre *The Fatal Lover*. Colette trouvait que Mata Hari n'était tout compte fait pas si séduisante. Elle avait selon elle un gros nez et une grosse bouche. Après sa dernière représentation à Neuilly, durant laquelle la curiosité atteignit les limites du décent, Mata Hari s'inclina et parla ; elle se montra ennuyeuse à mourir.

La journaliste américaine Janet Flanner, correspondante à *The New Yorker*, auteure des superbes *Paris Journals*, ne souffrait

pas de jalousie : « La seule femme à avoir un style incroyable était Mata Hari, » écrivit-elle. En matière de lancer de drapeaux érotique, Colette avait été battue.

Une femme suspecte

Margaretha Zelle avait de nombreux amants, concubins et admirateurs. Elle entretenait un important réseau cosmopolite et se fit une réputation de demi-mondaine, de femme obligeante et vénale, ce qui ne tarda pas à la rendre suspecte en ces temps de tension internationale.

La qualité de l'ouvrage de Julie Wheelwright réside en ce que l'auteure est en premier lieu admirative envers Mata Hari. Femme divorcée, cette dernière sut se faire une place dans une société qui ne permettait à peu près rien aux femmes indépendantes. Colette en savait quelque chose. Le livre est aussi – et surtout – un tableau des mœurs des premières décennies du *xx^e* siècle. À cette époque, on estimait que les femmes recherchaient l'excitation autant que le sexe, et que l'espionnage pouvait remplir cette fonction aussi bien qu'un bon amant. Sans parler de l'association des deux ! Il fallait avant tout surveiller les femmes de la bonne société car le risque de scandale pouvait donner lieu à des chantages. Dans le cas de relations lesbiennes, par exemple. Si ce « problème-là » ne se posait pas, on affirmait alors que les femmes s'intéressaient trop à l'organe masculin. Tel était le sort entre autres des « soldats en blouse », autrement dit les infirmières, également soupçonnées de motivations douteuses.

En se fondant sur des pièces récemment rendues publiques par Scotland Yard et sur des renseignements fournis par le Néerlandais Sam Wagenaar, spécialiste reconnu de Mata Hari, Julie Wheelwright démontre que Mata Hari était manipulée, qu'elle n'était pas une espionne dangereuse,

et qu'elle fut à ses yeux injustement fusillée. Elle a été sacrifiée en tant qu'archétype de la femme assoiffée de sexe, la séductrice, la femme fatale, provoquant la ruine de l'homme, voire de la société masculine si bien conduite. Mata Hari, martyre du féminisme ? À l'époque en tout cas, les autorités la dépeignirent comme un exemple effrayant d'obscénité et de cupidité. Donc en rien une femme qui se conformait aux règles en vigueur.

[Parcours]

- N°16** : Après le n°15, garder à droite la remise des jardiniers cachée dans les buissons. Quelques mètres avant une maisonnette blanche carrée (commodités gratuites) se trouve le n°16.
- N°17** : À gauche, suivre l'allée du Puits. Le médaillon est à deux mètres avant le premier banc à gauche.
- N°18** : Sur le côté droit de la même allée, trois mètres plus loin, près du bord du trottoir, il y a un trou, mais plus de plaquette.
- N°19** : L'allée du Puits débouche sur l'allée de Montsouris. Prendre à droite en direction de la sortie, face à l'avenue René-Coty. C'est là que se trouvaient les n°19 et 20. En raison du renouvellement de l'asphalte, les plaquettes ont été « enlevées », comme le confirme le gardien du parc. Peut-être réapparaîtront-elles dans le cadre du « programme de repose » ? Dans ce cas, le n°19 sera placé à droite de l'abri des gardiens, à trois mètres du trottoir.
- N°20** : Quant au n°20, si le programme est appliqué, il sera à six mètres du bord du trottoir, à droite de

la colonne qui porte le nom curieux de Colonne de la Paix Armée, œuvre d'un certain Jules Coutan (1887). La colonne se dressait jusqu'en 1960 dans le square d'Anvers et dut céder la place à un parking souterrain.

Des architectures à découvrir

Pour compenser ces absences, je propose de faire un petit détour intéressant. Prenez tout de suite à gauche la rue Nansouty et admirez au n°14 la villa Guggenbühl. Cette maison fut dessinée par l'architecte André Lurçat, contemporain du Corbusier dont il partageait les idées. On la décrit parfois comme une sculpture cubiste, surtout parce que les fenêtres étaient initialement placées à des hauteurs inégales. Plus tard, les propriétaires de la bâtisse les ont modifiées, ce qui a fait perdre à la maison une partie de son originalité. Remarquez l'auvent caractéristique. André était le frère du peintre Jean Lurçat, qui fut très connu pour ses dessins de gobelins. À droite la rue Braque, du nom du peintre Georges Braque qui y occupait au n°6 une



La villa Guggenbühl fut construite en 1926-1927 par l'architecte André Lurçat pour le peintre zurichois Walter Guggenbühl.

maison en brique, dessinée par les frères Perret. Revenez sur vos pas et prenez à gauche la rue Nansouty, puis encore à gauche le square Montsouris, une jolie petite rue qui n'existe d'ailleurs que depuis 1922. Le peintre Roger Bissière, un ami de Braque, habita au n°8. À l'angle avec l'avenue Reille, au n°53 se dresse la maison que le Corbusier construisit en 1923 pour le peintre Amédée Ozenfant. Tous deux prônaient le purisme, la version épurée du cubisme. Selon Ozenfant, il fut le premier client français de l'architecte qui allait être célèbre et méconnu à la fois.

Sur les traces du baron Haussmann

Le chemin le plus court vers le médaillon n°21 passe par l'avenue René-Coty, mais cette dernière est dénuée de charme particulier. Il est bien plus agréable d'emprunter sur la gauche la rue Saint-Yves, parallèle à l'avenue, qui longe l'un des plus grands réservoirs d'eau potable de la Ville de Paris, le réservoir de Montsouris. Ici, sont recueillies, grâce à un aqueduc de 173 km, les eaux de la Vanne (voir l'œuvre d'art de Claude Lévêque intitulée *Tchaïkovski*, dont nous avons parlé plus haut) afin de pouvoir garantir l'acheminement de l'eau jusqu'à une hauteur de

quatre-vingt mètres. C'est encore l'œuvre d'Haussmann (voir chapitre « Le baron Haussmann »), qui, malgré les épidémies de choléra, mit des années à convaincre les députés que l'eau de la Seine utilisée jusqu'alors était infectée.

La rue Saint-Yves tourne brusquement vers la gauche, nous croisons une rue qui porte bien son nom de rue des Artistes. Au n°11 de la rue Saint-Yves, remarquez le bâtiment aux lignes épurées portant l'inscription « Cité du Souvenir ». Il s'agit d'un complexe réalisé en 1924 à l'initiative d'un certain père Keller qui, après la boucherie de 14-18, espérait fournir des logements décents aux survivants, en remplacement des taudis et des bidonvilles. La chapelle s'élève toujours dans la cour, mais la gestion n'est plus aux mains de l'Eglise.

À droite, prenez la rue Tombe-Issoire. C'est dans cette rue que, d'après une chanson de geste française de 1182, un Guillaume d'Orange se serait déjà manifesté bien avant le Guillaume d'Orange dit le Taciturne, célèbre aux Pays-Bas. Voici son histoire. Sur la butte Montmartre s'était installé Ysoré, un géant qui ne mesurait pas moins de quatre mètres vingt. Il était bagarreur, provocateur, et tout Paris le craignait. Les autorités firent appel à un vaillant guerrier de Montpellier du nom de Guillaume d'Orange, surnommé Guillaume au Court Nez.

Court Nez était malin. Il joua une version adaptée de David contre Goliath : en faisant semblant d'être mort, il parvint à surprendre Ysoré. La victoire ne fut pas facile pour autant. Les ennemis se livrèrent un combat acharné. Finalement, Nez Court sépara la tête du tronc géant et Ysoré fut enterré dans cette rue qui s'appelait alors la route d'Orléans. En 1212, on découvrit une pierre tombale qui lui fut attribuée, le *Sepulcrum Isoreti*. Son nom se transforma progressivement d'Ysoré en Isoere, puis Issoire. D'où la rue Tombe-Issoire, le tombeau d'Ysoré.



La chapelle de la Cité du Souvenir.

Les meilleures années de la vie d'Henry Miller



La Villa Seurat, un ensemble de villas d'artistes et d'hôtels particuliers construit de 1924 à 1926.

La première rue à droite, à hauteur du n°100, s'appelle la Villa Seurat. Un héritage typique des années vingt du siècle dernier. Henry Miller (1891-1980), sans le sou au début des années trente, y vécut gracieusement quelque temps. Son propriétaire et ami, Michael Fraenkel, espérait lui aussi devenir écrivain. C'est ici que Miller écrivit *Le Tropique du Cancer* en 1934 (son propriétaire y figure sous les traits du personnage de Boris), et qu'il vécut une belle histoire d'amour avec Anaïs Nin. Contrairement à lui, cette dernière avait de l'argent et elle loua pour lui l'étage supérieur. L'auteur anglais Laurence Durell faisaient aussi partie de la bande. Miller y publia en tant qu'éditeur la collection Villa Seurat Series, qui comptait *Max et les Phagocytes* de Miller lui-même, *Le Carnet noir* de Durell et *Un Hiver d'artifice* d'Anaïs Nin. Alors que l'écrivain rendait visite à Durell en Grèce, la Seconde Guerre mondiale éclata et dût retourner vivre aux États-Unis en 1939.

Un fourmillement artistique

Henry Miller déclara plus tard que les années passées à la Villa Seurat avaient été les plus heureuses de sa vie. Une petite villa d'artistes que Miller décrivit comme le centre du monde, représentative de l'importance que Paris avait à cette époque dans le domaine culturel.

Toute la rue s'adonnait au travail dans le calme et la joie. Chaque maison abritait un écrivain, un peintre, un sculpteur, un danseur ou un acteur. C'était une ruelle calme avec pourtant une activité intense, mais silencieuse, presque respectueuse. Selon Miller, il y avait des centaines de rues comme celle-ci à Paris, la ville où travaillait le plus grand contingent d'artistes du monde. C'était ce qui faisait Paris à ses yeux : un groupe hétérogène d'hommes et de femmes occupés par les choses de l'esprit, qui dynamisaient la ville et en faisaient le pôle magnétique du monde culturel.



La Villa Seurat est aujourd'hui une ruelle tranquille.

Henry Miller avait vue sur l'atelier du peintre expressionniste Chaïm Soutine (1893-1943), au n°17. La plupart des maisons, n°s 1, 3, 5, 8, 9 et 11, ont été construites par André Lurçat. Son collègue, Auguste Perret, a construit la maison au n°7 pour la sculptrice Chana Orloff (1888-1968). On y voit déjà son intérêt pour le béton, qu'il utilisera plus tard pour reconstruire Le Havre, détruit par les bombardements anglais.

Depuis 1975, la Villa Seurat est classée, ce qui lui a permis de rester une petite rue tranquille, silencieuse malgré ses pavés sans doute d'origine. Elle est comme suspendue dans le temps. Mais aujourd'hui, on n'y sent plus l'activité artistique autrefois si intense. La Villa Seurat fait penser à un de ces tableaux vides et muets de De Chirico. Nulle plaquette sur les maisons qui rappellerait les habitants d'alors. Comme s'il n'en persistait rien. Sur la façade du n°17, là où travaillait Soutine, est accroché un panneau rond et usé représentant

des nus sensuels chevauchant des sortes de dauphins. Plus une plaisanterie me semble-t-il qu'une référence. La petite rue se trouvait à l'époque au bord de la ville, à la limite de Montparnasse qui connaissait alors ses heures chaudes. C'était autrefois un refuge d'artistes. Aujourd'hui, les maisons sont devenues beaucoup trop chères pour la nouvelle bohème.

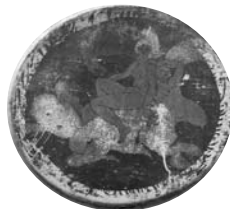


June et Henry Miller.

[Parcours]

N°21 : Tout droit jusqu'à la place Saint-Jacques (station de métro Saint-Jacques). À droite, à l'angle avec le boulevard Saint-Jacques, se trouve un garage Renault. La plaquette pour Arago se situait entre le feu tricolore et la vitrine, mais elle a manifestement disparu. Au garage, pas d'information.

Le réceptionniste du garage Renault, qui est pourtant à ce poste depuis plusieurs années, n'avait donc jamais entendu parler d'un médaillon pour Arago devant la porte, et sans doute encore moins de ce qui se déroulait autrefois devant son garage. Il ignorait qu'à partir de 1832, plusieurs têtes furent ici coupées !



Le médaillon sur la façade du n°17.

L'auberge du bourreau

Guillotin,
Médecin,
Politique,
S'avise un beau matin
Que pendre est inhumain
Et peu patriotique

Et sa main
Fait soudain
La Machine
Qui proprement nous tuera
Et que l'on nommera
Guillotine.

Telles sont les paroles d'une ode au bon docteur Guillotin, datant des jours de la Révolution. Le professeur en anatomie, représentant du peuple révolutionnaire, plaida pour l'introduction de l'appareil mécanique pour l'exécution de la peine capitale, que le peuple appelait le « rasoir national ». Bien qu'il s'y opposât fermement, il n'a pu éviter que la machine porte son nom. Dans un premier temps, la guillotine fut dressée sur le lieu d'exécution traditionnel, à savoir devant l'actuel Hôtel de Ville. Elle fut ensuite déplacée à la Bastille, mais les habitants du quartier protestèrent à cause de l'odeur du sang et des chiens qu'elle attirait. Il fallut la déménager une nouvelle fois. Les exécutions se poursuivirent place de la Concorde, juste devant l'actuel Hôtel de Crillon. C'est là que le cou du roi Louis XVI fut « décollé » de la tête royale, comme on disait alors si élégamment. Plus d'un siècle plus tard, Mata Hari, que nous avons déjà évoqué, s'y faisait volontiers payer une chambre par un amant de passage. Par la suite, de 1832 jusqu'à la fin du siècle, la place Saint-Jacques fut le lieu réservé aux exécutions et la guillotine y était dressée chaque fois qu'il fallait décapiter quelqu'un.

Rien que dans les années houleuses entre 1830 et 1848, on compta jusqu'à 558 exécutions. Le bourreau et ses assistants se retrouvaient à l'angle de la rue de la Tombe-Issoire et du boulevard Saint-Jacques, dans une brasserie qui portait le nom peu équivoque de *Cabaret du bourreau*. Cela n'a pas la même consonance que « café de la Poste », mais les commerçants ont du flair et n'ont-ils pas toujours su trouver le nouveau marché qui fera fureur ?

Le témoignage de Witner

L'Américain Theodore B. Witner, qui résidait alors à Paris, apprit que le bourreau permettait parfois aux curieux d'assister à une exécution en qualité d'invité personnel. Il manifesta son intérêt et rendit longuement compte de l'événement, comme on le lit dans *Americans in Paris* :

« Je reçus hier soir une invitation fort polie de Monsieur Henri pour être présent ce matin quand il accomplira son devoir à l'égard d'une malheureuse victime que ses pulsions destructrices ont poussé à fracasser à coups de marteau le crâne d'un de ses semblables. Les exécutions sont assez rares, par rapport à la taille de la population, elles ont toujours lieu le matin de bonne heure, sans annonce préalable. Le criminel lui-même n'est informé que la veille au soir. Toutes ces précautions ont pour but d'éviter le désordre au moment où la guillotine entre en action. Celle-ci n'est généralement dressée que minuit passée, de sorte que très peu de personnes, à l'exception de celles se trouvant à proximité immédiate, aient le temps de s'y rassembler entre le lever du soleil et le moment de l'exécution.

Notre rendez-vous était à huit heures, et il nous fut conseillé d'être à l'heure, car le gouvernement est très ponctuel dans ses œuvres. Le jour pointait à peine lorsque nous arrivâmes à la barrière de la rue Saint-Jacques. Il y avait

peu de monde. Un petit groupe de gardes montés formait un cercle autour de l'endroit ; juste derrière eux, quelques grenadiers, à trois ou quatre pas d'écart. La plupart des spectateurs semblaient être des soldats en permission, et les éternels gamins de faubourg. En qualité d'invités de l'exécuteur, nous fûmes dirigés vers un cercle plus petit et l'on nous indiqua une place à quelques mètres seulement de l'instrument de la mort. La plate-forme de la guillotine était plus élevée que je ne m'y attendais, huit ou dix marches, de sorte que l'exécution serait visible à quelque distance. La guillotine elle-même est un appareil fort simple, rien que deux piliers verticaux placés à une distance de quarante centimètres, quatre ou cinq mètres de haut. Entre les deux, tout en haut, le couperet est retenu par une corde. Lorsque celle-ci est lâchée, le fer descend à toute allure dans les rainures des pilliers. »

Un spectacle populaire

Witner poursuit sa description technique jusque dans les moindres détails. La lame est taillée de biais ; le condamné à mort est placé sur une planche de traverse qui peut être basculée en avant d'un simple mouvement et tombe alors avec le cou exactement dans la moitié inférieure d'un col en bois qui ensuite l'entoure complètement. À ce moment, il a vue sur le panier qui est disposé de sorte que sa tête tombe dedans. À côté de la victime se trouve un panier allongé qui reçoit le reste du corps.

Les invités du bourreau s'entretiennent à voix basse en attendant le protagoniste du drame. Ils échangent des expériences, le nombre d'exécutions auxquelles Untel a assisté. Un des spectateurs affirme avoir vu un jour onze condamnés « se faire raccourcir » en quatorze minutes chrono. Witner croit d'abord à une vantardise. Mais après avoir vu l'allure à laquelle officie Monsieur Henri, il ne

peut que souscrire à l'histoire.

L'ambiance est de plus en plus joyeuse à la barrière Saint-Jacques. Malgré les précautions, une foule considérable s'est déplacée. On plaisante et on rit. La police cherche à déloger certains curieux, montés dans des arbres, en visant leur postérieur à coups de baïonnette. En vain. « Rien ne peut calmer l'instinct animal du Français », écrit Witner.

Vite fait, bien fait !

Puis le prisonnier arrive. Un jeune homme, le pas mal assuré, son visage « blanc comme un linceul ». Une dernière confession. D'après Witner, le futur mort lève un instant la tête vers la hache et a dû la voir reluire au soleil pâle du matin. « Une terrible lutte contre la mort a dû se livrer à ce moment dans la tête de ce pauvre bonhomme. À peine fut-il monté sur l'échafaud qu'on lui dénuda le torse et qu'il se retrouva sur la bascule. Le bourreau la poussa doucement en avant, les pieds montèrent, le corps se trouva parfaitement à l'horizontale, le visage tourné vers le sol, le cou dans le trou entre les deux planches en bois. Le couperet tomba dans un sifflement, la tête jaillit en avant, le panier bougea, tout disparut de notre vue, toute trace de l'homme avait disparu d'un coup. Je n'en croyais pas mes yeux. Avait-on réellement pris une vie, ici ? J'avais vu descendre un homme de voiture, et voici qu'il avait disparu, mort. Aussi rapide qu'une pensée, à peine le temps d'une émotion. En dehors d'un frisson au moment où la lourde lame fendit le silence pénible, l'exécution ne provoqua en moi aucune sensation. Je m'étais armé contre le pire, il se trouvait qu'il n'y avait pas de quoi choquer le plus sensible d'entre nous. »

Witner explique ensuite longuement combien la guillotine est humaine et que l'exécution se fait si vite et si proprement que cela prévient les effusions de sentiments malsains. À la fin, il découvre même deux hommes qui auraient



très certainement battu leurs tambours si le prisonnier s'était mis à crier, comme cela fut fait quand Louis XVI voulut s'adresser à la foule depuis l'échafaud.

Pour un homme de son époque, Witner n'a pas tort. Le 25 janvier 1792, *La Chronique de Paris* écrivait : « Le peuple ne fut point satisfait : il n'avait rien vu ; la chose était trop rapide ; il se dispersa, désappointé, chantant pour se consoler de sa déception, un couplet d'à-propos : « Rends-moi ma potence de bois, rends-moi ma potence. » Avant, une exécution était une longue torture qui attirait une foule excitée et parfois hystérique. La guillotine était d'une modernité déconcertante. »

Après l'exécution, Witner se rendit avec les autres invités à l'École pratique, où l'on pouvait voir les restes de la victime. « Le cou avait été très proprement coupé à hauteur de la troisième vertèbre. L'expression du visage était remarquable, aucune trace de douleur, mais du chagrin, une tristesse intense dans chaque ride de cette pâle figure. »

Bourreau de père en fils

Il y a un élément de cette histoire que Witner ne nous raconte pas. Monsieur Henri, le bourreau, doit être Henri Clément, le dernier de la célèbre lignée des bourreaux Sanson. Jusqu'au siècle dernier, la fonction de bourreau se transmettait de père en fils. Les Sanson se sont chargés de la quasi-totalité

des exécutions dans la capitale entre 1688 et 1847. Ils étaient certes rejetés par la société (raison pour laquelle les enfants de bourreaux de différentes villes se mariaient souvent entre eux), mais ils jouissaient d'importants privilèges financiers. Bourreau était une bonne situation !

Les Sanson étaient donc célèbres et figurent souvent dans les chansons de cabaret de l'époque. Celle-ci par exemple, d'un auteur anonyme :

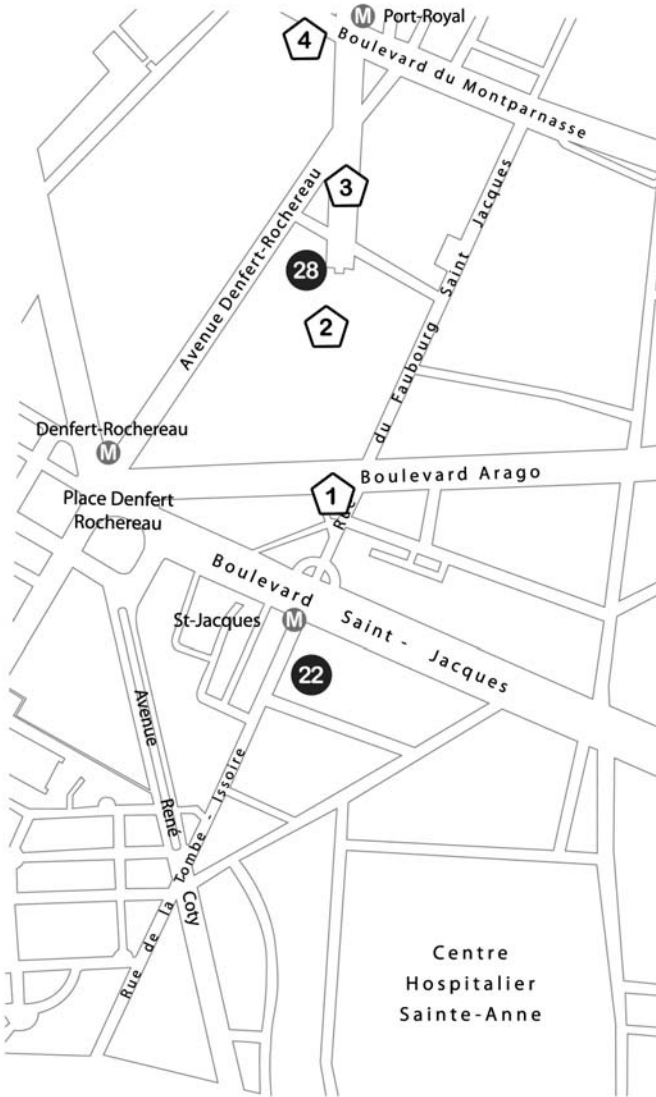
Admirez de Sanson l'intelligence extrême !
Par le couteau fatal il a tout fait périr.
Dans cet affreux état, que va-t-il devenir ?
Il se guillotine lui-même.

Demain Sanson, d'un air benêt,
Me dira : faut que j'te tonde,
Tu pourras l'ami, s'il te plaît,
Terroriser dans l'autre monde.

Mais Monsieur Henri était la brebis galeuse de la famille. Plus encore que ses ancêtres, il vivait en marge de la société. Homosexuel, il eut de nombreuses aventures et contracta des dettes importantes. Pour les rembourser, il faisait des conférences, sans doute à vous glacer le sang, et invitait volontiers les étrangers fortunés à assister aux exécutions moyennant paiement. Witner a donc certainement dû déboursier pour recevoir cette « invitation fort polie » et assister au premier rang à l'exécution.

Un beau jour, ou plutôt une longue nuit, Monsieur Henri perdit au jeu la guillotine mise en gage quand il ne lui restait plus un centime en poche. Lorsque la prochaine exécution dut avoir lieu, le bourreau ne disposait plus de son instrument. Il ne lui resta qu'à se confesser. Le ministère de la Justice paya sa dette de jeu qui s'élevait à trois mille huit cents francs de l'époque, et Monsieur Henri fut révoqué le 18 mars 1847. Ce fut la fin peu honorable d'une légendaire lignée de bourreaux.

Plan II



1 Statue d'Arago

2 Observatoire de Paris

3 Statue de Theodor Roussel

4 Closerie des Lilas

Le Paris de Céline

À la fin du siècle, le lieu d'exécution fut à nouveau déplacé, cette fois-ci au mur de la prison de la Santé, sur le boulevard Arago. Nous pouvons, entre autres, le lire dans le roman de Céline, *Mort à crédit*, quand Ferdinand se dispute violemment avec Courtial, l'inventeur douteux :

« Les jeunes gens au jour d'aujourd'hui ont le goût du meurtre ! Tout ça Ferdinand ! Moi je peux te dire, ça finit Boulevard Arago ! Avec la cagoule mon ami ! Avec la cagoule ! Malheur de moi ! Juste Ciel ! J'aurais été responsable ! »

Le roman pourrait presque se lire comme un guide de Paris. Céline traverse la ville dans tous les sens, indiquant les noms de rue et les stations de métro. Son traducteur néerlandais, Frans van Woerden, dévoile cependant qu'il prenait ça et là, au nom de la littérature, quelques libertés avec la réalité géographique. Nous retrouverons Céline plus loin, le méridien croise en effet son enfance au niveau des médaillons 109 et 110.

[Parcours]

N°22 : À partir de la place Saint-Jacques, prendre la direction de la rue du Faubourg-Saint-Jacques. Le médaillon est juste devant le n°81. Continuez dans cette rue.

N°23 : Près du bord du trottoir de la petite place en face, place de l'Île-de-Sein, diagonalement opposé au n°79.

N°24 : À droite, à quelques mètres après les marches menant au souterrain du service de propreté.

N°25 : Quinze pas plus loin, juste sous le panneau indiquant le nom de la place de l'Île-de-Sein. Sur le socle devant vous se dressait fièrement la statue de François Arago, inaugurée



en 1893. Mais l'Arago de bronze fut fondu par les Allemands comme ils le firent pour nombre de statues parisiennes. Le socle est donc vide depuis la Seconde Guerre mondiale. Il fait à présent partie intégrante du nouveau monument pour Arago. Au bas du socle, une inscription difficilement lisible indique que le monument en médaillons fut une commande du gouvernement français à Jan Dibbets, ainsi que l'année 1994 quand l'œuvre fut installée.

N°26 : L'unique plaquette posée à la verticale, sur une des faces du socle.

N°27 : Faire le tour du socle côté rue, boulevard Arago.

Le boulevard Arago



Un haut mur entoure la prison de la Santé.

Avant de traverser le boulevard Arago, cela vaut la peine de le descendre sur la droite. Tout d'abord en raison du haut mur qui entoure la prison de la Santé. Cette dernière mérite reconnaissance en tant que lieu de mémoire criminel, littéraire et cinématographique. La Santé figure en effet dans d'innombrables romans et films français. Des criminels célèbres furent enfermés ici, comme Carlos, Jacques Mesrine ou encore Maurice Papon, mais aussi un certain Guillaume Apollinaire. En raison ensuite de la Cité Fleurie dont l'entrée se situe un peu plus loin, au n°65. De nombreux artistes ont vécu et travaillé ici, tels que Picasso, Henry Moore et, encore aujourd'hui, le néerlandais Mark Brusse. Cet artiste multidisciplinaire, qui habite à Paris depuis 1961 (avec quelques interruptions), peint, écrit et crée des objets. Il a exposé au Stedelijk Museum d'Amsterdam, à la Biennale de Venise et a imaginé une sculpture de douze mètres de haut pour le Parc olympique de Séoul

en 1988. Depuis, Brusse partage son temps entre la capitale française et l'Extrême-Orient. Le critique d'art Pierre Restany, idéologue du nouveau réalisme, le décrit comme un créateur d'objets étranges et extraordinaires, des feux follets à vénérer. Il le considère comme « le plus grand chaman de tous les *Peter Pan* du monde altaïque derrière l'Oural ». Brusse ne cesse de fasciner par le subtil message spirituel qu'il transmet. Lentement, mais sûrement, il suit son chemin qui le mènera aux sommets d'immortalité d'un Yves Klein, où il retrouvera certainement quelques-uns de ses amis, à commencer par Jean Tinguely.



Les ateliers de la Cité Fleurie furent construits en 1880 avec les restes du démontage de l'exposition universelle.



Une fresque à découvrir

Plus bas encore, au n°53, à l'angle de la rue de la Glacière, un tabac du nom d'Arago présente une peinture murale consacrée à l'astronome. La déco est authentique, d'un style années cinquante inchangé. C'est de cette période que date la fresque débridée d'un certain A. Sauvage. Au centre trône François Arago, la main posée sur le globe terrestre, ses pieds tenant un télescope et un sextant. Il est entouré de signes zodiacaux : Taureau, Cancer et Gémeaux. Derrière lui, la figure mythologique de Phaéton apparaît dans son char solaire, en route vers son destin. Pour prouver son ascendance, Phaéton, fils d'Hélios, dieu du soleil, et de Clymène, fille d'un dieu marin, fut autorisé à conduire le char solaire pendant une journée. Mais il ne parvint pas à maîtriser les chevaux et la terre commença à brûler. Une sorte d'effet de serre décrit ainsi par Ovide (d'après la traduction de A.-M. Boxus et de J. Poucet) :

« Les points les plus élevés de la terre sont la proie des flammes ; elle se fend, se crevasse et se dessèche, privée de sève. Les pâturages blanchissent, l'arbre avec ses feuilles est en feu et la moisson séchée s'offre comme matière à sa propre perte. Il y a pire.

De grandes cités avec leurs remparts périclitent, des incendies transforment en cendres des territoires entiers et leurs populations. Des forêts avec les montagnes se consomment : ainsi l'Athos et le Taurus de Cilicie, et le Tmolus, et l'Oeta, l'Ida, doté auparavant d'innombrables sources, maintenant aride l'Hélicon des Vierges, et l'Hémus que ne possédait pas encore Oeagre. L'Etna voit redoubler ses feux... »

[Parcours]

Revenir au socle, puis traverser.

N°28 : Se trouvait à quelques dizaines de centimètres du bord du trottoir, devant la grille du jardin de l'Observatoire.

N°29 : Un mètre plus loin, juste devant la grille.



Le médaillon n°29.

- N°30 :** Doit se situer dans le jardin, mais je ne suis pas parvenu à le localiser. Le jardin de l'Observatoire n'est ouvert que du 1^{er} avril au 1^{er} septembre (de 13 h à 19 h) et du 1^{er} septembre au 15 octobre (de 13 h à 18 h).
- N°31 :** Devrait se trouver juste devant l'escalier dans le jardin qui mène à l'Observatoire.
- N°32 :** Un peu plus loin de cet escalier.
- N°33 :** Dans la petite allée qui suit.
- N°34 :** Dans la même allée.
- N°35 :** Toujours dans l'allée.
- N°36 :** Juste avant le perron.
- N°37 :** Au milieu du perron.
- N°38 :** Dans l'Observatoire.
- N°39 :** Également à l'intérieur de l'Observatoire. Exceptionnellement, nous avons obtenu l'autorisation de le traverser et d'hummer l'odeur de trois siècles d'encaustique sur le parquet grinçant. L'Observatoire est toujours une institution scientifique et non un musée. On ne peut le visiter qu'une fois par mois. Ceux qui souhaitent franchir ce seuil sont nombreux et les listes d'attente sont longues. Il y règne le silence sacré de l'étude et de la science. On n'y voit personne. Impossible donc pour nous de visiter la salle du méridien. Pourtant, c'est ici que le monument de Dibbets fut inauguré et arrosé de champagne, près d'une tige de laiton incrustée dans le sol, le symbole du cercle longitudinal qui doit s'y trouver, très exactement mesuré. Le méridien, ailleurs imaginaire, a été ici matérialisé.



Le Lion de Belfort sur la place Denfert-Rochereau.

Si le parc de l'Observatoire est fermé, faites en le tour. Prenez à gauche, direction place Denfert-Rochereau. Sur cette place se dresse *Le Lion de Belfort* sculpté par Bartholdi (il s'agit en fait d'une copie, trois fois plus petite que l'original), pour commémorer la résistance de l'héroïque ville de Belfort. Cette dernière, placée sous le commandement du colonel Denfert-Rochereau, tint tête pendant cent trois jours aux envahisseurs prussiens, de 1870 à 1871. À Belfort, le lion haut de onze mètres est couché contre le fort et regarde vers l'ouest, et non pas vers l'ennemi à l'est, comme c'était initialement prévu. La sculpture fut retournée sous la protestation des Allemands. Depuis, on raconte à Belfort que le lion rugit parfois dans la nuit.

Sur la place s'élève aussi la plus ancienne gare parisienne encore en usage aujourd'hui, ouverte en 1846 sur la petite ligne de Sceaux, que les Parisiens un peu âgés continuent d'appeler ainsi. La voie faisait une boucle, de sorte qu'il n'était pas nécessaire de retourner les locomotives sur une plaque tournante, ce qui prenait beaucoup de temps. En 1893, la ligne fut prolongée jusqu'au Luxembourg, et la boucle ne servit plus.

[Parcours]

- N°40** : Se trouve de l'autre côté du bâtiment, droit devant l'entrée principale. Invisible quand la grille est fermée.
- N°41** : Visible quand on est devant la grille. Vu de là (donc exceptionnellement dos au nord), le médaillon est à droite de l'extrémité de la barrière, derrière la borne en pierre.
- N°42** : De nouveau cap sur le nord. Douze grands pas (mètres) plus loin, un peu à gauche du milieu de la rue (avenue de l'Observatoire).
- N°43** : Sur le trottoir à gauche, à hauteur du troisième arbre. Médaillon introuvable. Comme me le signale un lecteur dans un courrier, le trottoir a été à nouveau asphalté le 2 juillet 1996. J'ignorais que tous les trottoirs parisiens portaient un tampon avec la « date d'asphaltage ». Si l'on se mettait à y prêter attention, on risquerait presque de perdre la raison. Oui, Paris est une ville pleine de dangers !
- N°44** : À l'angle de l'avenue Denfert-Rochereau, à droite de la statue de Théophile Roussel (1816-1903), tout près du passage piéton de droite. Théophile Roussel était un député républicain. Il fut connu pour être un pionnier de la protection des enfants grâce à sa loi-Roussel (1874). À présent, traverser d'abord l'avenue Denfert-Rochereau, puis à droite le boulevard du Montparnasse, pour vous retrouver à la *Closerie des Lilas*.

La *Closerie des Lilas* est un bar-restaurant considéré encore aujourd'hui comme le



Buste de Théophile Roussel, avenue Denfert-Rochereau.

point de chute des élites littéraires et intellectuelles. Elle mérite donc que l'on s'y attarde...

La célèbre Closerie



De la fin du XIX^e siècle jusqu'au lendemain de la Première Guerre mondiale, *la Closerie des Lilas* fut une simple guinguette, un modeste établissement avec un jardin où l'on dansait le dimanche. Certainement au son de l'accordéon, ce Stradivarius du pauvre, comme on l'appelle.

On raconte que le poète Verlaine aurait le premier à venir de temps en temps y savourer une consommation. On dit aussi que Trotski et Lénine y auraient passé de longs après-midis à jouer aux échecs. Comme ils étaient pauvres, ils consommaient peu et le patron se plaignait lorsque ces deux misérables russes avaient encore été ses seuls clients. Il faut se méfier de telles histoires, car aucun secteur n'est aussi propice à la naissance de légendes que celui des limonadiers.

Dans les années vingt, des surréalistes, comme le dramaturge Alfred Jarry, auteur de

la pièce *Ubu Roi*, ou le cinéaste Luis Buñuel, aimaient à fréquenter les lieux. Un jour, il y aurait eu un jour une grande bagarre, lorsqu'une discussion pour savoir si on pouvait encore épouser une femme allemande après la récente guerre mondiale dégénéra quelque peu. La montée en vogue d'établissements

tout aussi connus tels *Le Dôme* et *La Coupole* ramena pour quelque temps le calme à *la Closerie*, au grand bonheur d'Ernest Hemingway qui s'était installé tout près, au 112 de la rue Notre-Dame-des-Champs. Aux heures creuses, il venait volontiers s'y asseoir pour lire et écrire. On le commémore ici, ainsi que d'autres célébrités, grâce à de petites plaquettes en cuivre portant leurs noms, vissées au bar à ce qui est censé avoir été leur place. De petits monuments à Arago avant l'heure ! À l'angle de *la Closerie des Lilas*, sur la place Camille-Jullian, on croise un autre personnage illustre, le maréchal Michel Ney.



La triste fin du maréchal



C'est en effet sur la place Camille-Jullian que se dresse une imposante statue représentant le maréchal Michel Ney, duc d'Elchingen et prince de la Moskova, titre qu'il devait à sa conduite glorieuse lors de la bataille de la Moskova et surtout lors de la retraite de Russie.

Quand l'Empereur se fut évadé d'Elbe, Ney fut chargé de l'arrêter, mais il rallia l'autre camp et livra combat durant les Cent-Jours, qui déboucheront sur la bataille de Waterloo et la seconde Restauration de l'ancienne monarchie.

Arago ne renia pas Napoléon, c'est le moins qu'on puisse dire. Ainsi la monarchie rétablie le priva de sa Légion d'honneur. Le maréchal Ney fut condamné à mort pour haute trahison. Par un froid et brumeux matin de décembre, il fut conduit à l'allée devant l'Observatoire pour éviter la foule qui s'était assemblée dans la plaine de Grenelle (aujourd'hui un boulevard où passe le métro aérien). Le soldat prodigue de Napoléon fut fusillé juste devant la porte d'Arago. Mais il eut droit à sa statue en 1853, un an après le couronnement de l'empereur Napoléon III.

Hommage au maréchal

Ernest Hemingway évoque l'ancien maréchal, « son ami », dans le chapitre « Une génération perdue » de *Paris est une fête*, après avoir rapporté une discussion polémique avec l'écrivain et collectionneuse d'art Gertrude Stein pour savoir si tous les jeunes hommes qui ont vécu dans leur chair la Première Guerre mondiale appartiennent à « une génération perdue ».

« Puis comme j'arrivais à la hauteur de la *Closerie des Lilas*, la lumière se reflétait sur mon vieil ami, le maréchal Ney, statufié sabre au poing, et l'ombre des arbres jouait sur le bronze, et il était là, tout seul, sans personne derrière lui, avec le fiasco qu'il avait fait à Waterloo, et je pensai que toutes les générations seront perdues par quelque chose et l'ont toujours été et le seront toujours et je m'arrêtai à la Closerie pour tenir compagnie à la statue et pris une bière bien fraîche avant de rentrer à la maison, dans l'appartement au-dessus de la scierie. »

[Parcours]

N°45 : Après le maréchal Ney, traverser la rue Notre-Dame-des-Champs, place Camille-Jullian. La plaquette, à droite juste devant le passage piéton de la rue d'Assas, a disparu.

N°46 : Traverser la rue d'Assas, sur la gauche. Face à l'arrêt du bus 83, quatre mètres avant le parcmètre.

Une parenthèse : au 100bis de la rue d'Assas, dans une cour, se trouve le joli petit musée Zadkine, situé dans l'ancien atelier du sculpteur que tous les Néerlandais connaissent grâce à son monument aux victimes de la guerre à Rotterdam, *La Ville détruite*. C'est à cet endroit qu'il l'a créé. La statue est parfois surnommée *Ville Sans Cœur*, parce qu'Ossip Zadkine, en visitant Rotterdam peu après la guerre,

disait y avoir vu « une ville sans cœur ». L'humour des Rotterdamois a aussi donné naissance au sobriquet Jean Trou. Le musée Zadkine a récemment acquis des œuvres de Jan Dibbets (*fermé les lundis et jours de fête*).

[Parcours]

N°47 : Traverser vers le petit parc.

Longer la grille et la haie sur une vingtaine de mètres (vers la gauche) et admirer en passant la fontaine Marco-Polo au style baroque. Le médaillon se trouvait à un mètre du bord du trottoir. On n'y voit plus qu'une borne de la Méridienne verte.

N°48 : Se situait dans le parc, à gauche après la fontaine, à un mètre et demi avant le banc qui se trouve le plus à gauche. Mais le gravier du parc a été renouvelé. Adieu Arago !

N°49 : Et rebelote ! À droite de la deuxième table de ping-pong, à cinquante centimètres à droite de la dalle de béton, dans le sable. Introuvable. Disparu.

N°50 : Était à hauteur de la rue des Chartreux à trois mètres d'un trou dans la haie. La haie a disparu, puis est revenue, mais sans trou. Tout cela est évidemment sans importance. La plaquette s'est volatilisée. Et dire que nous faisons confiance au Service des parcs et jardins.

Le remarquable bâtiment en brique rouge, à l'angle de la rue Michelet, fait partie de la Sorbonne et abrite l'Institut d'art et d'archéologie. Il fut dessiné en 1920 par l'architecte normand, Paul Bigot, et achevé en 1932. Bigot est surtout connu pour ses maquettes de la Rome antique, dont l'original peut être vu à Caen et une



La fontaine Marco-Polo a été construite entre 1867 et 1874.

copie entièrement restaurée aux musées royaux d'Art et d'Histoire à Bruxelles.

De l'autre côté de la rue Michelet, la faculté de pharmacie et le lycée Montaigne, un des plus célèbres lycées parisiens. Ce dernier n'est pas tout à fait un lycée d'excellence comme peuvent l'être Henri-IV ou Louis-le-Grand. Certes des lycées pour les bons élèves, mais surtout des établissements pour les élites.

[Parcours]

N°51 : À l'angle gauche de la rue Michelet qui croise le jardin. L'emplacement est visible, mais la plaquette a disparu. Encore un étudiant ?

N°52 : Presque en face du n°4 de l'avenue de l'Observatoire, devant une des grilles d'accès au jardin. Idem.

N°53 : Presque en face du n°2, le lycée Montaigne. Là aussi il y en avait une, autrefois...

C'est à cet endroit précis, à droite du jardin de l'Observatoire, que s'est déroulé le drame tragicomique qui faillit mettre fin à sa carrière politique de François Mitterrand. Si le futur président de la République a acquis une réputation d'homme politique rusé, futé, voire machiavélique, c'est dû en grande partie à ce que l'histoire a baptisé l'affaire de l'Observatoire.

L'honneur perdu de François Mitterrand

Nous sommes en octobre 1959. Depuis 1958, le général de Gaulle est de nouveau au pouvoir. L'impotente IV^e République, dont Mitterrand avait été plusieurs fois ministre, entre autres de la Justice et de l'Intérieur, n'avait pas su résister à la crise algérienne. Le régime en place aurait été liquidé à cause d'un complot fomenté par les défenseurs d'une Algérie française et par l'armée française sur place, tous soutenus par les fidèles du général.

Quoi qu'il en soit, la guerre d'Algérie se poursuit et la crainte que la France ne finisse par se retirer de la colonie donne naissance à toutes sortes de groupuscules fascistes fanatiques. Un certain Jean-Marie Le Pen est lui aussi déjà actif à l'époque. Le gouvernement gaulliste tend à vouloir régler leurs comptes à ses opposants déclarés dont Mitterrand. Le climat politique est extrêmement tendu et malsain. Les rumeurs d'attentats et de complots se multiplient. Mitterrand apprend qu'il court un risque. Il est informé de ces menaces par Robert Pesquet, un poujadiste, comme on appelle alors les populistes d'extrême-droite. Ce dernier a été élu député malgré des poursuites pénales pour escroquerie. Il semblerait

d'ailleurs que Mitterrand n'ait pas été au courant de ce dernier fait. Pesquet dit vouloir le prévenir parce que, malgré leurs divergences politiques, il a de l'estime pour la personne de Mitterrand. Durant une dizaine de jours, Pesquet fait monter la pression. Chaque jour, il apporte de nouveaux détails, il affirme que le dénouement est proche. Mitterrand, qui a d'abord ses doutes sur la véracité de l'histoire, est de plus en plus assailli par l'incertitude, surtout quand un député gaulliste de premier plan publie un article dans les journaux, appelant à se tenir prêt, car « le drame sera peut-être pour demain. Des escadrons de la mort ont passé la frontière espagnole, une liste de personnalités à éliminer a été dressée. »

La pression monte

François Mitterrand commet une erreur cruciale. Il ne va pas voir la police. Même ses amis ne sont pas mis au courant. On peut le comprendre. Le climat de l'époque donnait à Mitterrand toutes les raisons d'être méfiant. Une protection policière aurait permis à ses opposants politiques d'être en permanence au courant de ses moindres faits et gestes. Nous sommes le 15 octobre 1959, le conditionnement psychologique de François Mitterrand est au point. Il a encore croisé Pesquet dans les couloirs du Sénat, celui-ci lui affirme que l'attentat pouvait avoir lieu à tout moment. Que s'il se rendait compte de quelque chose de suspect, il devrait éviter de rentrer chez lui. Qu'il ne trouverait aucun abri dans sa rue et qu'il ferait mieux alors de se cacher dans les buissons du jardin de l'Observatoire. L'homme politique de quarante-trois ans, qui avait été le plus jeune ministre de l'histoire, devient nerveux. À tout hasard, il va lui-même chercher son fils à l'école, et le soir, il dîne chez un ami proche, Georges Dayan. Vers vingt-trois heures, avant de rentrer chez lui,



il fait un détour par la célèbre brasserie *Lipp* où il compte parmi les habitués. Il y a un vague rendez-vous avec Pesquet afin d'avoir d'éventuelles dernières nouvelles. Mais Pesquet n'est pas là. Mitterrand remonte dans sa *Peugeot 403* et emprunte la rue de Seine. « Au début de la rue de Seine, une voiture colle la mienne contre le trottoir, raconte-t-il quinze ans plus tard à son biographe Franz-Olivier Giesbert. Je deviens vigilant. Arrivé en haut de la rue de Tournon, devant le Sénat [voir aussi entre les médaillons 75 et 76], je me rends compte qu'elle me suit toujours. Au lieu de tourner à droite, pour aller chez moi (rue Guynemer), je prends la rue de Médicis, à gauche, histoire de me donner le temps de réflexion. Au square Médicis, voilà que la voiture cherche à nouveau à me coincer. Alors là, mes derniers doutes se dissipent, je mets les pleins gaz et leur prends quelques mètres sur le boulevard Saint-Michel. Je tourne brusquement rue Auguste-Comte [médaillon 54], saute de ma voiture au square de l'Observatoire et, vite fait, je cours dans les jardins où je me jette à terre. » Il est minuit quarante-cinq, une voiture freine dans un crissement de pneus, neuf tirs de mitraillette claquent, autant d'impacts de balles seront par la suite relevés sur la voiture de Mitterrand.

Mitterrand ridiculisé

Les manifestations de sympathie et de solidarité affluent de toute part. L'ancien Premier ministre Pierre Mendès-France et le communiste Jacques Duclos appellent à se mobiliser contre le fascisme. Mais le 22 octobre, Robert Pesquet donne une conférence de presse le 22 octobre. Il révèle qu'il a lui-même commis cet « attentat-bidon » à la demande de Mitterrand dans le but de manipuler la politique, de « provoquer des perquisitions dans les milieux d'extrême-



Jardin de l'Observatoire, le refuge de François Mitterrand.

droite » et de « coiffer son rival politique Mendès d'une courte tête » dans l'opinion publique. L'affaire aura des répercussions énormes. Du jour au lendemain, Mitterrand est la risée du monde politique. Ses « amis », le socialiste Guy Mollet en premier, le laissent tomber. Le Sénat retire à Mitterrand son immunité parlementaire et il est mis en examen pour « outrage à magistrat », commis « en amenant la police à entreprendre des recherches sans intérêt alors qu'il lui cachait un élément valable d'information qu'il possédait. »

Il n'y eut jamais de procès, les charges n'étaient pas solides et, entre-temps Mitterrand avait lancé une contre-offensive qui portait ses fruits. Car lui aussi en savait long sur ses ennemis politiques, et en particulier sur le Premier ministre gaulliste, Michel Debré. De plus, l'ex-Premier ministre Bourghès-Maunoury révéla que Pesquet avait tenté de le manipuler lui aussi. *L'Express* de Jean-Jacques Servan-Schreiber et Françoise Giroud, qui est alors un magazine militant, prend la défense de Mitterrand, soutenu par un chroniqueur célèbre et au-dessus de tout soupçon, bien qu'ami de la famille. C'est en effet à cette occasion que François Mauriac,

dans son *Bloc-notes* du 20 novembre 1959, écrit cette fameuse phrase que tous les journaux citeront quand Mitterrand quittera son poste de président. Il cite en effet Maurice Barrès et le décrit comme un enfant « souffrant jusqu'à serrer les poings du désir de dominer la vie. »

Un complot politique

Des années plus tard, Robert Pesquet a reconnu qu'il s'était rendu coupable de manipulations. Ancien ministre de la Justice et de l'Intérieur pendant la guerre d'Algérie, François Mitterrand disposait certainement d'informations qui pouvaient être compromettantes pour certains gaullistes comme Michel Debré. Mitterrand était un réformateur, Debré un défenseur fanatique de l'Algérie française. Ce dernier craignait, pour citer Pesquet, qu'un leader de l'opposition puisse se servir d'un dossier sensible pour porter un coup grave à la politique en Algérie. Ce leader, c'était Mitterrand. Aussi, pour l'empêcher d'agir, il fallait le discréditer, l'exécuter moralement. Jean Lacouture, biographe très respecté, partage l'opinion de Giesbert selon laquelle Pesquet a dit la vérité au moins sur ce point. Mitterrand en savait trop et devait disparaître. Sinon physiquement, alors du moins de la scène politique.

Nombreux sont ceux en France qui ont toujours refusé de croire que Mitterrand était complètement innocent dans cette affaire. L'attentat, il le devait en partie à lui-même pour avoir tenu la police et ses amis à l'écart. Quelques années plus tard, en 1963, paraît *Le Coup d'État Permanent*, un pamphlet virulent dans lequel le futur président se révèle un écrivain doué et un antigauilliste inébranlable. Après une telle affaire, on le comprend ! Comme le parfum de la vengeance a dû être doux en cette première journée à l'Élysée en 1981...

[Parcours]

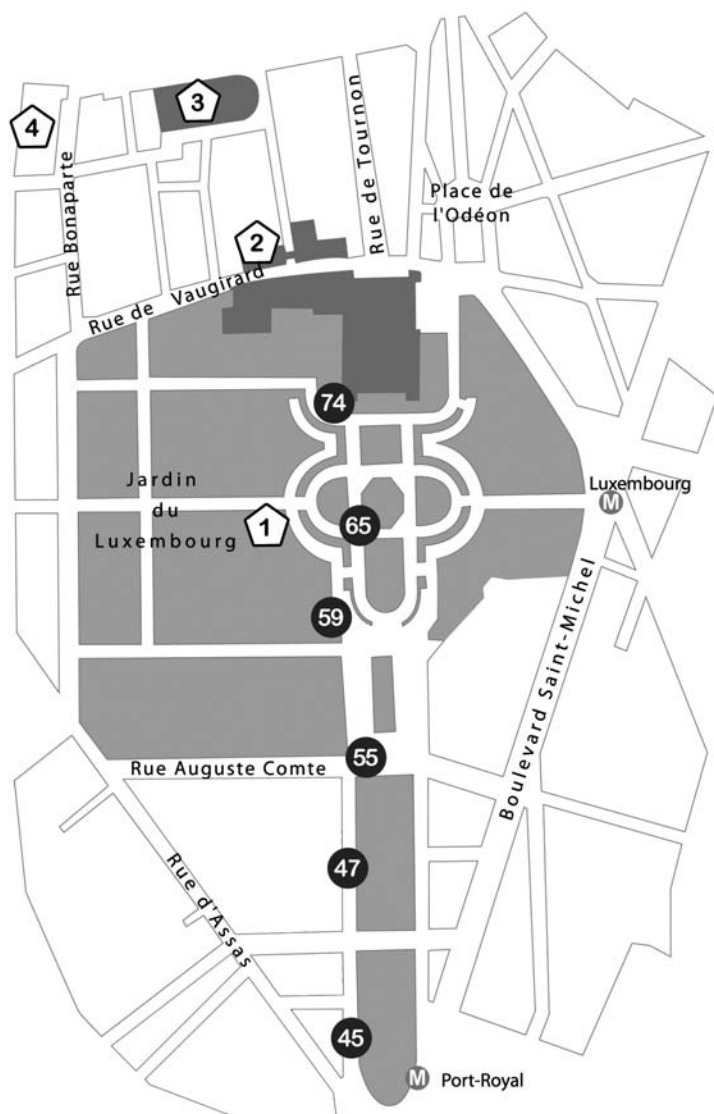
- N°54** : Traverser la rue Auguste-Comte, le trou est au bord du trottoir devant l'entrée du jardin du Luxembourg.
- N°55** : Début de toute une série de médallions. Tout d'abord, un mètre après l'entrée.
- N°56** : Trente mètres plus loin sur l'allée asphaltée.
- N°57** : Sur la même allée, huit mètres plus loin.
- N°58** : Se situait autrefois encore huit mètres plus loin, mais apparaît aujourd'hui introuvable.
- N°59** : À gauche du croisement asphalté.
- N°60** : A disparu.

Au jardin du Luxembourg, de gentes dames taillées dans la pierre tiennent salon, qu'il pleuve ou qu'il vente. Nous y croisons Laure de Noyes (1307-1348), Marguerite d'Angoulême (1492-1549) et Valentine de Milan, duchesse d'Orléans (1370-1408). Sans oublier Marie de Médicis (1573-1642) qui occupe une place à part dans le cœur des Français.



Des médallions Arago traversent le jardin du Luxembourg.

Plan III



- 1 Statue de Marie de Médicis
- 2 Mètre étalon
- 3 Église de Saint-Sulpice
- 4 Mairie du VI^e Arrondissement

La soif de pouvoir de Marie de Médicis

Marie de Médicis, une mère contre nature, une maman royale qui se lança à deux reprises dans un conflit armé contre son fils Louis XIII. Une femme qui porte le nom d'une famille florentine connue pour ses affaires de poisons, même si cette réputation est due à la reine Catherine, issue d'une autre branche.

Marie naquit à Florence et, en 1600, épousa Henri IV, un protestant du sud qui avait auparavant été marié pour la forme à Marguerite de Valois dite la Reine Margot. Marie de Médicis était donc reine de France depuis son mariage, et, quand Henri IV fut assassiné en 1610, elle se fit nommer régente, le dauphin – le futur roi Louis XIII – n'ayant que neuf ans. En tant que régente, on la décrit comme d'une intelligence médiocre en matière d'affaires politiques. Sa soif de pouvoir était d'autant plus grande. Contrairement à son mari, qui avait proclamé l'Édit de Nantes, si favorable aux protestants, elle choisit le camp des catholiques fanatiques et chercha l'appui des Espagnols.

C'était une famille sympathique n'est-ce pas ? Non dépourvue de ce sens typiquement français du drame, des jeux de pouvoir et du sang versé. Rappelons-nous : Henri IV avait été assassiné après avoir une première fois échappé de justesse aux massacres de la Saint-Barthélemy...

Exilée par son fils

À la majorité du dauphin, Marie de Médicis refusa de céder sa place à la régence. Mais sa politique rencontra de plus en plus de résistance. Son fils, qui cernait bien la répartition des pouvoirs, profita de



La statue de Marie de Médicis au jardin du Luxembourg.

cette situation pour faire assassiner le confident de sa mère Concini, qu'il voyait sans doute comme un mauvais génie. Il exila sa mère au grand et triste château de Blois, accompagnée par le cardinal Richelieu, son nouveau conseiller. C'est dans même cette ville que se trouve la cathédrale pour laquelle Jan Dibbets a dessiné des vitraux, ville administrée par l'ancien ministre de la Culture, Jack Lang jusqu'en 2001.

Richelieu parvint à réconcilier la mère et le fils, ce qui lui permettait d'assurer avant tout sa propre position à la tête du royaume et d'accumuler une grosse fortune grâce à la corruption active, qui serait aujourd'hui jugée moralement répréhensible, mais à l'époque universellement acceptée. Mais les choses ne s'arrangeront jamais vraiment entre la maman et son fiston. Voilà maintenant jalouse de l'influence du cardinal sur le roi. Elle tenta alors un nouveau coup d'État qui tourna très mal. L'ancienne régente s'étant tellement trompée sur la situation que l'on parla de journée des Dupes. Louis XIII l'envoya à Compiègne, mais elle fuya à l'étranger. Les prières maternelles pour pouvoir rentrer à Paris ne trouvèrent pas le moindre écho, et



Aujourd'hui, le palais du Luxembourg est le siège du Sénat.

Marie de Médicis mourra en 1642 à Cologne. Au sommet de son règne, elle fit construire le palais du Luxembourg que vous avez devant vous. Le peintre flamand Rubens fut chargé de décorer les salles avec d'immenses toiles que l'on peut aujourd'hui aujourd'hui admirer au Louvre.

[Parcours]

N°61 : N'a pas été placé.

N°62 : N'a pas été placé non plus.

N°63 : Idem.

N°64 : Idem.

N°65 : Continuer tout droit. À droite, une dalle de béton en haut de l'escalier vous mène à la partie basse du jardin. Sur cette dalle, il y a trois médaillons pour Arago à la suite.

Les autres numéros jusqu'au 74 sont manquants et ne figurent pas sur les plans officiels. Telle est apparemment la façon de compter de l'Administration ! Descendre maintenant l'escalier. Prendre à gauche le long du bassin, en direction du palais.

N°74 : À dix mètres à gauche de l'abri

de gardien en plexiglas, plus ou moins transparent, qui se trouve à l'angle du siège monumental du Sénat, sur le trottoir, tout près de la grille.

Le Luxembourg, le jardin des poètes

Le jardin du Luxembourg compte parmi les endroits les plus parisiens de Paris. D'une surface de vingt-trois hectares, il est parfois appelé le jardin des poètes. Verlaine et Rilke aimaient y passer du temps, le petit Charles Baudelaire s'y promenait à la main de son élégant papa et Théophile Gautier semble y avoir causé quelque étonnement en y promenant une écrevisse au bout d'un ruban bleu !

On raconte d'ailleurs la même histoire sur son collègue et ami Gérard de Nerval. Céline fréquentait également le parc, *Mort à crédit* en témoigne. Le jeune cinéma français, la Nouvelle vague de Jean-Luc Godard, Claude Chabrol, Jacques Rivette ou Louis Malle, y ont tourné. Peu après la révolte étudiante de mai 68, l'accès fut quelque

temps interdit aux jeunes hommes aux cheveux longs. « Les poètes sont dangereux, il faut les exécuter », chanta Guy Béart, un des pères de la chanson française. Et pour les petits poètes en herbe, le Luxembourg abrite toujours le célèbre théâtre de guignol.

Une prison pour privilégiés

Le palais du Luxembourg fut construit à partir de 1615 sur ordre de Marie de Médicis. Cette dernière souhaitait une résidence qui lui rappellerait le palais Pitti de sa jeunesse florentine. La coupole dorée, la quatrième de Paris, devait alors souligner le pouvoir et la grandeur de la régente. Mais la reine était si peu aimée des Parisiens que ceux-ci ont toujours refusé d'appeler le bâtiment de son nom comme cela se faisait habituellement. Après près de deux siècles d'occupation par des descendants de la famille royale, le palais fut transformé en prison sous la Terreur en 1793, et fut appelé avec un certain sens de l'euphémisme la Maison nationale de sûreté.

C'était une prison pour les privilégiés si on peut continuer à les appeler ainsi. On y enfermait essentiellement des aristocrates, mais aussi des dirigeants de la Révolution qui tendaient de plus en plus à s'envoyer mutuellement à l'échafaud. Des leaders révolutionnaires déjà tombés en disgrâce tels que Hébert, Danton et Camille Desmoulins y furent enfermés avant de passer sous le couperet. Même David, le peintre semi-officiel de la Révolution que l'on appelle parfois pour cette raison le « chantre de la Terreur », y fut emprisonné quelque temps, soupçonné d'activités antirévolutionnaires. L'artiste en profita pour commencer son célèbre tableau *Les Sabines* (exposé au Louvre). David est surtout connu pour sa représentation de l'assassinat de Marat qu'un eczéma qui a l'air particulièrement répugnant forçait à prendre quotidiennement des bains de soufre prolongés, la tête (on la

voit très bien sur la peinture) entourée de compresses imbibées de vinaigre. En tant que membre du Comité de sûreté générale, David envoya également de nombreux malheureux à l'échafaud, pour ensuite en faire des esquisses.

La fête avant la mort

Compte tenu des circonstances désespérées, on s'amusait bien au Luxembourg. Les serviteurs ou les traiteurs étaient autorisés à livrer des repas et on organisait des déclamations et des concerts. Comme en témoigne *La Dernière Lettre* d'Olivier Blanc qui décrit la vie dans les prisons révolutionnaires. Le livre contient de nombreuses lettres d'adieu pathétiques écrites par les condamnés à mort. L'auteur cite un prisonnier anonyme racontant qu'il est divertissant « de voir arriver dans un misérable fiacre deux marquis, une duchesse, une marquise, un comte, un abbé et deux comtesses qui s'évanouissent en descendant et qui ont la migraine en montant. [...] Dans l'autre corridor [...] habitent Monsieur de la Ferté, Monsieur le duc de Lévi,



Une prison pas comme les autres.

Monsieur le marquis de Fleury, Monsieur le comte de Mirepoix ; tous les matins, en se levant, ils braquent leurs lunettes d'approche, et ils ont l'agrément de voir que leurs hôtels ne sont pas changés de place dans la rue de l'Université. [...] Les prisonniers sont au nombre de dix ou douze dans une chambre [...] ; chacun a son lit de sangle et le petit matelas. Les uns font leur cuisine, pendant le gigot à la cuisine pour l'attendrir, les autres ont recours à la marmite perpétuelle du traiteur Coste. Les riches ont soin des pauvres [...]. Tout le monde fraternise ».

Par ailleurs, chaque chose avait son prix et, pour jouir d'un plus grand confort, il fallait payer. Les hommes et les femmes avaient le droit de se rencontrer durant la journée, mais ceux qui avaient de quoi acheter les gardiens pouvaient parfois passer aussi la nuit avec l'amant ou l'amante de leur choix. L'amour au sens physique du terme était profitable : pour les femmes enceintes, l'exécution était repoussée. Pour les prisonnières encore en âge et en forme, la semence était donc un produit très demandé ! Mais selon Olivier Blanc, le libertinage était également un passe-temps. Il rapporte une anecdote sur Mme d'Ormesson qui provoqua l'hilarité. Réputée pour être portée sur la chose, elle fut un jour prise en flagrant délit derrière un paravent, en compagnie d'un jeune gardien de prison, dans une position qui ne laissait aucune place au doute. Elle tenta encore de présenter la chose comme un viol, mais à l'époque on ne croyait pas encore trop à ces choses-là. Le chef de la police Marino fit rassembler toutes les femmes du Luxembourg, y compris les vieilles douairières à Iorgnon, et les apostropha ainsi : « Savez-vous ce qu'on répand dans le public ? Que le Luxembourg est le premier bordel de Paris, que vous êtes ici un tas de putains, et que c'est nous qui vous servons de maquereaux ». Hommes et femmes furent alors séparés et c'en était fini

des escapades. Malgré les plaintes et les protestations, le régime révolutionnaire ne reviendrait plus sur cette décision.

Des exécutions à la chaîne

Un autre prisonnier peint un tableau un peu moins idyllique. « En général, la noblesse faisait bande à part, elle se familiarisait peu avec les citoyens des sections de Paris. Les rues de l'Université, de Grenelle, Saint-Dominique, qui étaient en masse au Luxembourg, conservaient l'étiquette la plus rigoureuse ; on se traitait de monsieur le prince, de monsieur le duc, monsieur le comte, monsieur le marquis ; on faisait salon avec gravité, et l'on se disputait sur les pas et les visites. » Ces petites rencontres étaient d'ailleurs rapportées à l'extérieur comme des « rassemblements suspects d'aristocrates ». Se basant sur un rapport du commissaire du peuple Herman concernant cette supposée agitation, les autorités réunies dans le Comité de salut public craignait que la population ne se fasse justice elle-même et exécute les prisonniers de ses propres mains. Il fut donc décidé que les prisonniers qui avaient « tenté la révolte » et « excité la fermentation » devaient comparaître dans les vingt-quatre heures. Herman saisit sa chance et fit passer cent soixante-quinze prisonniers devant le Tribunal révolutionnaire la nuit même.

Des mouchards et des faux témoins parlèrent d'un grand complot qui aurait visé entre autres la libération de Danton et de Camille Desmoulin, l'homme qui avait appelé à prendre la Bastille la veille du 14 juillet 1789. Quarante-huit heures plus tard, les premiers condamnés furent décapités grâce à ces faux témoignages. En l'espace de trois jours, cent quarante-six des cent soixante-quinze accusés furent exécutés. Parmi eux, la famille Tardieu de Maleyssie, composé des époux et de leurs deux filles. La cadette n'avait pas reçu son ordre d'exécution,

apparemment à cause d'une erreur, mais ne voulait pas rester en vie sans sa famille. Cela ne posa pas de problème, la République se fit un plaisir de se montrer magnanime.

En 1815, c'est encore ici que fut emprisonné le maréchal Ney, dont nous avons déjà évoqué l'histoire, avant d'être fusillé. En 1879, le palais fut attribué au Sénat. Durant la Seconde Guerre mondiale, le maréchal Spertle, commandant de la Luftwaffe pour le front de l'ouest, s'y installa. Il fit faire de grands travaux. Un bunker fut même construit sous le jardin, mais n'a jamais été utilisé.

Aujourd'hui, le palais est redevenu Sénat. Le poste de sénateur est de loin l'emploi politique qui offre la plus grande sécurité en France : l'élection est indirecte, le mandat est de neuf ans. Le Luxembourg est aussi un musée, et peut donc se visiter.

[Parcours]

Après le médaillon 74, tournez à gauche et passez devant le Petit Luxembourg. À votre droite se tient le monument à Eugène Delacroix, voyageur par excellence. Admirez le jardin d'hiver et voyez les joueurs d'échecs assis le long du mur sur les célèbres chaises en fer ou, lorsqu'il pleut, sous le kiosque du XIX^e siècle sur la gauche.



Monument à Delacroix par Aimé Jules Dalou (1838-1902).

Un peu plus loin, la rue Guynemer où François Mitterrand vécut au n°4 du temps de l'affaire de l'Observatoire que nous avons déjà évoqué, et encore bien après. Tournez à gauche, puis prenez la première rue à droite, rue de Fleurus. Direction le n°27. C'est là que vécut l'écrivain et critique d'art Gertrude Stein.

L'influente Gertrude Stein

Gertrude Stein (1874-1946) est une de ces figures qui donnent de la couleur à une ville et à une époque. Elle s'installa à Paris en 1903. L'immeuble de la rue de Fleurus fut pendant des années un lieu de rencontre pour d'innombrables artistes. Matisse, Juan Gris et bien d'autres venaient régulièrement chez elle. Picasso y fit son portrait (exposé au Metropolitan Museum à New York). Son livre le plus connu est *L'autobiographie d'Alice Toklas*, du nom de sa compagne avec qui elle formait, selon certains, « un couple de vilaines commères ». On affirme aussi qu'elle préférerait discuter de sujets plus élevés (« a rose is a rose is a rose ») tels que l'art et la littérature avec des hommes, et qu'elle appréciait moins la compagnie féminine. S'il n'y avait pas moyen de l'éviter, elle préférerait alors les maîtresses aux épouses légitimes, qui étaient de toute façon, les unes comme les autres, accueillies par Alice B. Toklas.

Stein et Hemingway, une histoire manquée

Au début, Ernest Hemingway débordait d'admiration respectueuse pour cette femme qui habitait à Paris depuis bien plus longtemps que lui et qui décidait plus ou moins ce qui était politiquement et artistiquement correct ou non. Il demanda poliment à être reçu. Dans *Paris est une fête*, au



Gertrude Stein était une poétesse, écrivain, dramaturge et féministe américaine qui a passé la majeure partie de sa vie en France.

chapitre « Miss Stein instructs », il donne cette description :

« Ma femme et moi avons été nous présenter à Miss Stein, et celle-ci, ainsi que l'amie qui vivait avec elle, s'était montrée très cordiale et amicale et nous avons adoré le vaste studio et les beaux tableaux : on eût dit l'une des meilleures salles dans le plus beau musée, sauf qu'il y avait une grande cheminée et que la pièce était chaude et confortable et qu'on s'y voyait offrir toutes sortes de bonnes choses à manger et du thé et des alcools naturels, fabriqués avec des prunes rouges ou jaunes ou des baies sauvages. [...] Les deux hôtesse semblaient nous avoir pris en sympathie, elles aussi. [...] Elles semblèrent nous aimer plus encore lorsqu'elles vinrent nous voir dans notre appartement: peut-être en raison de l'exiguïté des lieux qui nous rapprochait davantage. Miss Stein s'assit sur le lit, posé à même le plancher, et demanda à voir les nouvelles que j'avais écrites et elle dit qu'elle les aimait, sauf celle que j'avais intitulée : « Là-haut, dans le Michigan ».

« C'est bon, dit-elle, il n'y a pas de doute là-dessus. Mais c'est inaccrochable. Je veux dire que c'est comme un tableau peint par un artiste qui ne peut pas l'accrocher dans une exposition et personne ne l'achètera non plus parce que nul ne trouvera un endroit où l'accrocher. »

« Mais pourquoi s'il n'y a rien de grossier dans le texte et si l'on essaie simplement d'utiliser les mots dont tout le monde se sert dans la vie courante ? Si ce sont les seuls mots qui peuvent introduire de la

vérité dans un récit, et s'il est nécessaire de les utiliser, il faut les utiliser ? »

« Mais vous n'y êtes pas du tout, dit-elle. Vous ne devez rien écrire qui soit inaccrochable. Cela ne mène à rien. C'est une erreur et une bêtise. »

Cette conversation ne plut pas à Hemingway. Il eut sa revanche plus tard quand il raconta comment « cette grosse patate de Gertrude Stein, cette vantarde méprisante » (ce n'est pas lui qui a parlé en ces termes, ils proviennent de quelques collègues qu'il n'aura certainement pas contredits) avait eu l'idée de sa philosophie de la « génération perdue ». Elle avait déniché l'expression dans un garage où elle essayait de faire réparer sa Ford. Le jeune mécanicien n'y était pas parvenu, et son patron, mécontent, lui avait lancé : « Vous êtes une génération perdue ». On lança la même phrase à Hemingway, futur prix Nobel, et à tant d'autres qui furent importants pour la littérature américaine dans ces années-là. Bref, Gertrude Stein et Hemingway, c'est une histoire manquée.

Le n°27 est un immeuble inintéressant, mais une plaque indique que Stein et Toklas ont vécu ici jusqu'en 1938, dans une sorte de cabanon de jardin dans la cour, qu'on arrive tout juste à voir depuis la rue, grâce à la porte d'entrée vitrée.

[Parcours]

Nous revenons sur nos pas. À gauche, rue d'Assas, puis à droite, rue de Vaugirard.

Aux n°s 70-74 se situe l'ancien couvent des Carmes qui servit de prison sous la Révolution. Mais la détention y était bien moins agréable qu'au Luxembourg ! Dans la crypte reposent toujours les restes de cent quatorze prêtres réfractaires qui y furent assassinés.

Une plaque sur le mur nous apprend qu'Edouard Branly, catholique convaincu



Afin de généraliser l'usage du système métrique, la Convention nationale fit placer seize mètres étalons en marbre, dans les lieux les plus fréquentés de Paris.

qui travaillait ici au couvent devenu Institut Catholique, est à l'origine de la télégraphie sans fil, grâce à son invention de la radioconduction.

N°75 : Nous suivons la rue de Vaugirard en direction de l'est, et longeons le Sénat. Au niveau de l'entrée principale, au 15bis rue de Vaugirard, juste en face du n°26, vous trouvez le médaillon.

En face du Sénat part la rue de Tournon que nous avons évoquée à l'occasion de la fuite de Mitterrand. Cette fois-ci, nous prenons notre temps pour la descendre dans le sens opposé. Tout de suite à gauche, au n°20, vécut l'écrivain autrichien Joseph Roth, auteur du merveilleux roman *Radetzky marsch*. L'immeuble était alors un hôtel. Roth n'a jamais vécu dans une maison ou un appartement lui appartenant. Il mourut en 1939 à Paris des suites de son alcoolisme et fut enterré au cimetière de Thiais, au sud de la capitale. Dans les années après guerre, le café Tournon était le lieu de rencontre des écrivains noirs américains, tels que Richard Wright, James Baldwin et Chester Himes (voir le

chapitre « Le Paris noir »). Retour à la rue de Vaugirard. Tournez à droite, passez sous les arcades, le long de la vitrine du Sénat et toutes ses bénédictions. Traversez la rue Garancière. Au bout de la galerie, un mètre étalon en marbre, installé là entre février 1796 et décembre 1797 pour faire connaître à la population le système métrique qui venait d'entrer en vigueur. De tels mètres étalons furent installés à seize endroits très fréquentés de la Ville de Paris. Il en reste deux. Celui-ci est le seul qui soit encore à sa place d'origine.

Da Vinci Code à Saint-Sulpice

Continuez jusqu'à la rue Servandoni (à l'angle de laquelle se trouve la maison de Poupée). La rue porte le nom d'un des architectes de l'église saint-Sulpice, plus particulièrement de la chapelle de la Vierge. Au n°20 habita Olympe de Gouges, la femme révolutionnaire la plus célèbre. Auteure de la *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*, avant de finir sur l'échafaud en 1793, elle est considérée comme une féministe avant la lettre.



Olympe de Gouges
(1748-1793).

L'effet Da Vinci Code



La tige de laiton rejoint l'obélisque côté nord.

Au bout de la rue Servandoni, nous nous trouvons devant la face latérale de l'église Saint-Sulpice qui jouit aujourd'hui, bon gré mal gré, d'une célébrité mondiale grâce au *Da Vinci Code*. Depuis la rue, nous pouvons voir l'orifice par lequel la lumière tombe sur le gnomon de Saint-Sulpice dont il est tant question dans le roman. Regardez bien : il s'agit de ce petit point blanc dans le vitrail supérieur où manque un bout de verre. Nous pouvons entrer par la porte latérale. Attention car si une messe est en cours, vous vous retrouverez aussitôt au beau milieu des croyants. Ces derniers n'apprécient pas beaucoup de telles irruptions. Préférez alors la porte de devant. S'il n'y a pas de messe, entrez par la porte latérale. Vous vous trouverez alors directement sur le gnomon, la tige de laiton orientée exactement nord-sud et qui se prolonge sur l'obélisque côté nord. C'est là-dessous que se trouverait la trappe que Silas force brutalement avant de violenter la religieuse.

Ce dernier détail, de même que l'idée que le gnomon ferait partie de la dénommée ligne rose, est une invention. Mais de nombreux visiteurs y croient apparemment, au point que des avertissements ont été placardés dans toute l'église contre « les dangers du *Da Vinci Code* ». Il y a même toute une explication comme quoi la « ligne méridienne » menant à l'obélisque n'est ni le méridien zéro de Paris de l'époque, ni la relique d'un culte païen, et pas davantage l'axe mystique de la France, contrairement à ce que semblent croire de nombreux lecteurs du chef-d'œuvre de Dan Brown. Les médaillons pour Arago de Jan Dibbets ont néanmoins été intégrés à l'histoire et Tom Hanks court sur les plaquettes filmées en gros plan dans la cour du Louvre, pour prouver l'existence de la ligne rose, le méridien solaire qui aboutit finalement dans la galerie marchande du Carrousel du Louvre. Alors même que le gnomon n'est que simple science, approuvée par l'Eglise catholique, comme il est dit explicitement. Il s'agit d'un cadran solaire du début du XVIII^e siècle qui servait à lire l'heure et surtout à déterminer l'équinoxe, afin de pouvoir fixer chaque année la date de Pâques. Dans la partie supérieure du vitrail se trouvait une lentille. Celle-ci ayant disparu, le système ne fonctionne plus.



Entre légendes et vérités

Quoi qu'il en soit, depuis quelques années, le nombre de visiteurs de Saint-Sulpice a explosé. Cela rapporte des fonds supplémentaires plus que bienvenus. Néanmoins, les sentiments du curé sont mitigés. Il ne le dit pas en ces termes, mais cet argent a quelque chose de diabolique. En sorcellerie, les équinoxes sont connues pour être des jours qui bouleversent l'équilibre, surtout dans les relations.

De même, on raconte que l'église aurait été construite sur les ruines du temple païen d'Isis. Ce genre d'histoires, le curé en entend bien trop souvent à son goût. La vérité est qu'il y eut jadis ici une église paroissiale pour les paysans de la rive gauche de la Seine, vouée à saint Sulpice, évêque de Bourges au VI^e siècle. Avec l'urbanisation progressive de Saint-Germain, il fallut une église plus grande. La construction démarra en 1646, mais faute d'argent l'édifice ne fut achevé qu'un siècle et demi plus tard.

Monsieur le curé évoque volontiers la véritable histoire de son église, que Baudelaire y fut baptisé et que Victor Hugo s'y maria. Pour ne citer que ces exemples. Et en même temps, il n'hésite pas à signaler aux touristes trop désinvoltes qu'ils se trouvent dans un lieu de culte (« Prière d'enlever vos casquettes ! ») et non pas dans une espèce de « Da Vinciland » !

[Parcours]

Après avoir brûlé un cierge, sans intention diabolique, nous ressortons par la grande porte. La tour nord est actuellement en cours de restauration pour la jolie somme de vingt-huit millions d'euros (fin des travaux prévue fin 2010). Cette construction, un peu disgracieuse, a toujours posé problème ;

depuis 1999, elle était entourée d'échafaudages pour intercepter les morceaux de ciment qui se détachaient.

En sortant de l'église, tournez à droite, traversez, prenez la rue des Canettes, puis à droite la rue Guisarde, à gauche la rue Mabillon, longez le marché Saint-Germain, tournez à droite dans la rue Clément, puis à gauche dans la rue Montfaucon : vous voilà enfin devant le café Le Mabillon, sur le boulevard Saint-Germain.

N°76A : Situé entre les n°s 127 et 125 du boulevard Saint-Germain, à gauche de l'arrêt de bus.

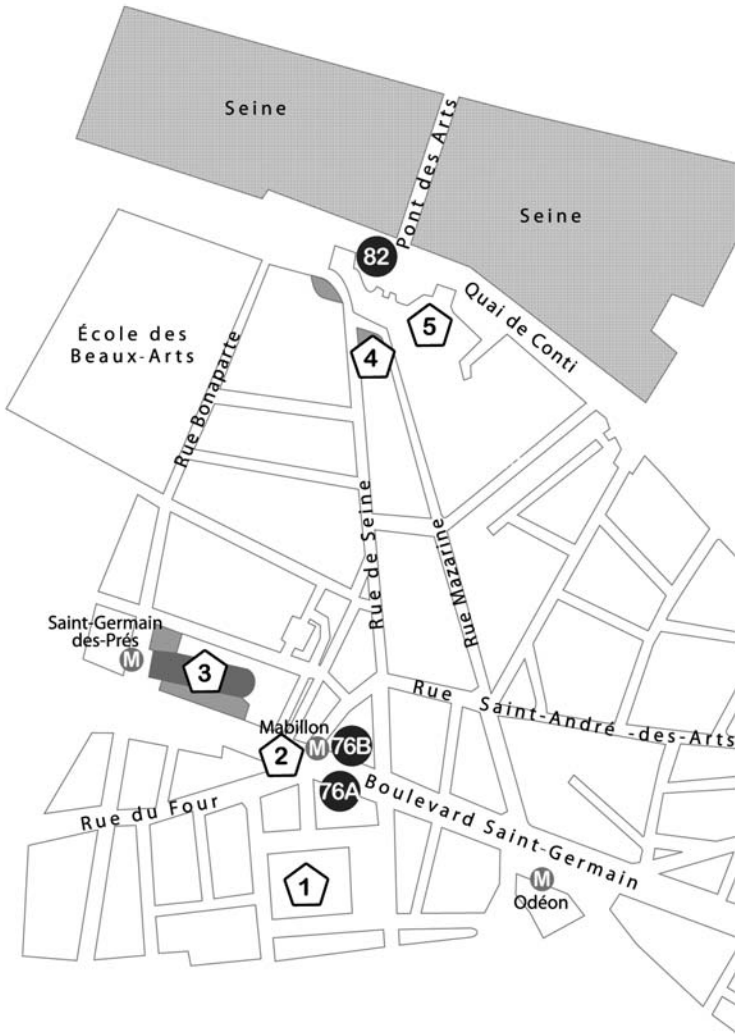
N°76B : En face, entre les n°s 152 et 154, boulevard Saint-Germain, près des cabines téléphoniques.

Revenez un instant sur vos pas et rendez-vous devant le café *Le Mabillon* qui connut son heure de gloire dans les années cinquante. L'établissement était alors fréquenté, entre autres, par des artistes néerlandais installés à Paris. Il ne reste pas grand chose de la décoration d'origine. Aujourd'hui, l'établissement est devenu une sorte de *lounge bar*, peuplé de jeunes branchés.



Le médaillon n°76A.

Plan IV



- 1 Marché Saint-Germain
- 2 Le Mabillon
- 3 Église Saint-Germain des-Prés
- 4 Photo de la crue de 1910
- 5 Institut de France

Le Mabillon



Dans les années cinquante, Paris sortait tout juste de la guerre et des privations des premières années suivant la Libération. L'existentialisme de Sartre et les caves de Saint-Germain donnaient l'impression que les temps de Montparnasse avec leur foisonnement artistique se poursuivaient tout simplement dans le quartier d'à côté. Ce que put être Paris avant et après la Libération, on peine déjà à l'imaginer aujourd'hui. Lisez par exemple *Paris libéré* d'Antony Beevor et Artemis Cooper qui raconte une multitude d'anecdotes et de tableaux d'ambiance. Parmi toutes les publications sur le Jour J, ce livre offre une chronique des plus sympathiques d'une ville pleine de traîtres qui se voulaient résistants. On en garde l'image d'un Paris où il faisait froid avant tout, où régnaient la pauvreté et la peur d'une troisième guerre mondiale.

Paris maussade

Hiver 1947 à Paris, Arthur Miller ne retrouve rien du centre du monde si cosmopolite d'antan, mais aperçoit une métropole délabrée, « achevée » par la guerre. Il écrit

dans *Au fil du temps, Une vie* : « Le soleil semblait ne jamais se lever sur Paris. Un lourd ciel d'hiver s'apesantissait sur la ville comme un couvercle de fer. Les mains et les visages des passants étaient gris et blêmes ; un silence apathique enveloppait tout. Il y avait peu de circulation dans les rues, quelques camions au gazogène et de vieilles femmes sur d'antiques bicyclettes. » La France était alors souvent en grève. Quand ce n'étaient pas les communistes qui interrompaient le travail, c'étaient les trains de charbon qui restaient bloqués à cause des quantités record de neige et du gel des systèmes d'aiguillage.

Cette impression subsiste quand on voit un des classiques du cinéma *Quai des Orfèvres* d'Henri-Georges Clouzot (1947), avec Louis Jouvet dans ce qui est de loin son meilleur rôle (le hasard veut que le film passe à la télévision alors que je suis en train de lire un livre sur Paris après la libération !). Le film semble vouloir confirmer les observations de Miller. Les personnages portent de lourds manteaux d'hiver à l'intérieur du commissariat ou sont assis à leur bureau, une couverture jetée sur la tête et les épaules. Les musiciens, mis en scène dans les cabarets et music-halls qui étaient alors la grande mode, soufflent sans cesse sur leurs mains. Les rares fois où il y a un petit calorifère, comme dans le bureau de Jouvet au palais de Justice du quai des Orfèvres, rendu si célèbre par Maigret notamment, il se trouve qu'il n'y a plus de charbon !

Arthur Miller fut parmi les éclaireurs d'un nouveau flux de jeunes Américains disposant de dollars d'autant plus solides que le franc français avait été dévalué à plusieurs reprises. L'afflux ne fut toutefois pas comparable au déferlement de l'entre-deux-guerres, lorsque la littérature du nouveau monde avait élu domicile à Montparnasse, mais Paris n'en resta pas moins un rêve américain.

La Hollande à Paris

Un grand nombre d'artistes expérimentaux néerlandais fut également attiré par la capitale française au point de venir s'y installer. Ce n'était pas un hasard si ces rebelles des Pays-Bas venaient précisément à Paris pour prendre un grand bol de vent de liberté. Malgré la désillusion initiale de Miller, la réputation de la Ville lumière comme « mère de tous les arts » restait intacte. Même si l'Amérique avait commencé à exercer une grande fascination, New York semblait à cette époque désespérément loin. De plus, c'était à Paris que venaient les Américains eux-mêmes, intellectuels, artistes et surtout musiciens de jazz.

Dans sa préface au catalogue de la manifestation *La France aux Pays-Bas* (1985), l'auteur néerlandais Rudy Kousbroek écrit que, pour les intellectuels de sa génération, c'était « comme un devoir » de se rendre de temps en temps dans la capitale française. « On considérait que c'était nécessaire pour le développement personnel, indispensable si on voulait rester au courant de ce qui comptait dans le domaine du théâtre, de la littérature et de l'art. »

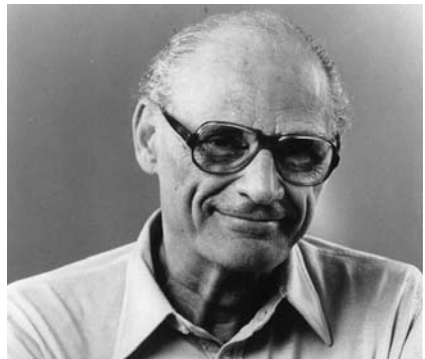
Paris était donc « un passage obligé » qui offrait la possibilité de s'échapper d'une Hollande qui sentait le renfermé. Les Néerlandais n'avaient pas conscience d'un Paris triste, et ne voyaient pas le couvercle de fer d'Arthur Miller. Ils avaient une vision mythique de la Ville lumière. En ce qui concerne Kousbroek, la capitale était surtout fondée sur le cinéma. *Le diable au corps* de Claude Autant-Lara avec Gérard Philipe et Micheline Presle, sur l'amour d'un adolescent pour une jeune femme mariée, l'avait profondément marqué.

Un thème aussi scandaleux « traité avec autant d'amour et de compréhension ». Il y avait plein d'autres films français, tellement moins « puérils, pudibonds et frustes ».

Étonnamment, la France était pour lui ce que les États-Unis sont pour bien des Français grâce aux vieux films américains. Ce pays n'est qu'une grande usine à rêves, un gigantesque Hollywood ; Kousbroek pensaient la même chose, mais des studios de Boulogne ! Il a écrit sur son arrivée à Paris. Ses phrases reflètent aussi mes sentiments, même si la ville s'est révélée à moi à travers la Nouvelle Vague. « En descendant du train à la gare du Nord en 1950, je vis les larges rues baignées de la lumière du matin, avec l'eau argentée qui coulait dans les caniveaux, l'architecture monumentale qui me faisait parfois l'impression irréaliste d'un décor de cinéma. Cela devait être la plus grande aventure intellectuelle de ma vie, et la sensation de libération perdue encore. »

La naissance de Cobra

Le 8 novembre 1948, un groupe d'artistes plasticiens de Belgique, du Danemark et des Pays-Bas se réunit dans le bar de l'hôtel Notre-Dame. A travers un pamphlet rédigé par le Belge Christian Dotremont, ils s'opposaient aux bisbilles politiques qui marquaient la conférence internationale sur l'art d'avant-garde, tenue à la Maison des lettres à Paris. Le mouvement, qui prendrait par la suite le nom de Cobra (Copenhague, Bruxelles, Amsterdam), vit le jour à cet endroit toujours aussi touristique, face à la célèbre cathédrale. Contrairement à Arthur Miller, Corneille, un



Le dramaturge américain, Arthur Miller.

Le Méridien de Paris

des peintres de Cobra, n'a jamais vu en la Ville Lumière « la grisaille et la morosité » d'une ville damnée. À l'automne 1994, il me dit au téléphone : « Non, je n'ai jamais ressenti ça. En revanche, c'était une ville sans voitures. Et ce dont je me souviens surtout, ce sont les policiers à vélo en pèlerine noire. Il y avait de la pauvreté aussi, oui. Et sur ce point, la situation a mis longtemps à s'améliorer ».

Dans une édition de luxe portant le titre Cobra, le Belge Richard Miller rappelle comment Dotremont proposa une liste de noms à ses compagnons, cinq jours après la réunion

constitutive. Une de ces propositions fut Cobra et l'absence du « Pa » de Paris frappa. « Paris n'est plus le centre de l'art », a ajouté Dotremont. Miller nota sèchement que dans les années suivantes, un grand nombre de membres de Cobra choisira précisément Paris pour y travailler. Le Danois Asger Jorn, un des piliers du mouvement, y débarquera encore en 1956. Cobra fut dissout en 1951. Ici, au cœur de Saint-Germain-des-Prés, nous devons évidemment parler jazz. La musique des années cinquante. La musique qui rendait Paris si attrayant. Vous foulez ici un sol sacré !

Saint-Germain-des-Prés très « bibope »



Le jazz signifiait contre-culture, *underground*, et il était indissociable de l'existentialisme et du film noir. Justement parce que la Ville lumière était encore si grise et morose. Une ville de délabrement et de crasse incrustée, de faim et de froid. Les gages des musiciens, tels que le groupe du légendaire Boris Vian, écrivain mais aussi trompettiste, compositeur

et producteur de disques, se limitaient le plus souvent à un repas chaud. Ce n'était déjà pas si mal.

Malgré les restrictions imposées par l'économie de guerre toujours en place, Paris mordait à pleines dents sa liberté nouvellement acquise. On jouissait existentiellement. *Entre L'Être et le Néant*, suivant la délimitation philosophique plutôt large de Jean-Paul

Sartre, que le pataphysicien Vian rebaptisa Jean-Sol Partre dans son *Manuel de Saint-Germain-des-Prés*. Aujourd'hui encore, ce sobriquet va drôlement bien au petit grand penseur dont un œil disait merde à l'autre. Le nom du philosophe et son existentialisme furent rapidement associés par la presse de boulevard à ce qui se passait dans certaines caves de Saint-Germain. Ceux qu'on appelait les rats de cave y dansaient comme des sauvages au son de la musique jazz, traditionnelle d'abord, jusqu'à ce que les premiers disques de Charlie Parker et Miles Davis atteignent la capitale française. Cette danse sauvage, appelée jusqu'alors *swing*, suivant le standard musical d'avant-guerre, fut promptement rebaptisée *bebop* (« bibope », écrivait Vian en français phonétique). L'isolement de l'Occupation était révolu, Saint-Germain-des-Prés chantait la Révolution.

Une atmosphère de fête

On attribuait toutes sortes de débordements à cette jeune génération – la chanteuse débutante Juliette Gréco n'avait que vingt-deux ans et son nez ne ferait pas connaissance avec le bistouri du chirurgien avant longtemps. Les parties de danse nocturnes aux rythmes diaboliques de la nouvelle musique devaient sûrement conduire à des excès sexuels, supposait-on. Sous les voûtes des caves, on s'amusait à confirmer les préjugés en élisant une Miss Vice ou une Miss Poubelle. Quelle rigolade ! Dans ces trous à rats sans air, la nouvelle génération essayait de respirer après l'Occupation étouffante et l'esprit petit-bourgeois qui y succéda.

Sartre n'était pas amateur de jazz. Pour lui, c'était de la musique jetable. Une tendance à la durée de vie limitée. La musique jazz, c'est comme les bananes : on les consomme

sur place. Ce qui l'intéressait, c'étaient les jeunes, l'attitude de cette nouvelle génération. Accessoirement, les caves étaient fréquentées par de jolies demoiselles avec lesquelles il discutait volontiers philosophie quand Simone de Beauvoir était plongée dans l'écriture d'une des lettres enflammées à son amant outre-mer.

Ce sont des histoires élevées au rang de légendes. Racontées encore et encore, couchées sur le papier, conservées, oubliées puis rappelées au souvenir lorsqu'une belle occasion se présente. Il y a quelques années par exemple, à la sortie de la collection *Jazz in Paris*, avec une centaine de CD. L'héritage de l'heure de gloire de labels tels que *Philips/Fontana, Musidisc, Barclay, Decca France*. Des enregistrements qui ne prennent toute leur dimension qu'à travers les textes d'accompagnement qui vous racontent le Paris d'alors, les années cinquante, les films noirs, la Nouvelle Vague, les derniers jours de l'incontestée capitale culturelle du monde.

C'est peut-être mon imagination, mais en écoutant, mon oreille croit déceler comme un mélancolique son parisien. Sans doute parce que je fréquentai jadis certaines de ces boîtes de jazz, comme aux *Trois Mailletz* avec Memphis Slim qui avait davantage l'air d'un digne hobereau que d'un chanteur de blues populaire.

Ou encore parce que je me rappelle les soirées au *Caméléon*, rue Saint-André-des-Arts, où le violoniste Jean-Luc Ponty se produisait souvent. Nous avions vingt ans et le monde était à nos pieds. Et puis bien sûr, le son de velours de Barney Wilen. Un garçon frêle, disparu après ses premiers succès dans un puits noir d'alcool et de drogue.

Le jazz à Paris, outre Saint-Germain-des-Prés, c'est aussi et avant tout Boris Vian, qui était non seulement musicien et chroniqueur pour la revue *Jazz Hot*, mais également

directeur artistique chez *Philips*, puis chez *Barclay*. Il produisait des dizaines de disques. Il était le roi du jazz de Paris !

Les lieux à la mode se succèdent

Tout a commencé un peu plus loin, dans la rue des Carmes du Quartier-Latin, ce qui, pour un habitant de la rive gauche, est tout à fait autre chose que Saint-Germain-des-Prés. M. et Mme Pérodo, un couple breton, y ouvrirent *Le Caveau des Lorientais*, nommé d'après la ville portuaire presque entièrement détruite. Le clarinettiste Claude Luter y jouait de cinq à sept heures, avec son orchestre de jazz traditionnel. En un rien de temps, l'établissement devint le rendez-vous à la mode. À l'instar des zazous rebelles sous l'Occupation, on y pratiquait une danse dérivée du *lindy hop* (Harlem, années trente). « Ils étaient très, très swing », écrivait Boris Vian.

À la condition de reverser la moitié de ses bénéfices aux victimes des bombardements de Lorient, le couple Pérodo obtint l'autorisation

d'ouvrir également le soir, de vingt et une heures à minuit. Sartre s'y montrait, ainsi que Raymond Queneau. Mais les parents de la jeunesse ainsi tentée craignaient le pire et firent constater que la sortie de secours était trop étroite de cinq centimètres par rapport à ce qu'exigeaient les directives. *Le Caveau des Lorientais* dut fermer. Mais on donna toujours aux musiciens d'alors le nom de Lorientais. Il n'en faut pas plus aux amateurs pour comprendre.

Ce fut alors au tour de Saint-Germain-des-Prés. La jeune littérature chez *Flore*, les vieux littérateurs aux *Deux Magots*, comme disait Sartre. Le jazz devint souterrain. Au coin de la rue. Du n°29 de la rue Dauphine, où des auteurs et journalistes comme Albert Camus levaient le coude au bar de noctambules *Le Tabou*, la compagnie hétérogène passa au n°33, où *Le Club du Tabou* ouvrit ses portes le 11 avril 1947. Un des fondateurs était l'écrivain Roger Vailland (*La Loi*). On y passait des disques et, à partir de vingt-deux heures, le groupe des frères Vian y jouait, avec Boris à la trompette évidemment. *Le Club du Tabou* n'a duré qu'une année, mais cela a suffi pour



en faire une légende, ne serait-ce que parce qu'il arrivait aux voisins de renverser le contenu d'un pot de chambre sur la tête des noctambules qui quittaient la cave un peu trop bruyamment.

Juin 1948 vit l'ouverture du *Club Saint-Germain*, à l'angle de la rue de L'Abbaye et de la rue Saint-Benoît. Toujours une cave, mais plus grande et plus belle que *Le Tabou*. La culture des rats devenait de bon ton. C'était hors de prix pour le commun des mortels qui ne venait plus qu'aux matinées, quand les droits d'entrée étaient beaucoup plus modiques. « Les Jazz Messengers au Club Saint-Germain » étaient une des séries de disques les plus cotées de ma jeunesse. Et on y dansait évidemment toujours la même danse. Une danse devenue très, très bibope. Un mois après l'ouverture, Boris Vian y emmena Duke Ellington. Miles Davis raconte dans son autobiographie que c'est au *Club Saint-Germain* qu'il rencontra Jean-Paul Sartre, Pablo Picasso et Juliette Gréco. De cette année date son histoire

d'amour, qu'on dit passionnée, avec la chanteuse qui allait devenir si célèbre. Et c'est ainsi qu'il compose en 1957, supervisé par Boris Vian, la musique devenue classique d'*Ascenseur pour l'échafaud*, avec Barney Wilen, René Urtreger, Pierre Michelot et Kenny Clarke.

Boris Vian, pilier du Tout-Paris

Le jazz était désormais à la mode et remplissait les salles. Même l'*Olympia*, la plus grande salle de variété et de chanson française, située sur le boulevard des Italiens, organisait des concerts

de jazz. Souvent d'ailleurs en les associant au tour de chant d'une célébrité de l'époque. Le saxophoniste belge Bobby Jaspar assura ainsi la première partie de Juliette Gréco ; Erroll Garner partagea l'affiche avec Gloria Lasso. Même Louis Armstrong se vit associé au crooner francophone Jean Constantin, au moins aussi connu dans la Ville lumière que Satchmo.

Pendant ce temps, Boris Vian était devenu un des piliers du Tout-Paris. Son roman *J'irai cracher sur vos tombes*, très osé pour l'époque, avait connu un départ difficile avant de devenir un bestseller. L'interdiction de diffusion qui frappait sa chanson antimilitariste *Le Déserteur* au moment des combats français en Indochine, renforçait sa réputation de non-conformiste par qui le scandale arrive. Il devint le voisin du poète Jacques Prévert, avec qui il partageait la terrasse au-dessus du *Moulin Rouge*. Les deux étaient membres actifs du collège de Pataphysique, sorte d'anti-Académie française, qui éditait non seulement des *Cahiers* contenant des études



Boris Vian fréquente les cafés de Saint-Germain-des-Prés où se rassemblent intellectuels et artistes de la rive gauche.

sérieuses d'écrivains reconnus méconnus, mais qui se moquait surtout de l'importance que se donnait l'establishment artistique. L'écrivain surréaliste Alfred Jarry avait inventé et même défini la notion de pataphysique dans sa pièce de théâtre *Ubu roi* : la science des solutions imaginaires.

Chaque membre recevait un faux titre. De préférence celui de satrape. Dans le livre de Frank Ténnot, *Boris Vian, Jazz à Saint-Germain*, une photo représente Henri Salvador – plus tard auteur de chansons populaires indétrônables, mais à l'époque jeune jazzman montant – recevant les décorations de l'ordre des pataphysiciens.

Suivant les recommandations de ses médecins, Vian ne jouait plus. Il souffrait d'une grave maladie cardiaque. Il paraissait toutefois plus actif que jamais. Il écrivait des chroniques enflammées et, en tant que représentant de *Philips*, il refusa de produire Dave Brubeck, qu'il qualifia de « sous-merde qui n'a rien à voir avec le jazz ». Il se lança dans un procès pour les droits d'adaptation cinématographique de *J'irai cracher sur vos tombes*.

Les uns après les autres, les producteurs avaient laissé tomber le projet et revendu les droits. Le film finit par se faire, mais contre le gré de Vian, furieux d'être à peine consulté sur le projet. Il fit tout pour en bloquer la réalisation. Il n'y parvint pas et le film, sous la direction de Michel Gast, sortit quand même.

Pour les amis de Boris Vian et dans les milieux du jazz, cette production était évidemment un tombeau sur lequel on ne peut qu'aller cracher, pour rester dans le style de Vian. Exception faite pour la belle bande-son d'Alain Goraguer (*Jazz & Cinéma*, vol. 1). Et ce fut précisément pour cette musique qu'on parvint à convaincre Vian d'assister à la projection privée du film. « *Fais-le pour Alain !* ». Ce fut un rendez-vous avec la mort.

Pendant la projection, le 23 juin 1959, Vian fut victime d'une crise cardiaque et mourut dans son fauteuil de cinéma. L'histoire veut que le film l'ait tellement énervé qu'il faille tenir les réalisateurs pour responsables de sa mort précoce à l'âge de trente-neuf ans. Mais c'est là une des nombreuses légendes de Saint-Germain-des-Prés. Ce n'est pas le film, mais son cœur malade qui coûta la vie à Boris Vian.

À la fin des années soixante, le jazz avait en grande partie disparu de Saint-Germain. *Le Chat qui Pêche*, situé un peu plus loin rue de la Huchette, survécut encore quelque temps.

Le trompettiste Chet Baker, mort à Amsterdam, y était un habitué. Puis c'en fut fini du jazz en tant que musique de la nouvelle génération. Saint-Germain embrassa la mode et devint frivole. Aujourd'hui, le jazz est de retour. Il y a même deux stations de radio FM qui n'émettent que ça. Il y a toujours des caves, mais aux alentours des Halles et du Marais maintenant. On n'y danse plus. On est assis, on écoute, on boit un verre. Ce n'est pas désagréable, mais ce n'est plus tellement bibope.

[Parcours]

Du Mabillon, nous prenons la rue de Buci. Puis, à gauche la rue de Bourbon-le-Château, à droite la rue de l'Echaudé, traverser la rue Jacob et prendre à gauche la rue de Seine.



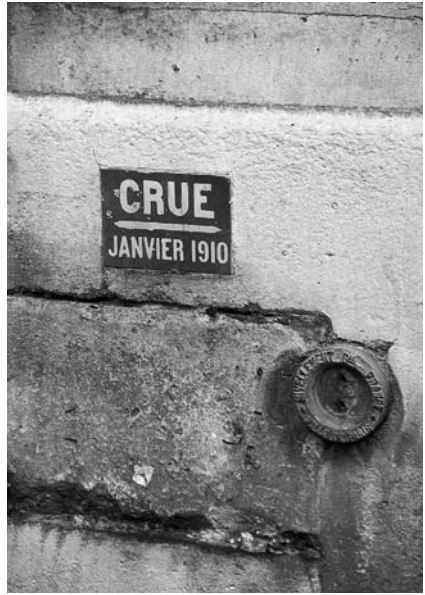
N°77 : À gauche, à l'angle de la rue des Beaux-Arts devant la porte de la Galerie Doria. Un jour que je passais par là, la rue était en travaux et le n°77 avait disparu. Lorsque je me renseignai, il apparut que le médaillon, avec le ciment qui l'entourait, avait été confié à la Galerie Doria. Après la fin des travaux, on l'a soigneusement remis en place, et il y est toujours.

N°78 : Il n'en a pas été de même à la Galerie Jacques-Lacoste, au n°12 de la rue de Seine. La plaquette a disparu.

Un peu plus loin, à l'angle de la rue Mazarine, on peut voir une plaque d'un autre genre sur le mur. Une plaque qui indique le niveau de l'eau en 1910. C'est un sujet d'actualité, car Paris craint une nouvelle crue du siècle dans les années à venir. En l'année susdite, le centre de Paris fut entièrement inondé.

L'inondation de Paris

En l'hiver 1910, la Seine déborda de ses rives. Entre le 21 janvier et la fin du mois, l'eau recouvrit tout le centre de Paris. Ce ne fut que le 15 mars que le fleuve retrouva son niveau habituel. Il n'y eut pas de morts à déplorer, mais les dommages furent plus que considérables. Deux cent mille habitants furent victimes de dégâts des eaux. Quinze pour cent des immeubles parisiens furent inondés. La rue de Seine fut sous l'eau jusqu'à l'autre côté du boulevard Saint-Germain. Rive droite, l'eau s'étendait jusqu'à la gare Saint-Lazare. Dans le centre, les transports se faisaient par bateau. L'Opéra resta toutefois ouvert, on y avait apporté des générateurs spéciaux pour que les spectacles puissent continuer à avoir lieu. On réimprime encore aujourd'hui les cartes postales montrant des images de cette catastrophe.



[Parcours]

N°79 : Juste après l'angle de l'Institut de France. Médaillon invisible.

N°80 : Quatre mètres avant la porte qui mène à la place de l'Institut de France.

N°81 : Après avoir passé la porte, cinq mètres après le passage. **Ne cherchez pas** : la place devant l'Institut a été entièrement refaite avec des pavés à l'ancienne. **C'est plus beau que l'asphalte qu'il y avait autrefois. Mais c'était apparemment trop de peine que de replacer le médaillon.**

N°82 : À gauche après l'angle sur le trottoir étroit, sous le panneau quai Conti.

Sur le Quai Conti se dresse le magnifique bâtiment dessiné par Louis Le Vau (1612-1670, également architecte d'une partie du Louvre et du palais des Tuileries aujourd'hui disparu). Le monument ne fut terminé que bien après sa mort, en 1693. Il se trouve dans le prolongement exact de la Cour carrée du Louvre, de l'autre côté de la Seine.

La vieille dame du quai Conti



Ici siège l'Institut de France qui comprend cinq compagnies : l'Académie française, l'Académie des inscriptions et belles-lettres, l'Académie des sciences de notre héros Arago, l'Académie des beaux-arts, et l'Académie des sciences morales et politiques. Depuis 1795 et la fin de la Terreur, il s'occupe de questions philosophiques, politiques, historiques et économiques. Des réunions dont on n'entend jamais parler sont organisées chaque semaine.

Il faut voir l'Institut comme une sorte de chambre haute pour écrivains, scientifiques, philosophes et maréchaux... Bref pour tous ceux qui présentent un intérêt exceptionnel pour la nation et qui sont prêts à payer une petite fortune pour porter l'uniforme brodé de ramages verts et le bicorne assorti. L'épée de cérémonie est offerte par les membres des l'Académies. Certes ma comparaison avec la Chambre des lords anglaise n'est que symbolique, car les académiciens n'ont pas le moindre pouvoir politique. Mais dans cette France qui a aboli la monarchie et l'empire, on ne peut plus faire de nobles. Quand on entre à l'Institut, on appartient pour ainsi dire à la noblesse de la République. L'Académie française est de

loin la plus prestigieuse. C'est le summum de ce qu'on peut atteindre en France. L'admission se fait par cooptation.

En quête de l'immortalité

Dans l'admission au sein de cette compagnie distinguée de quarante personnes, le plus important n'est pas de rédiger le dictionnaire de la langue française. L'Académie est occupée à cette tâche depuis 1635 et, compte tenu du caractère gérontocrate du collège, on a toujours l'impression que ces messieurs y sont depuis cette année-là ! Quelques femmes ont été admises depuis 1981 et la première d'entre elles fut Marguerite Yourcenar. Ces dames, pourtant pas en leur prime fleur non plus, donnent l'impression d'être de petites jeunettes. Yourcenar ne fut nommée qu'après luttes et intrigues. À sa réception, elle ne porta pas d'épée. La cérémonie terminée, elle ne se rendit plus jamais quai Conti, car elle estimait ce combat pour l'admission d'une femme – car tel était l'enjeu des débats – méprisable. Elle a néanmoins brisé un tabou, et depuis d'autres femmes ont suivi.

Non, ce qui compte le plus dans l'admission, c'est d'être déclaré immortel ! Le rêve de tout un chacun, pour lequel des alchimistes ont sacrifié toute leur vie. Et la France a la solution : vous franchissez le seuil de l'Institut et vous voilà immortel. C'est aussi le seul collègue à vous immortaliser de manière aussi ostentatoire. Peut-être cela tient-il au fait que les Français ne voient pas leur langue comme un simple moyen de communication, comme un outil pour ainsi dire, mais comme une part essentielle de leur identité nationale. Cela expliquerait aussi l'agitation parfois un peu exagérée autour du français qui, dit-on, menace de devenir la victime d'un complot mondial initié par Hollywood, la CIA et Dieu sait quels autres impérialistes culturels américains.

Heureusement, les Français savent bien relativiser les choses. Le ministre de la Culture Jacques Toubon fut l'instigateur d'une loi protectionniste sur la langue visant principalement à enrayer la progression sournoise de l'anglais. À partir du moment où il déposa son projet de loi, il fut communément appelé Mister Jack Allgood. Il a depuis longtemps changé de poste, mais ce sobriquet le poursuit toujours.

L'œuvre du cardinal

L'Académie fut initiée par le cardinal Richelieu, mais ce n'est pas lui qui en a eu l'idée. Un groupe d'intellectuels, comme on les appellerait aujourd'hui, avait constitué un salon littéraire. Une sorte de société secrète, car on était facilement suspect en ces temps-là. Les membres se lisaient des poèmes, échangeaient leurs opinions, et ils devaient garder le plus strict silence. Mais comme toujours, quelqu'un ne sut pas tenir sa langue, et d'autres écrivains et poètes voulurent intégrer la société. Il devint alors inévitable que le puissant cardinal apprit l'existence de ce salon *ad hoc*.

Pour rafraîchir votre mémoire : Richelieu,

Armand Jean du Plessis (1585-1642), était depuis 1624 le Premier ministre omnipotent, le Chef du conseil du roi comme on disait alors. Grâce à Marie de Médicis et Anne d'Autriche, l'épouse du roi, il avait réussi à faire carrière. Le roi en question était Louis XIII, à qui le cardinal avait promis lors de son investiture d'employer toutes ses capacités et toute son autorité à miner le parti des huguenots, à diminuer l'orgueil des grands, à forcer les citoyens à remplir leurs devoirs et à élever son nom au rang qu'il méritait dans les nations étrangères. Il a employé toutes ses forces à respecter ses engagements, et il existe une multitude de romans historiques consacrés à l'ère riche en complots de l'ambitieux prélat qui respectait autant le célibat que les rois français étaient monogames. On attribue quelques aphorismes savoureux à Armand Jean du Plessis de Richelieu. Par exemple : « Savoir dissimuler est le savoir des rois » ou « Avec deux lignes d'écriture d'un homme, on peut faire le procès du plus innocent ». Entre-temps, il s'activait aussi comme promoteur immobilier et fit construire une ville nouvelle en Touraine, à laquelle il donna tout simplement son nom. Cette petite cité vaut le détour. Sur son lit de mort, il aurait déclaré : « Je n'ai eu d'ennemis que ceux de l'État ». C'est le genre de morale grâce à laquelle les futurs hauts fonctionnaires de l'élitiste École nationale d'administration apprennent toujours la valeur d'une place dans l'Administration.



Armand Jean du Plessis de Richelieu, cardinal, duc et pair de France, ministre de Louis XIII.

Un coup d'État miniature

Richelieu donc. Lorsque l'existence d'un groupe de littérateurs s'ébruita, d'autres voulurent en faire partie. Parmi eux, le poète François Le Métel, seigneur de Boisrobert, qui entretenait de bons rapports avec le cardinal. Boisrobert fut admis au club des écrivains et Richelieu lui proposa d'institutionnaliser la société. Comme l'indiqua l'historien Gaston Boissier en 1909, certainement dans l'esprit du cardinal : « La littérature s'administre comme le reste, il est bon qu'elle soit soumise à une autorité publique ». Boisrobert ne demandait que ça, et sut assez bien préparer le coup d'État miniature.

Les collègues lettrés de Boisrobert furent furieux, ce qui démontre que la relation entre l'art et le gouvernement était à cette époque aussi délicate qu'aujourd'hui. Les opposants voyaient bien où cela les mènerait, et ils mirent quelque temps à céder. Richelieu avait une autre raison d'insister. Il supposait qu'il serait accueilli au sein de la société comme une sorte de membre honoraire et que cela contribuerait à son succès d'écrivain médiocre. L'illusion de l'immortalité : dans ce sens, le poète qu'il aurait tant voulu être a perdu contre le politicien cynique et intouchable.

L'Académie sous le contrôle de l'État

Les grands de la terre, du moins en France, ont souvent des ambitions littéraires. Comme si l'exercice du pouvoir était aussi prosaïque qu'un emploi de comptable. Pour eux aussi, et pour eux surtout, il s'agit principalement de partir en quête de l'immortalité. S'ils ne savent pas écrire, ils s'érigent en constructeurs pour l'éternité. Louis XIV fut de ceux-là, conscient que la pierre est bien plus résistante que l'écriture. Mitterrand ne prit aucun risque, il écrivit et il construisit.

Comme Richelieu, Napoléon III (empereur de 1852 à 1870) lorgnait un fauteuil sous la célèbre coupole de l'Institut. Il chargea son ministre de l'Enseignement, Mérimée, l'auteur de *Carmen*, d'écrire un livre sur Jules César qu'il publia ensuite sous son propre nom impérial. Le pot aux roses fut découvert et provoqua un scandale considérable. Exit Napoléon III.

La subordination de l'Académie française au régime politique ou du moins au chef de l'État est toujours en vigueur aujourd'hui. Le président de la République a le droit de rejeter la candidature d'un nouveau postulant. Et ce n'est pas de la théorie ! De Gaulle a ainsi empêché plusieurs élections, pas de manière formelle, mais en faisant passer le message à l'Académie suffisamment longtemps à l'avance afin d'éviter la confrontation. Une fois membre, on devient donc bel et bien artiste ou scientifique officiel. C'est sans doute pour cette raison que l'Académie est davantage vue comme une aimable tradition que comme un facteur social important.

Mais que fait donc cette Académie ?

L'Académie sauvegarde le français en rédigeant un très officiel *Dictionnaire de la langue française*. Cela n'avance pas vite. La dernière édition date de 1935. En plus de trois cent cinquante ans, il y a eu huit éditions, une tous les quarante-cinq ans. Il y eut une période durant laquelle pas moins de quatre maréchaux furent élus à l'Académie (Lyautey, Joffre, Foch et Pétain). Pétain fut d'ailleurs exclu en 1945. Pas d'immortalité pour les collaborateurs ! Il court beaucoup d'anecdotes sur ces messieurs les académiciens dont certains peinent à rester éveillés pendant leur dur travail sur le dictionnaire. C'était notamment

le cas du maréchal Joffre, héros de la Grande Guerre. Le plus souvent, on le laissait dormir, mais quand on arriva au mot « mitrailleuse », la courtoisie exigeât qu'on le prévienne. Le vieux soldat se réveilla alors en sursaut et en donna aussitôt la parfaite définition : « Une mitrailleuse est un fusil qui fait pan ! Pan ! Pan ! Pan ! »

[Parcours]

N°83 : Traverser ; à trois mètres à droite du réverbère, juste devant le bac du bouquiniste.

N°84 : Médaillon manquant.

N°85 : À soixante mètres vers la gauche, descendre l'escalier vers le quai de la Seine. Revenir jusqu'à l'endroit où des tuyaux sortent du mur. À cinq mètres en direction de la Seine, vous pouvez apercevoir l'emplacement où le médaillon a été délogé d'entre les pavés.

Continuer sur le quai, le long des péniches. Profitez de la vue sur l'île de la Cité et sur le pont Neuf avec la statue d'Henri iv (nous évoquerons plus tard ce roi de France). Le pont Neuf a été emballé par l'artiste Christo il y a quelques années. Ce fut un événement considérable, sur lequel on avait une belle vue depuis ce point. Remonter les marches, juste après la brigade fluviale des sapeurs-pompiers. Emprunter ensuite le célèbre pont des Arts pour traverser.

N°86 : Tout de suite après le pont, tourner à gauche. Descendre l'escalier si possible, car parfois le quai est inondé. En partant des marches de gauche (nez tourné



Le pont Neuf.

vers le nord), compter six arbres. C'est là. On voit encore le trou, mais le médaillon a disparu.

N°87 : Droit au-dessus, près d'un banc. Il faut donc remonter les marches et compter de nouveau six arbres en partant de l'escalier. Hélas, il ne reste plus que le trou rond.

N°88 : Traverser la rue. À l'angle de la partie du Louvre qui s'avance (la Petite Galerie), à hauteur des tuyaux d'évacuation en forme de poissons qui se dévorent. Ici encore, rien qu'un trou. Rempli de mégots !

À présent, les choses vont encore se compliquer. Une partie des médaillons se trouve en effet à l'intérieur du Louvre, et plus précisément dans les salles situées au sud et au nord de la cour Napoléon où se dresse la célèbre pyramide. Il y en a également quelques-uns à l'extérieur, à proximité de la pyramide. Pour respecter l'ordre chronologique, nous devrions donc entrer, ressortir, puis entrer à nouveau. Je vous propose de localiser d'abord les plaquettes à l'extérieur.

Nous nous dirigeons un peu vers la droite, jusqu'au passage vers la cour Carrée du Louvre. Là, nous tournons à gauche en direction de la cour Napoléon (avec la pyramide). Continuons sur la gauche jusqu'au pavillon Daru (le nom est inscrit au-dessus de la porte) : c'est d'ici que Tom

Le Méridien de Paris

Hanks, héros du film *Da Vinci Code*, court jusqu'à la plaquette n°94B.

N°92A : Cour Napoléon. La plaquette se trouve à gauche (nez vers le nord) devant le pavillon Daru.

N°92B : Se diriger vers la petite pyramide à droite ; au bout d'une vingtaine de mètres, vous verrez le médaillon.

N°93 : À la pointe de la petite pyramide, le « petit diamant » comme l'appelle son architecte, Pei. Un trou béant avec quelques brins d'herbe. Le médaillon a disparu.

N°94A : Vingt pas, à travers un nuage de gouttelettes de la fontaine.

N°94B : À l'angle du bassin. À la tombée de la nuit, il y a d'ailleurs une mise en lumière des façades alentour. Non pas avec des

spots et des projecteurs, mais avec soixante-dix mille petites lampes de huit watts chacune, discrètement installées. Féérique et théâtral pour les uns, une fête foraine selon les autres.

Ca y est : nous avons repéré à l'extérieur les médaillons, ou du moins leurs emplacements quand ils ont disparu. À présent, entrons dans le musée. Si la queue devant l'entrée principale sous la pyramide est longue (ce qui est souvent le cas), je vous conseille d'aller à l'entrée du Carrousel du Louvre (un peu à droite après l'arc du Carrousel). Le Carrousel du Louvre est le centre commercial souterrain qui se trouve rue de Rivoli à hauteur des pyramides. C'est aussi l'épicentre de l'incontournable *Da Vinci Code*, mais nous en reparlerons plus tard.

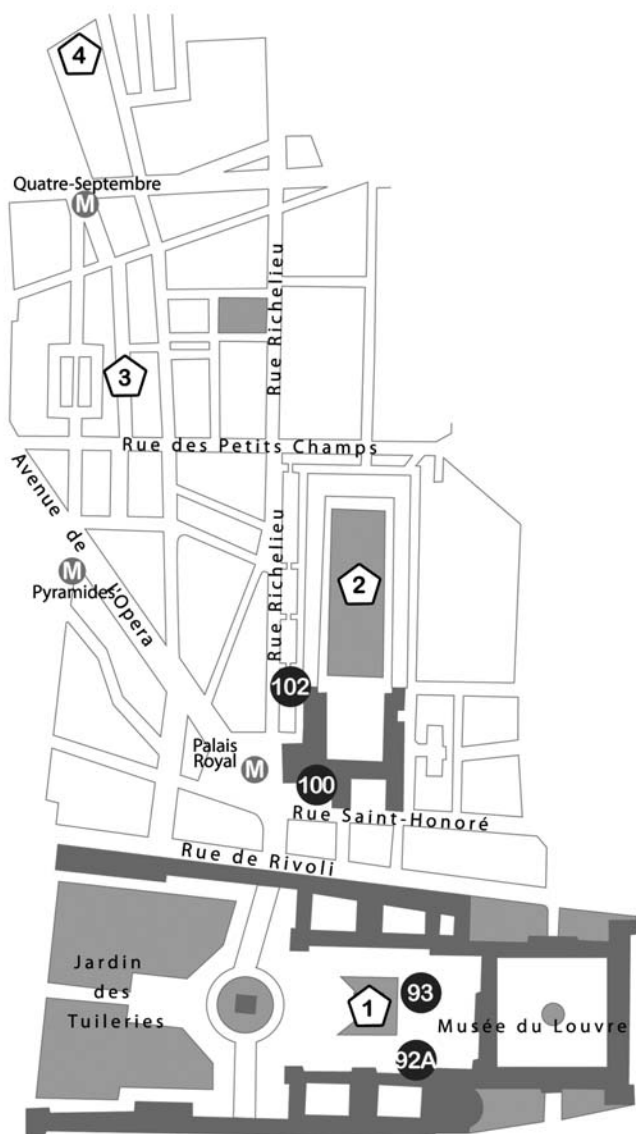
Le musée du Louvre



Les deux ailes aux extrémités du Louvre étaient autrefois reliées par un bâtiment qui donnait sur le jardin des Tuileries. Tuileries comme la fabrique de tuiles qui s'y trouvait dans un lointain passé. Ce fronton fut longtemps la résidence des souverains, rois ou empereurs, et était connu sous le nom de Tuileries.

Le Louvre formait donc un ensemble clos. Sous ce palais disparu se trouvent aujourd'hui un parking souterrain, les murs d'enceinte du temps de Charles Quint qui ne furent découverts qu'en 1985, et des boutiques de luxe ouvertes même le dimanche. La lumière du jour y entre grâce à une pyramide inversée, qui forme aussi le clou du *Da Vinci Code*. Si

Plan V



1 Pyramide du Louvre

2 Jardin du Palais Royal

3 Passage Choiseul

4 Siège du Crédit Lyonnais

par le passé cette architecture était surtout un exemple remarquable de créativité, depuis la vague quête de Sophie Neveu, on dirait plutôt un lieu saint, devant lequel des pèlerins du monde entier se font immortaliser en numérique ! De là, une galerie mène au hall central où se trouvent les guichets.

Organiser sa visite

Le Louvre est le plus grand musée du monde, dit-on. On peut y errer des heures durant, la seule difficulté étant d'éviter de se laisser submerger par la foule de trésors. Le moment le plus calme est la fin de l'après-midi. Les dirigeants du Louvre conseillent aux visiteurs de ne pas y déambuler plus d'une heure et demi d'affilée. D'où les différentes cafétérias offrant de beaux points de vue. Le mieux est de s'y rendre plusieurs fois avec un plan arrêté : aller admirer tel tableau, visiter tel département ou par exemple l'ancien palais qui a sa propre exposition permanente. Bref, une heure par-ci et le lendemain une heure par-là, c'est plus agréable et plus digeste.

Le musée est fermé le mardi et ouvre les autres jours de la semaine, de 9 h à 18 h, jusqu'à 21 h 45 le mercredi et le vendredi. Entre 18 h et 21 h 45, les tarifs sont réduits. Le premier dimanche du mois, l'accès est gratuit. Les visites en soirée ont leur charme. Grâce au silence relatif et aux ombres, on a l'impression de mieux « sentir » le lieu, de se projeter dans le passé.

Pour les principales œuvres d'art, des petits guides sont en vente dans la très grande librairie du Louvre, sous la pyramide. Les vedettes du Louvre, comme la Joconde, la Vénus de Milo, La Dentellière de Vermeer, y figurent toutes, avec nom, prénom et adresse ! Sinon, on vous propose un dépliant gratuit contenant le plan du musée et des renseignements pratiques. Et n'oubliez pas de jeter de temps en temps un coup d'œil par une fenêtre, s'il était encore besoin de

vous convaincre que Paris est la plus belle ville du monde.

Le palais du Louvre

Le Louvre est un bâtiment fascinant, plein de mystère, avec des couloirs et des coins secrets, rempli de souvenirs d'une vie de gloire et de décadence. Au cours de la dernière décennie, un milliard d'euros ont été dépensés pour tout assainir et rénover, et on peut dire que c'est une réussite. Le Grand Louvre brille, communique, cultive. Il faut donc un peu d'imagination pour revoir en ce gigantesque bâtiment la ville dans la ville où, sous les fenêtres de la famille royale, les artisans, charlatans, prostituées et artistes traitaient leurs affaires. Dans une atmosphère de puanteur, de maisons où la lumière du jour ne pénétrait pas, de boue et de sang. Il y eut des périodes, parfois des décennies, où le palais fut inhabité, abandonné, envahi par la végétation, les toits cassés, plein de vermine. À cet égard, il est intéressant de regarder l'œuvre du peintre préromantique Hubert Robert (1733-1808), qui peignit si souvent le Louvre dans son état de délabrement, qu'on lui donna le surnom de Robert des Ruines.

Un vrai roman

Lorsqu'on se promène dans les couloirs de cette nouvelle version débordant d'air et de lumière, il peut être amusant de chercher le contraste. Imaginez-vous avec Marie de Médicis, jeune épouse du roi Henri IV, dans de hautes salles obscures, humides, où pousse la mousse et où des personnages douteux se sont installés dans les coins comme des bêtes dans leur terrier. « Voici bientôt quarante ans que le Louvre crie par toutes les gueules de ces murs éventrés, de



Le Louvre au ^{xv}^e siècle, dans *Les Très Riches Heures* du duc de Berry (musée Condé, Chantilly).

ces fenêtres béantes : « Extirpez ces verrues de ma face ! » On a sans doute reconnu l'utilité de ce coupe-gorge, et la nécessité de symboliser au cœur de Paris l'alliance intime de la misère et de la splendeur qui caractérise la reine des capitales » écrit Honoré de Balzac en 1846. À d'autres moments de l'histoire, ces mêmes salles forment le décor pompeux de somptueuses fêtes royales ou impériales. Le Louvre est un roman.

Quand le roi Philippe Auguste partit en croisade à la fin du ^{xii}^e siècle avec son collègue, beau-frère et rival anglais Richard ¹^{er} Cœur de Lion, il avait quelques raisons de se méfier des Normands. Il fit donc construire un mur de défense autour de ce qui existait déjà de Paris. Ce mur débouchait sur la Seine à proximité immédiate de l'église Saint-Germain-de-l'Auxerrois (qui s'élève toujours sur la place du Louvre) et était relié au fort qui s'y trouvait déjà.

Cet endroit portait le nom de « Louvre ». On ignore si le mot est un dérivé de léproserie ou du latin *Lupera* à cause d'une louverie, ou encore de *lower*, tour de guet en saxon. Quoi qu'il en soit, le nom est devenu et resté le Louvre. L'opération Grand Louvre du président Mitterrand (chef d'État de 1981 à 1995) a permis de montrer au public, sous le pavillon Sully, les vestiges des tours de défense de Philippe Auguste retrouvées en 1863, ainsi que le donjon démolí bien plus tard sous François ¹^{er}.

François 1^{er} *s'installe au Louvre*

Quelques siècles plus tard, un nouveau mur fut construit le long de la Seine qui s'éloignait du fleuve, à peu près là où se dresse aujourd'hui le petit arc de triomphe du Carrousel. Le fort en tant que tel devenait inutile. Le Louvre pouvait être réaménagé et agrandi pour en faire un château de plaisance. Un palais, donc. Charles Quint fit ajouter des étages et des fenêtres au bâtiment, et l'agréments de sculptures. Il y eut une bibliothèque et un jardin. Et on se mit à collectionner les œuvres d'art. Mais durant la guerre de Cent Ans contre les Anglais (celle où la pucelle Jeanne d'Arc a joué un rôle héroïque), qui se prolongea au ^{xv}^e siècle, le Louvre servit de prison et d'entrepôt à munitions.

Le palais ne retrouva sa gloire qu'en 1527 lorsque François ¹^{er} s'y installa définitivement. À partir de ce moment, le Louvre fut régulièrement rénové et agrandi. L'architecte Pierre Lescot, un ami du poète Ronsard, signa la salle des Caryatides qui sera dorénavant le cœur du palais. Les principaux événements historiques y prennent place, pour le meilleur et pour le pire ! Quelques exemples : on y pendit quelques protestants aux traverses en 1591 ; après la mort d'Henri IV, on y exposa son effigie en cire ; les souverains y suivaient depuis la fenêtre les tournois organisés sur la place ; on y

donna des fêtes, des concerts et des spectacles de ballet. Sous Louis XIV, ce fut ici qu'eurent lieu les premières représentations des pièces de Molière.

Le massacre de la Saint-Barthélemy

Catherine de Médicis, veuve d'Henri II (tué dans un tournoi) et régente de 1560 à 1564, avait une suite tellement importante – 700 archers, 215 gardes, 600 chevaux –, qu'elle décida de faire d'importants agrandissements. Elle fit entre autres construire la Petite Galerie, perpendiculaire à la Seine (plaquette Arago n°88, dehors sur le trottoir). Tout compte fait, le palais se limite à l'époque à la partie qu'on appelle aujourd'hui le pavillon Sully, plus la Petite Galerie. Cela n'en suffit pas moins à accueillir une assemblée de centaines de nobles, même protestants, comme ce 23 août 1572 où Charles IX, incité par Catherine de Médicis et son comparse le duc de Guise, ordonna le massacre des protestants, la nuit de la Saint-Barthélemy.

Au début, Catherine de Médicis n'était pas opposée à une réconciliation avec les protestants, mais elle voyait d'un très mauvais œil la manière dont l'amiral de Coligny, protestant, agrandissait son influence sur son fils ; le roi Charles IX (roi de 1560 à 1574) et le conduisait à une guerre contre l'Espagne catholique qu'elle voyait comme une alliée. Coligny devait donc disparaître. Il fallait le faire discrètement, suivant le principe qu'une feuille morte se camoufle plus facilement dans une forêt automnale. Selon Catherine de Médicis, pour cacher un cadavre, le mieux était de faire un carnage avec plein d'autres cadavres !

On raconte que le roi en personne tira sur les huguenots depuis les fenêtres de la salle des Caryatides. Les nobles protestants rassemblés au Louvre furent poussés dehors. Dès qu'ils passèrent la porte, on les

poignarda ou on les frappa à coups de sabre. Dans le reste de la ville obscure, il en alla de même. À mesure que le massacre progressait, on entassait les cadavres de ces pauvres hommes tandis que le roi, la reine et toute la cour assistaient au spectacle, relata un historien quelque temps après.

Parmi les trois mille victimes se trouvait évidemment Gaspard de Coligny, surnommé l'Amiral, et allié du stathouder néerlandais Guillaume le Taciturne. En guise d'amende honorable tardive, la rue qui longe le lieu du drame a été récemment rebaptisée rue de l'Amiral de Coligny.

Le roi lui-même était déjà condamné à l'époque du drame, suite à un empoisonnement dont il faisait l'objet par erreur, mais dont la méthode était très ingénieuse. Par les pages d'un livre que sa mère avait destiné à quelqu'un d'autre.

La cérémonie de mariage de Marguerite de Valois servit de prétexte pour rassembler tout ce beau monde au Louvre. Elle était la fille de Catherine, ses frères l'appelaient tendrement Margot, d'où son surnom la Reine Margot. Elle épousa le protestant Henri IV, roi de Navarre, et par la suite roi de France. Le mariage avait eu lieu quatre jours plus tôt, et comme la fin des festivités n'avait pas encore sonnée, une grande partie des invités étaient encore là.



Le massacre de la Saint-Barthélemy (Un matin devant la porte du Louvre, Édouard Debat-Ponsan, huile sur toile, 1880).

Un mariage politique

La Reine Margot était une forte tête. On raconte qu'elle était très belle et attrayante, et on lui attribuait un gros appétit sexuel. Elle aurait eu une relation incestueuse avec au moins un de ses frères. Sa liaison avec le duc de Guise, fervent catholique, fut passionnée. On prétend que son époux, également passé à la postérité comme quelqu'un qui savait y faire au lit, ne parvenait pas à la satisfaire, ce qui est sans doute supposé nous donner une idée de sa sensualité débridée.

La Reine Margot était poète et écrivit ses mémoires. On a également beaucoup écrit sur elle. Alexandre Dumas lui consacra un célèbre roman sous le titre *La Reine Margot*. On affirme qu'il s'agit de son meilleur roman après *Les trois Mousquetaires*. En 1994, Patrice Chéreau la remit à la mode en faisant un film du même titre, troublant et intrigant, avec Isabelle Adjani dans le rôle de Margot.

« Le mariage de Marguerite de Valois et d'Henri de Navarre aura moins été un accouplement au sens biblique du terme qu'une alliance au sens diplomatique du terme », écrit Francis Lancassin dans sa préface à *La Reine Margot* de Dumas. La mère d'Henri, Jeanne d'Albret, espérait que ce mariage entre la princesse catholique et le jeune roi protestant faciliterait la réconciliation entre protestants et catholiques.

Le mariage fut une froide affaire. Aussitôt ses vœux prononcés, sur « un échafaud » ainsi que sa femme le formulera plus tard, sur le parvis de Notre-Dame, Henri se lève et disparaît, car il ne veut pas assister à la suite de la messe. Celle-ci terminée, il revient et accompagne sa femme au palais.

Margot, dont le premier grand amour avait été le très catholique duc de Guise, sauva la vie à son jeune époux en lui conseillant, « une expression tragique » sur le visage, de rester au palais et de ne pas s'amuser en ville avec

l'amiral de Coligny, comme le lui suggérait Catherine de Médicis. Henri passa donc toute la nuit au lit avec sa femme. Ils étaient entourés de nobles protestants, ceux-ci sortirent du Louvre le lendemain matin. Marguerite de Valois fut brutalement réveillée par un noble protestant grièvement blessé, poursuivi par quatre archers. Tout ensanglanté, il se jeta sur son lit dans l'espoir que les draps royaux lui serviraient d'asile.

Pour s'emparer du royaume de France, Henri IV fera plus tard annuler le mariage, et soutiendra même qu'il n'a jamais prononcé de vœux sur cet échafaud. Il épousera Marie de Médicis en 1600.

Henri III et ses fêtes extravagantes

Sous Henri III (roi de 1574 à 1589), successeur de Charles IX, le Louvre est principalement un lieu de fête. Les ripailles s'enchaînent. Des combats entre des lions et des chiens y sont organisés. Depuis les fenêtres de la salle des Caryatides, les spectateurs suivent ces combats inégaux. Le roi était cultivé, lisait l'italien et le latin. Il soutenait les écrivains et les artistes plasticiens. Il discutait volontiers de sujets élevés et aimait s'amuser avec ce qu'on appelait alors ses « mignons ». Ses festivités extravagantes devaient être financées par le peuple, mais cela ne contribua pas à sa popularité. Après la journée des Barricades le 12 mai 1588 – la première dans la longue série qu'allait connaître l'Histoire de France –, il s'enfuit pour ne jamais revenir.

Après l'assassinat d'un de ses « petits amis » qui convoitait la femme du duc de Guise, le roi prit conscience de ses errements et fonda la Confrérie royale des pénitents. En son absence, la cour imitait les processions royales par d'effrénées parties costumées dans la salle des Caryatides. Des *drag-queens* avant la lettre !

Construction de la Grande Galerie

Le palais resta vide pendant vingt-cinq ans. Son successeur Henri IV (roi de 1589 à 1610), qui avait d'abord été marié à la reine Margot, épousa Marie de Médicis – encore un sacré numéro ! – en 1600. Sa nouvelle épouse n'osa pas l'amener au Louvre, tant le palais était sale et délabré. Après qu'un peu de rangement et de ménage eurent été faits en toute hâte, elle vint inspecter le résultat pour ne trouver que vide et obscurité. Elle eut la peur de sa vie, elle ne put croire qu'elle se trouvait au Louvre et crut tout d'abord qu'il s'agissait d'une mauvaise plaisanterie.

Du coup, son mari s'occupa sérieusement d'agrandir le Louvre. Sous son règne fut construite le long du fleuve la Grande Galerie, longue de quatre cent cinquante mètres. Le roi pouvait ainsi voir ce qui se passait sur la Seine, et les meilleurs artisans et les maîtres de chaque discipline s'y consacraient à la peinture, la sculpture, l'orfèvrerie, l'horlogerie, la certification, etc. Les artistes et artisans, accompagnés de leurs familles, se présentèrent en grand nombre à la Grande Galerie, où on leur attribua l'entresol. Les tapissiers y furent installés avant de déménager aux Gobelins sur la rive gauche. Pour financer son projet, le roi créa un impôt sur les transports de vin qui passaient par l'actuelle banlieue de Corbeil. Les taxes sur l'alcool ne sont pas chose nouvelle !

La construction de la Grande Galerie était aussi en partie un geste politique. Pour augmenter sa légitimité, Henri IV souhaitait se consacrer largement à sa tâche royale de thaumaturge. La tradition voulait que chaque nouveau roi, après son sacre, eût la capacité de guérir la scrofule ou tuberculose ganglionnaire. Cinq fois par an, Henri faisait



Le palais du Louvre fut agrandi sous le règne d'Henri IV.

venir des centaines de malades dans la nouvelle galerie où il était supposé les guérir en « touchant les écrouelles ». En fait, il passait dans les salles, entouré de serviteurs et de médecins, et traçait une petite croix sur le front de ses sujets.

Parmi toute cette agitation vivait la population artistique, ainsi que les nobles de familles rivales, protestantes ou catholiques. La sœur du roi invitait volontiers quelques dizaines de huguenots pour des séances de prière collective, ce qui déclenchait invariablement les protestations du cardinal de Paris. Dans ce chaos régnait une ambiance envenimée. L'assassinat du roi, à quelques pas de là, rue de la Ferronnerie, dans ce qui est maintenant la zone piétonne du quartier des Halles, en fut la démonstration.

Le Louvre sous Louis XIII

Louis XIII (roi de 1610 à 1643) épousa Anne d'Autriche en 1612, alors qu'il avait onze ans. Son père avait été assassiné deux ans plus tôt et sa mère Marie de Médicis était régente. Il y a un médaillon pour Arago dans les appartements d'Anne d'Autriche (nous y reviendrons). Le mariage donna lieu à de



La colonnade fut édifée sous le règne de Louis XIV.

grandes festivités, un ballet, une vaste kermesse sur la place royale (l'actuelle place de la Concorde), des défilés de cavalerie le long de la Seine et des feux d'artifice. Dans un premier temps, la construction se poursuivit sans discontinuer. La Grande Galerie servait à toutes sortes d'activités. Le cardinal Richelieu y installa la monnaie et l'Imprimerie royale. Un journal y emménagea aussi, *La Gazette de France* du docteur Théophraste Renaudot, connu grâce au plus grand prix littéraire après le Goncourt. Renaudot devint un des médecins attitrés du roi et ouvrit en 1635 un cabinet où les malades pouvaient se faire soigner gratuitement. Le roi fonda aussi une banque de prêt à but non lucratif. Il mourut pauvre. D'autres parties des vastes bâtiments furent temporairement laissés à l'abandon, et avaient retrouvé un état apparemment si proche du naturel que Louis XIII aimait y courir le renard. Le chameau du zoo royal avait lui aussi le droit d'y aller faire un tour de temps à autre. L'ambiance entre les murs ne devait pas être bien douillette !

Louis XIV à Versailles

Louis XIV n'aimait ni le Louvre, ni Paris. Lorsqu'il était encore un jeune garçon, il vécut la Fronde, une révolte sous la régence

de sa mère contre la sévère politique fiscale de Mazarin, cardinal et Premier ministre. Il avait compris une fois pour toutes qu'il valait mieux tenir la plèbe de Paris à distance. Il se réfugia avec sa mère au palais de Saint-Germain-en-Laye – que l'on rallie aujourd'hui en vingt-cinq minutes par le RER (ligne A). Mais une fois la révolte terminée, il parut préférable du point de vue politique que la famille royale revînt au Louvre. Malgré son aversion pour ce lieu, Louis XIV fit encore construire d'importantes dépendances, comme la partie est autour de la cour Carrée, et la colonnade longue de cent quatre-vingts mètres face à la vieille église Saint-Germain-de-l'Auxerrois.

L'année de la mort de Mazarin (1662), le Roi Soleil célèbre officiellement la naissance du dauphin, mais aussi la perte de son mentor qu'il ressent comme une libération. Deux jours durant, les Tuileries sortent le grand jeu : une fête foraine, des défilés de cavaliers et de chars, un carnaval et un tournoi pacifique. Mille trois cents courtisans, tous déguisés, dansent autour de leur roi qui s'est costumé en empereur romain.

Quand sa mère meurt quatre ans plus tard, Louis XIV s'enfuit du Louvre. Un an plus tard, la cour s'installera encore brièvement au palais des Tuileries, qui se situait entre

le pavillon de Flore et le pavillon de Marsan (avec vue sur le jardin des Tuileries). Ce palais sera détruit durant les combats de la Commune en 1871. En 1678, Louis part à Versailles, la vivante folie.

Une population cosmopolite

Une fois que le Roi Soleil et toute sa cour eurent tourné les talons, le palais fut pour ainsi dire squatté par une foule d'artistes, leurs modèles, des journalistes, des scientifiques et d'autres énergumènes. L'espace libéré était occupé par les Académies royales, en premier lieu par l'Académie française. Vers la fin du siècle, on y organisa pour la première fois des expositions. L'Académie des sciences (toujours celle où Arago siègerait plus tard) s'installa dans les anciens appartements du roi. On pouvait y voir des bocaux contenant des préparations anatomiques dans du formol, un chameau empaillé (serait-ce celui de Louis XIII ?), un squelette d'éléphant...

Nombreux furent ceux qui s'y bricolèrent un petit appartement. Dans des coins et recoins, sous les escaliers ou sous les toits. Les espaces entre les piliers de la colonnade étaient bouchés pour y aménager un logement ou un atelier. Un dénommé Watelet eut pendant vingt ans un délicieux jardin sur le toit de cette aile du palais. La cour Carrée était envahie par un pêle-mêle de cabanes et baraques où vivaient des veuves d'artistes, des apothicaires et des charlatans, des ouvriers du bâtiment et des sculpteurs ratés. Les gardiens et les gardes suisses tenaient un petit commerce ou un café sous les portails et dans les couloirs du palais. Ces derniers servaient également de lieux de passe. Le 2 novembre 1701, le ministre Pontchartrain écrit au capitaine responsable du maintien de l'ordre dans le palais et ses environs. Il l'avertit que le roi avait été informé que les couloirs du Louvre accueilleraient les pires formes de prosti-

tution et de débauche, que les gardiens toléraient et encourageaient tout ce désordre en mettant à disposition les portes et couloirs. De plus, les habitants du Louvre hébergeaient des personnes recherchées par la police, on s'y battait en duel et les étudiants des Beaux-Arts gênaient tout le monde avec leur tapage.

La lettre n'eut guère d'effet. Chacun faisait à sa guise, avec les poêles et cheminées qui couvraient les murs de suie et rendaient la situation dangereuse. L'ébéniste Boulle, dont les réalisations comptent aujourd'hui parmi les meubles anciens les plus chers, perdit de précieuses commandes dans un grand incendie en 1720. Quelques années plus tard, le toit du pavillon de Flore tomba en proie aux flammes suite aux pratiques imprudentes du tenancier d'une friterie, ou l'équivalent de l'époque.

En route vers la Révolution

Cela continua sous Louis XV Le cardinal de Rohan et une succession de ministres s'approprièrent les appartements de la reine mère, Anne d'Autriche. Les sculpteurs Girardon, Pigalle, Lemoine, Falconet y avaient leurs ateliers. Le peintre François Boucher, qu'on compte parmi les peintres rococo, y résidait également. Le philosophe des Lumières François Marie Arouet, plus connu sous le nom de Voltaire (1694-1778), idole de la bourgeoisie libérale anticléricale, tenait tout cela en piètre estime. Il n'était pas le seul.

Mais faute d'argent, les travaux de restauration restent en suspens sous Louis XVI. Le peuple affamé contraint, quelques mois après le début de la Révolution le 14 juillet 1789, à revenir au palais des Tuileries. Le peuple en révolte va littéralement chercher la famille royale à Versailles. Le roi cède quand la situation menace de virer au bain de sang. La nourriture la plus élémentaire, le pain, est venue

à manquer ; l'économie est dans un état pitoyable. On dit parfois que le peuple alla à Versailles chercher « le boulanger » dans l'espoir que sa présence aux fourneaux de l'État produise un miracle.

Le miracle se fit attendre. A peine un an plus tard, le 10 août 1792, le peuple entra de force au palais des Tuileries. Désormais, c'est là que se réunira la Convention, l'assemblée révolutionnaire. La famille royale est arrêtée et emprisonnée au Temple. Le trône est renversé. Un an après, jour pour jour, à l'occasion du premier anniversaire de la chute de la monarchie ou de la fête de la République – dans l'intervalle, Louis XVI fut décapité le 21 janvier 1793 –, les salles de la colonnade et de la Grande Galerie ouvrirent leurs portes au public en tant que musée. Pour cette grande première, on commença par une exposition temporaire d'œuvres d'artistes vivants et de 538 trésors de la collection royale. Le musée existait en premier lieu pour les artistes, c'est pourquoi les cinq premiers jours de la décade révolutionnaire, ils étaient les seuls à pouvoir le visiter. Il y avait ensuite trois jours pour le public, et les deux derniers jours étaient réservés à l'entretien et aux réparations. Lorsque la France revint au calendrier traditionnel, le public n'avait accès au musée que les week-ends. Le reste du temps, il appartenait aux artistes et à leurs élèves qui y passaient leur temps à copier et à étudier pour devenir peintre ou sculpteur. En 1794, des peintres restés célèbres tels que Fragonard ou Robert des Ruines entrèrent à la direction de ce qui s'appelait alors officiellement le Muséum national des arts.

Un succès populaire

Il faut faire la distinction entre la partie devenue musée et la partie réservée à l'habitation située dans l'aile des Tuileries aujourd'hui disparue. En 1796, le nom du musée se transforme en

Muséum central des arts. Une modification subtile dont la signification m'échappe pour le moment. Peut-être reflétait-elle la transformation du Louvre en une sorte d'entrepôt central de tous les trésors de l'art dérobés dans le reste de l'Europe par les armées napoléoniennes au nom de la Révolution et de la libération ? Cela ne posait pas de problème aux artistes français. Le 28 juillet 1798, l'arrivée à Paris d'une collection de statues classiques venues d'Italie donna lieu à un véritable défilé triomphal à travers la capitale, depuis le Jardin des plantes en passant par le Champ-de-Mars (encore sans sa tour Eiffel) jusqu'au Louvre. Les artistes qui continuaient d'y habiter avaient illuminé leurs fenêtres et donnaient un bal. Peu de temps après, les tableaux de peintres français furent transférés de Versailles à Paris. En avril 1799, la partie restaurée de la Grande Galerie fut rouverte avec une exposition de peintures des écoles française et flamande. Les autorités furent surprises par l'afflux incroyable de curieux. D'après un rapport officiel, la foule prit une telle ampleur que, malgré les efforts et l'aide des gardiens de musée, la police perdit le contrôle de la situation.

Le Louvre intéresse Napoléon

En 1803, le Muséum central des arts devint tout simplement musée Napoléon, un changement de nom qui en annonçait un autre à suivre un an après : Bonaparte allait devenir l'empereur Napoléon I^{er}. Le célèbre tableau *Le Sacre de Napoléon* de David – autrefois chantre de la Terreur – servirait de preuve que tout cela était réellement arrivé. « Ce n'est pas de la peinture, on marche dans ce tableau », fut la réaction du protagoniste qui ne revenait pas d'une représentation d'un tel réalisme. Tellement réaliste que Napoléon

exigea que des modifications soient apportées. Une première version le montrait se couronnant lui-même empereur. Cela fut jugé quelque peu provocant. Pendant ce temps-là, David racontait à qui voulait l'entendre que l'empereur l'avait couvert de compliments, mais cela tenait surtout à ce que le gouvernement, économe, avait essayé de négocier le prix de la toile qui coûtait cent mille francs de l'époque. Une fortune. Napoléon se fichait bien des artistes qui vivaient toujours au Louvre. Ces derniers avaient pourtant allumé des bougies en signe d'admiration lorsqu'il avait rapporté son butin de guerre. En 1806, il les mit tous à la porte. L'empereur avait besoin de place, il s'était lui-même installé dans le palais des Tuileries. Les autorités révolutionnaires avaient effacé toutes les inscriptions qui rappelaient la royauté. Napoléon fit présentement graver un N partout, avec un aigle et des abeilles. Du haut du tympan du pavillon Sully, son buste regarde toujours la place où se dresse aujourd'hui la pyramide. La même année, il fit construire l'arc de triomphe du Carrousel en l'honneur de la grande armée, la sienne bien entendu. La partie du Louvre longeant la rue de Rivoli n'existait pas encore. Napoléon donna l'ordre de la construire afin de parfaire pour ainsi dire le Louvre.

Les fastes du Petit Caporal

Le terme de « grandeur » semble souvent inévitable quand on se réfère au Petit Caporal. Il serait peut-être mieux de dire « grandiose », puisque « grandeur » a tout de même une connotation de noblesse. L'empereur était passé maître dans l'organisation de manifestations grandioses. Il était un régisseur talentueux de spectacles de masse, si ce n'est pas lui manquer de respect que de qualifier ainsi son (second) mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche. Il disposait d'ailleurs de maîtres d'œuvre délégués, les



Le Sacre de Napoléon, Jacques-Louis David, 1805-1807, huile sur toile, musée du Louvre.

architectes Percier et Fontaine (du Carrousel). Essayons d'imaginer ce mariage. Le jeune couple arriva en carrosse de Saint-Cloud, franchit la porte d'honneur des Tuileries et s'arrêta devant le perron. Il passa d'abord entre deux groupes de sculptures, puis sous un arc de triomphe. Ensuite, il entra dans le hall du palais, à la tête de leur suite triomphale. L'empereur, son épouse et son escorte se dirigèrent du palais des Tuileries, en longeant la Grande Galerie, longue quatre cent quarante-deux mètres, vers le salon carré à l'extrémité est. Des centaines d'invités formaient une haie d'honneur sans fin. Pour l'occasion, les murs de la Grande Galerie avaient été recouverts du butin de la grande armée, des œuvres d'art de l'Europe entière et d'au-delà. « Empruntées », comme on dirait plus tard. Après Waterloo, la France dut rendre aux nations pillées deux mille soixante-cinq tableaux, deux cent quatre-vingts sculptures en pierre ou en marbre, deux cent quatre-vingt-neuf en bronze, et mille cent quatre-vingt-dix-neuf objets en verre ou céramique. En 1821, ces pertes furent compensées par une grande attraction, *La Vénus de Milo*, un cadeau du marquis de Rivière, ambassadeur de France à Constantinople, au nouveau roi Louis XVIII.

Pillages en série

La situation politique restait agitée en France. En 1830, il y eut une autre révolution qui dura trois jours et où un autre roi (Charles X) fut chassé. Alexandre Dumas père y prit part avec enthousiasme. Il l'évoque dans ses *Mémoires*. Il raconte combien les assaillants étaient courageux, et comment le Louvre fut pris et le palais des Tuileries pillé. Et aussi cette anecdote à vous arracher quelques larmes : « Un enfant de douze ans était monté, comme un ramoneur, par un de ces tuyaux de bois qui, dressés contre la colonnade, servent à la décharge des gravats, et il avait, aux moustaches des Suisses, planté sur le Louvre un drapeau tricolore ». Ceci pour rappeler en quelque sorte aux rebelles qu'il ne vivait plus de roi dans le palais, mais qu'on y gardait les trésors de la nation. Les dégâts faits au Louvre furent minimes. Les rebelles tombés durant les trois journées de soulèvement sanglant furent enterrés dans le jardin devant la colonnade, en attendant la crypte définitive sous la colonne élevée pour eux place de la Bastille.

Lors de la Révolution suivante, celle de 1848, le musée s'appelait musée national du Louvre. Le palais des Tuileries fut une nouvelle fois pillé, mais le Louvre resta intact. L'empereur Napoléon III, neveu du premier et fils du roi de Hollande (1806-1810), que les Néerlandais appelaient Louis Napoléon au lieu de Louis Bonaparte, entreprit des travaux. L'aile Richelieu fut construite, deux ailes parallèles furent rajoutées de chaque côté, et comme dans les années passées, on continua à rénover et à restaurer à grande échelle. Il y eut du travail pour trois mille ouvriers et cent cinquante sculpteurs. On fit des fouilles dans quatorze mille mètres cubes de terre. Pour faire plaisir à l'impératrice, une abondance d'ornements fut ajoutée. Le musée

s'appelait à présent musée impérial du Louvre, un nom bien mérité.

L'histoire se répéta encore une fois, du moins jusqu'à un certain point. En 1870, la guerre franco-prussienne éclata et Paris fut assiégé par les troupes de Bismarck. Napoléon III capitula le 3 septembre 1870, la population de Paris prit elle-même en main la défense de sa ville à travers une révolte connue sous le nom de la Commune de Paris. Napoléon III fut renversé. Fidèle à ses traditions, le peuple révolté pilla le palais des Tuileries. Cette fois-ci, le palais subit des dommages bien plus importants et partit en flammes.

Le témoin d'Aragon

Dans *Les beaux quartiers* (1936), le célèbre auteur communiste Louis Aragon (1897-1982) donne la parole à un témoin oculaire :

« N'est plus ce qu'il était non plus, Paris. L'année de l'Exposition. Votre âge à peu près. C'était encore l'Empire, le luxe. À peu près. J'avais des chevaux. Allée de l'Impératrice, le dimanche matin. C'était les derniers temps de l'Empire, les derniers, les plus beaux. Paris... »

Il eut un geste qui prenait circulairement à témoin tout le Louvre, puis grimaça dans la direction du jardin.

« ... A bien changé. Regardez-moi ça : un trou. Y a là quelque chose qui manque. Je ne me souviens plus. Ah oui ! Un trou... le palais des Tuileries. Vous êtes trop jeune, vous n'avez pas connu... bien entendu... j'ai vu brûler ça, mon bon monsieur, la populace ! Une chose horrible, la populace... parce que l'incendie, comme incendie, c'était un bel incendie. Une chose bien triste, mais un bel incendie, on ne peut pas dire. La populace... »

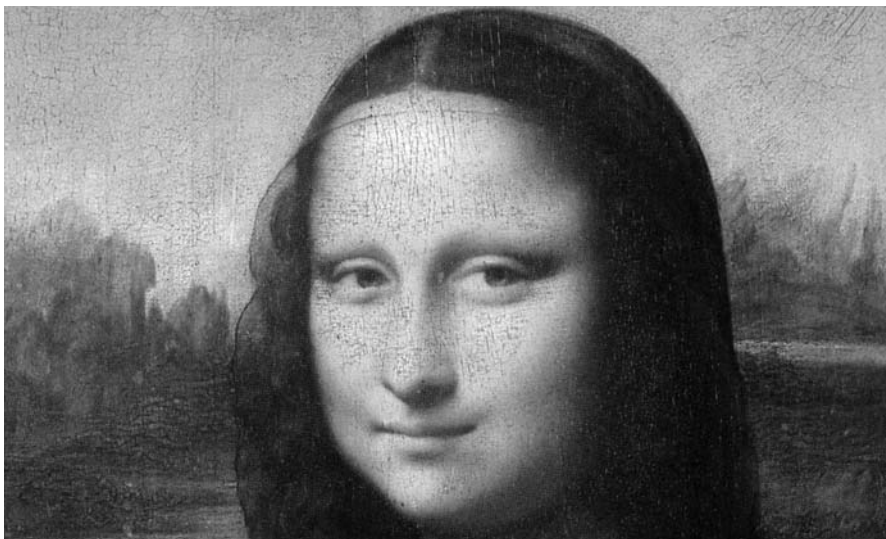
Il arrangea le petit bout de journal qui lui tenait lieu de mouchoir :

Le Méridien de Paris

« Du feu partout, du feu ! Mon bon monsieur, là-bas, là-bas... Rue Royale, rue de Castiglione... sur la rive gauche, rue du Bac... il pouvait être quatre, cinq heures du matin, et puis, pan, pan, pan, pan ! De tous les côtés. Tout à coup, qu'est-ce que je vois ? Ils brûlent le Louvre, le pavillon de Flore ! Une fumée qui sort comme si on n'avait pas ramoné des siècles... des grandes langues rouges... le Palais-Royal... les Tuileries... ah, ça, les Tuileries, ils les ont eues, ils les ont eues jusqu'au trognon, mon bon monsieur... il n'en restait que des pierres noires... et puis pan, pan, pan ! On tuait à son tour la populace. Ah, il y a une justice, il y a une justice, c'est

un grand soulagement de penser qu'il y a une justice. Pan, pan, pan sur la populace ! Rue de Rivoli, des fenêtres, les gens bien tiraient sur les mégères dans la rue, les pétroleuses ! Il y a une justice, n'en doutez pas. Vous êtes jeune, mais vous verrez ! » Pendant des années, on discuta du sort de la ruine des Tuileries. Finalement, les débris furent enlevés, enterrant par la même occasion un symbole d'autoritarisme royal et impérial. En tout cas, la jeune III^e République ne se sentait guère appelée, politiquement ou financièrement, à réhabiliter les Tuileries. Dorénavant, les chefs d'État français allaient devoir se contenter de l'Élysée.

De Vinci, la Joconde, Peruggia et Brown



Ce n'est pas tant le talent incontesté de Léonard de Vinci, mais surtout le vol spectaculaire de la *Joconde* en 1911 qui a fait de cette œuvre de l'artiste italien le portrait le plus célèbre, le plus visité, regardé, copié, reproduit, désiré et peut-être aussi le plus déshonoré au monde. Du moins si on considère les multiples détournements comme une forme de viol. Et voilà qu'en outre, elle se révèle partie

intégrante d'un complot barbare, cible de l'Opus Dei, gardienne d'un code secret. Ou peut-être est-elle un « il » en la personne de son créateur et est-elle Léonard de Vinci travesti en tenue de femme ?

Pour autant que nous sachions, la femme sur le tableau a juste posé de son plein gré, elle n'a rien demandé de plus. Rien ne nous indique qu'elle se soit montrée provocante ou qu'elle ait cédé à de quelconques avances.



La statue de Léonard de Vinci sur le Piazzale des Offices de Florence.

Ou alors ce devrait être ce sourire de calme résignation. Son drame, c'est que le rapt lui a en quelque sorte fait perdre son innocence, a fait d'elle une complice, victime silencieuse du syndrome de Stockholm, un fantasme érotique même. Et c'est comme si Dan Brown l'avait enlevée une nouvelle fois, lui avait attribué un nouveau rôle bien au-dessus de ses forces. Cela la rend encore plus énigmatique, plus tragique, plus triste, plus belle et attirante. Mona Lisa ou l'innocence violée.

L'histoire de la Joconde

Monna Lisa (avec deux « n » en italien) était l'épouse du notable florentin Francesco del Giocondo. C'est en raison du patronyme son mari que le tableau est plus connu en France sous le nom de la *Joconde*. Nous ignorons la date précise de ce portrait, mais il existait déjà en 1504. Lorsque Léonard de Vinci vient vivre en France en 1517, invité par le roi François I^{er}, le tableau était dans ses bagages. Le roi l'a-t-il lui-même acheté pour quatre mille écus d'or, ou bien la vente est-elle passée par les héritiers du peintre après la mort de celui-ci en 1519 ? C'est l'enjeu

d'une bataille d'historiens. La légende veut que Léonard de Vinci soit mort dans les bras de François I^{er}, et que ses restes et sa tombe aient été perdus pendant les guerres de Religion. En tout cas, la *Joconde* fut exposée au château de Fontainebleau, puis au Louvre en passant par Versailles.

Sur le tableau, La Gioconda pose à contre-jour, un paysage imaginaire à l'arrière-plan. Elle regarde le spectateur. De Vinci était un spécialiste du *sfumato*, qui signifie littéralement « évaporation » et désigne en jargon artistique le fait de peindre avec des contours vaporeux et imprécis. Cela permet de donner vie au visage, les traits semblent bouger. Voilà pourquoi ce sourire est si mystérieux, si réel. Ou peut-être les traits expriment-ils au contraire une profonde tristesse, la désillusion. La femme, encore jeune, avait perdu sa petite fille peu avant que Léonard de Vinci ne commence son portrait.

Mais qui a volé la Joconde ?

Le tableau fut dérobé du Louvre le 21 août 1911. Les connaisseurs chantaient ses louanges. Le marquis de Sade la jugeait « l'essence même de la féminité » et George Sand disait qu'il suffisait d'avoir posé un seul regard sur elle, pour ne plus jamais l'oublier. Mais auprès du grand public, la *Joconde* n'était guère connue. Le tableau était avant tout une œuvre du grand maître Léonard de Vinci. Ce fut grâce à la renommée mondiale de l'artiste – sans oublier son séjour à la cour française – que le vol fit grand bruit. Les journaux se jetèrent sur l'affaire. Le public suivit passionnément les recherches, comme s'il s'agissait d'un roman policier, un feuilleton à suspense en livraisons quotidiennes.

La police n'avait aucune idée du coupable et cherchait donc des mobiles politiques ou artistiques. Quelques années auparavant, les jeunes cubistes s'étaient prononcés

contre ce qu'ils appelaient l'art officiel, « l'art muséal ». Pablo Picasso et Georges Braque s'étaient opposés à l'idée que les œuvres d'art devaient toujours rester accrochées aux murs des musées. Les futuristes italiens protestaient en des termes comparables contre cet *establishment* artistique dans les temples sacrés de l'art reconnu.

La police arrêta le célèbre poète Guillaume Apollinaire, qui pensait soutenir les cubistes en déclarant partout de manière provocatrice : « Il faut brûler la *Joconde* ». On craignait qu'il ne joigne le geste à la parole. Lors de perquisitions, on trouva en outre chez lui quelques statuettes phéniciennes provenant du Louvre que son secrétaire Géry Piéret avait soi-disant empruntées. Il fallut quelque temps à Apollinaire pour convaincre la police que son appel devait être compris comme une métaphore et pouvoir quitter la prison de la Santé.

En fin de compte, il se révéla qu'un peintre à l'esprit quelque peu dérangé, Vincenzo Peruggia, avait enlevé sa chère compatriote pour la ramener dans son pays d'origine. La *Joconde* fut retrouvée à Florence et, après une brève tournée italienne, elle regagna sa place au Louvre le 13 décembre 1913.

Une célébrité internationale

La *Joconde* devint sur le coup une star mondiale, et il ne sera plus jamais possible de passer quelques instants en tête à tête avec elle. Lorsque le peintre Fernand Léger, débordant d'idéalisme, prit la défense de la démocratisation de l'art à l'époque du Front Populaire de 1936, il ne tarda pas à découvrir, à sa grande déception, que les foules populaires transportées au Louvre ne s'intéressaient qu'à une seule chose : la *Joconde*.

Et avec Brown comme héritier de Vincenzo Peruggia, la première décennie du nouveau siècle ne semble pas devoir apporter beaucoup

de changements. Le Louvre n'a jamais connu une telle affluence. Tout le monde veut la voir, comme si tous espéraient découvrir le secret du code par leurs propres yeux.

Les caricatures de Mona Lisa

Après son retour à Paris, les surréalistes furent les premiers à abuser d'elle. En 1919, Marcel Duchamp lui ajouta une moustache et un bouc. Sa version reçut le titre phonétique L.H.O.O.Q. Pour les jeunes loups d'alors, rassemblés entre autres dans le mouvement Dada, la *Joconde* était le symbole de l'art bourgeois qu'il fallait honnir et ridiculiser.

Suite à son enlèvement, elle fit l'objet de quantité de romans, films, séries et études historico-artistiques approfondies, dont aucun jusqu'à présent n'est parvenu à résoudre le mystère de l'expression de la bouche. Son sourire apparaît comme suspendu, prêt à s'éteindre. D'après de récentes recherches, ce sont des microfissures dans la toile qui auraient modifié l'anatomie et la forme du sourire. Les craquelures dans le coin gauche de la bouche jettent une légère ombre qui suggérerait une contraction. L'effet est encore plus fort autour des yeux, d'où cette impression que la *Joconde* louche légèrement. Tout cela est sûrement vrai, et donnera sans doute lieu à d'autres réflexions encore. On a ainsi essayé de démontrer à l'aide d'un ordinateur que Mona Lisa serait en fait un auto-portrait de Léonard. En adaptant un peu son raisonnement, il paraît qu'on y arrive.

La *Joconde* est un sujet apprécié des dessinateurs politiques. Les femmes qui deviennent Premier ministre ou chef d'État, de Golda Meir à Margaret Thatcher, se retrouvent tôt ou tard dessinées sous les traits de Mona Lisa. Elle sert d'objet publicitaire, figure sur des cartes postales. Andy Warhol l'associe à Marilyn Monroe dans un portrait double du mythique idéal féminin.

C'est ainsi que cette chère Mona Lisa très comme il faut, peut-être même un peu coincée, a été représentée en bikini, voire en monokini ou en jarretelles. Bien qu'on la mobilise pour tout et n'importe quoi, parfums, mode, accessoires et *tutti quanti*, selon un de ses gardiens, Vincent Pomerade, conservateur des Musées de France, la *Joconde* est une pièce de musée par excellence, avec tout ce que cela implique de beauté, d'inaccessibilité et d'universalité. Elle est rare, unique : elle incarne l'art.

Femme-enfant ou femme-fatale

La *Joconde* est devenue partie intégrante de notre imaginaire. Et cela peut prendre de drôles de tournures ! Un jeune Bolivien l'attaqua en 1956. Il lui lança une pierre car il la haïssait sans savoir vraiment pourquoi. Son coude gauche fut abîmé et, depuis, elle est protégée par une vitre blindée. Une vitre qui porte de curieuses indications

d'après Brown. Évidemment, elle ne se contenterait pas de moins !

Dans les cas de Dali ou Duchamp et de leur désir de changer cette demi-femme, de l'habiller autrement, de la déshabiller, de la parer ou de l'enlaidir, il s'agit selon Pomerade de pur fantasme, voire de fétichisme.

Ces fantasmes en disent long sur une époque donnée. Dans les années cinquante, elle est représentée en femme-enfant ; à l'époque du *peace and love* comme proche de la nature, voire naturiste ; les années quatre-vingts en font une femme fatale. En 1969, une sorte de jeu de l'oie permettait de l'habiller comme on voulait, Mona Lisa ou la femme-objet soumise.

Enfin, le personnel du Louvre a parfois du mal avec la diva de la maison. Elle est en effet plus exigeante que n'importe quelle star. Ils sont parfois agacés car les visiteurs ne leur parlent que d'elle. Mais ils sont contents de l'avoir. Si contents, qu'elle est à jamais enfermée dans une cage de verre !

Le Grand Louvre



Dans les années soixante, il ne fallait pas manquer un seul film français. Jean-Luc Godard, le pape du mouvement de renouveau qu'on appelle la Nouvelle Vague, fit parler aux protagonistes de son film *Bande à part* qu'ils pouvaient visiter le Louvre en six minutes. Sur l'écran, on les voit qui se mettent à courir en rigolant, à travers des centaines de mètres de salles, des escaliers, des couloirs, accélérant dans la Grande Galerie. Ils se moquent des œuvres exposées, du contexte historique. Le Louvre représente pour eux l'ordre établi, prêt d'étouffer dans les poussières que personne ne balaie plus.

Un musée délaissé

D'innombrables trésors antiques étaient entreposés dans de vieux cartons dans les souterrains sous le pavillon Carré, là où le

roi Henri IV, d'origine protestante, avait ses appartements après avoir jugé que « Paris valait bien une messe » (1593), donc après s'être converti au catholicisme pour pouvoir de fait exercer son pouvoir royal dans la capitale. En principe, toutes ces trouvailles archéologiques et héritages de la glorieuse histoire de France étaient soigneusement répertoriés dans un grand registre de soixante mille entrées, correspondant à l'ensemble des richesses du musée.

Mais on ne vérifiait plus si quelqu'un était encore capable de localiser tous les objets ainsi numérotés. On se doutait que ça ne servirait à rien. En quelque sorte, les cartons étaient là pour se servir discrètement, et cela se passait ainsi apparemment. Une armure du XVI^e siècle par exemple, une pièce rare, fut sortie en catimini, pièce par pièce. En raison de l'aménagement on ne peut plus chaotique du palais, résultant des transformations et des changements d'affectation successifs au cours des siècles, il ne restait guère de locaux techniques pour la réserve et l'administration. Ces derniers devaient, comme dans tout musée moderne, occuper environ quarante pour cent de l'espace total. Au Louvre, c'était à peine dix pour cent ! L'aile Richelieu, le long de la rue de Rivoli, aujourd'hui si joliment restaurée, était entièrement occupée par le ministère des Finances. Bref, dans les années soixante et soixante-dix, le Louvre était comme un dinosaure agonisant. Il n'y a pas si longtemps encore, il n'y avait pas d'électricité dans la Petite Galerie, les anciens appartements de la famille royale.

L'œuvre de François Mitterrand

Le projet du Grand Louvre, proposé par le président François Mitterrand peu après son élection en 1981, n'était donc pas du

luxé. De tous les grands travaux qu'il a entrepris dans la capitale, c'est sans aucun doute son *magnum opus*. Bien sûr, son gigantesque projet rencontra de vives résistances. Une rénovation si poussée, qui s'accompagnait d'une totale réorientation architecturale et surtout muséale, ne pouvait que donner lieu à des discussions passionnées. Lorsque le président désigna de surcroît comme principal maître d'œuvre l'architecte sino-américain Ieoh Ming Pei avec son projet de pyramide en plein milieu de la cour Napoléon, Paris entra en ébullition. Selon un critique d'architecture reconnu, tout cela aurait des airs de décor hollywoodien et le Louvre deviendrait au mieux une filiale de Disneyland. Une maquette fut réalisée pour convaincre l'opinion publique. À l'étranger, on parla bien sûr de mégalomanie présidentielle, de cette irrépressible grandeur française. Mitterrand s'en est fort peu soucié, ne serait-ce que parce que la grandeur n'est pas une honte en France. Et il a sans doute eu raison. En fin politicien qui connaît ses sujets, il s'était mis d'accord avec le maire de Paris, Jacques Chirac. Ce dernier fut des années durant un de ses plus féroces opposants et lui succéda en mai 1995. Dans le contexte politique français, un tel accord entre gentlemen n'était pas évident. Mais Mitterrand sut convaincre Chirac : malgré leurs différends politiques, ils avaient un intérêt commun. Paris recevait beaucoup d'argent du gouvernement pour faire des choses « sympathiques », Mitterrand avait de grandes promesses culturelles à respecter. Désormais, on l'appela parfois Mitterrands.

Une rénovation réussie

On ne trouve plus personne aujourd'hui pour soutenir que le Grand Louvre est un échec. De l'opinion générale, l'argent, plus d'un milliard d'euros, a été bien dépensé.

L'exécution des travaux s'est bien déroulée, comme nous l'avons vu. En fin de compte, tout allait être terminé avec un peu plus d'une année de retard (fin 1997). Enfin, pas tout à fait. Car les réaménagements se poursuivent encore aujourd'hui, mais l'essentiel est réalisé. Il y eut d'ailleurs une excuse valable pour le retard. Il fallut en effet un délai supplémentaire pour faire d'autres fouilles : la démolition donna lieu à toutes sortes de nouvelles découvertes archéologiques intéressantes. Et pour la petite histoire, les combats politiques ont également entraîné des retards. Juste avant la première cohabitation en 1986, Mitterrand fit déménager les prestigieux bureaux du ministère des Finances de l'aile Richelieu pour avoir les mains libres. L'essentiel des fonctionnaires s'étaient déjà installés dans une colossale construction récente dans l'est de Paris. Le nouveau décideur aux Finances, Édouard Balladur, futur candidat malheureux aux présidentielles, fit revenir le mobilier et les tentures, parce qu'il jugeait que les nouveaux locaux n'étaient pas assez chic. Cela coûta un million et demi d'euros supplémentaires pour une période de deux ans à peine. Après son départ, Mitterrand refit tout vider, l'incident était clos, le Louvre était libre.

De la même façon, les Tuileries furent entièrement rénovées et une nouvelle passerelle, le pont de Solferino, relie le Louvre au musée d'Orsay et sa collection impressionniste de l'autre côté de la Seine. Du coup, il y a également une bonne liaison avec la station RER d'où l'on peut suivre Louis XIV, le malheureux occupant du Louvre, à son palais versaillais, tout aussi mégalomane.

Avant la rénovation le musée occupait cinquante-sept mille deux cents mètres carrés. Cette surface a aujourd'hui triplé. Grâce au hall central sous la pyramide de Pei, une sorte de station de distribution, la

distance pour rallier les différents départements du musée a été considérablement réduite. En dix ans à peine, le nombre de visiteurs a presque quadruplé pour dépasser les huit millions. Et il n'y a pas que des touristes, les Parisiens aussi viennent de nouveau au Louvre. Flâner et même s'égarer dans l'immense palais est devenu un plaisir en soi. D'une boutique d'antiquités poussiéreuse, le Louvre s'est transformé en une entreprise moderne de plus de mille six cents employés, avec sa propre maison d'édition, sa société de production, ses CD-Rom et ses boutiques.

[Parcours]

Nous avons sauté trois numéros (n^{os}89-91). Nous sommes à présent à l'intérieur.

N°89 : L'accès le plus rapide se fait par l'entrée Denon. Cela tombe bien, car c'est le chemin le plus court non seulement pour aller voir la Joconde dans la salle des États, mais aussi pour accéder à la partie du Louvre aussi où fut assassiné Jacques Saunière et où les toilettes ne débouchent pas sur le quai de Seine.

Il faut savoir qu'en raison d'un manque de personnel, certaines parties du musée ne sont pas ouvertes tous les jours (voir sur le site : www.louvre.fr).

De la salle B, se rendre à la salle 27, Rome V antiquité tardive. De là, en salle 21, salle Qabre Hiram. À gauche du passage et à droite de la vitrine contenant des bijoux du IV^e siècle se trouve le médaillon.

Autrefois, du temps de la reine mère, c'était ici la salle des Muses, et depuis la fin du siècle dernier, un bureau. Mais tout a été tellement chamboulé et réaménagé qu'il n'en reste rien.

N°90A : Se diriger vers la salle 31, cour du Sphinx : le médaillon se trouve près du lion sans pattes. Ici encore, je fus déçu lors de ma tournée d'inspection, rattrapé par l'actualité. La cour du Sphinx servait provisoirement d'entrepôt, en prévision de l'hypothétique crue du siècle (voir aussi médaillon 78).

N°90B : Au pied de Rome le Tibre, qui est accompagné d'une louve et des jumeaux fondateurs de l'empire romain, Romulus et Remus. Comme l'indique le nom de la salle, c'était autrefois une cour ou un jardin, attendant aux appartements d'Anne d'Autriche. Pour le reste, voir 90A.

N° 91 : Derrière le Tibre se trouve un escalier, la plaquette 91 se situe sur la volée de marches, au fond. À gauche en regardant vers la *Victoire de Samothrace*, donc. La statue est une des pièces maitresses du musée. Elle fut découverte en 1863 par l'archéologue français Champoiseau sur l'île grecque de Samothrace. La statue célébrait probablement une victoire en mer.

Empruntons à présent les couloirs souterrains pour nous rendre de l'autre côté de la cour Napoléon, dans l'aile Richelieu. Nous pouvons éventuellement passer par l'aile Sully et la salle des Caryatides au rez-de-chaussée pour voir d'où partit le massacre de la Saint-Barthélemy. Puis entrons dans le hall central direction Richelieu. Profitez-en pour jeter un coup d'œil depuis la galerie à travers le toit de verre. Les façades offrent un beau spectacle.

N°95 : Depuis le hall d'accès, prendre le premier couloir à droite. Escalators

avec vue sur les Arts de l'Islam. Monter à l'étage au-dessus (le rez-de-chaussée). Contourner par la droite jusqu'à l'indication « Rez-de-chaussée » sur le mur. Le médaillon s'y trouve entre les escalators.

N°96A : Continuer à droite, puis tourner à gauche en direction du balcon dans la cour Puget, avec ses sculptures françaises. Une fois là-bas, contourner la cour. Descendre l'escalier puis tourner à droite. Voilà le médaillon dans le coin à l'extrémité gauche, à l'ombre d'une sculpture en marbre de Thomas



Le médaillon n°91 se trouve à proximité de la célèbre Victoire de Samothrace.



Le café Marly se situe dans un endroit unique, au cour du Louvre, sous ses arcades et en face de la grande pyramide.

Regnadin (1622-1706), *Saturne enlevant Cybèle*. Cette statue était jadis destinée au parc de Versailles.

N°96B : Descendre l'escalier, le médaillon est juste en face, dans le passage vers la cour Marly. Voilà pour les médaillons dans le Louvre.

Quitter le Louvre par le passage Richelieu entre la pyramide et la rue de Rivoli. Vous déboucherez juste en face de la station de métro Palais Royal-Musée du Louvre. Mais avant, grâce aux hautes fenêtres de ce passage, jetez un dernier regard à l'intérieur du Louvre.

Il y a une halte très agréable ici, *Le café Marly* (entrée à gauche du passage Richelieu). C'est un de ces endroits parisiens où l'on aime se montrer, où la terrasse offre une vue imprenable et – ô miracle –, on a su jusqu'à présent y maintenir une qualité tout à fait acceptable. Un piège à touristes convenable donc.

N°97A : Au milieu de la sortie du passage Richelieu. À trois mètres des doubles grilles.

N°97B : Un peu plus à gauche sur le trottoir, près du passage piéton. Je ne vois rien. Juste une petite borne de la Méridienne verte.

N°98 : En face, place Colette, entre la bouche de métro et le réverbère. Hélas, l'asphalte a été renouvelé.

La romancière Colette (1873-1954), qu'on a honorée en donnant son nom à une place, est un cas à part dans l'histoire de la littérature française. Arrêtons-nous quelques instants sur sa vie sulfureuse et son œuvre originale.

Colette la scandaleuse

Jeune fille, Gabrielle Colette épousa en 1893 le journaliste Willy, qui fréquentait le Tout-Paris littéraire et journalistique ainsi que de nombreuses dames en dehors de chez lui. Willy poussa sa jeune épouse à écrire ses souvenirs d'école et les publia sous son propre nom. Le premier livre, *Claudine à l'école*, fut le début d'une longue série très réussie, devenue presque légendaire, qui continuait à paraître sous le nom de Willy.

Mais le « Soleil d'or », comme la nommait sa mère, s'émancipait. Elle se mit à écrire sous son propre nom, et à partir de 1905 elle entretint même ouvertement des relations avec une autre femme. Elle se sépara de Willy. Colette avait acquis une notoriété de romancière talentueuse sous son propre nom. Pour gagner de l'argent, elle dansait en tenue légère pour le même public qui fut si charmé par Mata Hari. Un parfum de non-conformisme et de scandale l'entourait. Plus tard, Colette sera aussi actrice dans ses propres pièces. C'est la raison pour laquelle

on la surnomme la Mistinguett de la littérature française, d'après l'artiste de variété mondialement célèbre dans l'entre-deux-guerres.

Un écrivain à succès

La romancière et journaliste épousa en 1911 l'homme dont elle attendait un enfant, son rédacteur en chef Henry de Jouvenel. Ce dernier avait déjà un fils, Bertrand. Plus de dix ans après, elle publia son meilleur roman, *Chéri*, qui sera par la suite adapté au théâtre. Puis elle quitta le père pour son fils Bertrand. Elle avait alors cinquante-et-un ans, lui en avait vingt. Une année plus tôt, elle signa pour la première fois un livre de la série Claudine (*La maison de Claudine*) de son propre nom.

En 1927, elle s'installa dans un appartement au 9, rue de Beaujolais, au nord du jardin du Palais-Royal. Trois années plus tard, le plancher céda et elle habita pendant cinq ans à l'hôtel Claridge sur les Champs-Élysées. Elle était extrêmement productive. Elle écrivit un autre livre célèbre, *Le Blé en Herbe*. Elle vécut avec le Hollandais Maurice Goudekot, lui aussi beaucoup plus jeune qu'elle. Elle ouvrit avec lui un salon de beauté, rue de Miromesnil. L'entreprise fut un échec. Goudekot, qui était juif, fut arrêté pendant la guerre et interné à Drancy en attendant d'être déporté. Grâce à ses relations, Colette le fit libérer et éviter la déportation. En 1945, elle fut la première femme à être élue membre de l'académie Goncourt, qui décerne le plus important prix littéraire de France. Elle fut aussi la première romancière à recevoir des funérailles nationales en 1954. Le curé du quartier avait d'ailleurs refusé d'y prendre part. Elle était trop pécheresse pour l'église. Ce qui a évidemment contribué à sa notoriété. En 1955, Maurice Goudekot publia ses souvenirs de ses années avec Colette sous le titre *Près de Colette*.

[Parcours]

N°99 : Traverser diagonalement la place en allant vers la gauche, puis traverser la rue.

À gauche du Conseil d'État, à quatre mètres à droite du panneau « Rue Saint-Honoré », pile sous la dernière colonne à gauche. Un trou rond et une borne de la Méridienne verte.

N°100 : À droite en tournant à l'angle.

Voilà le centième médaillon sous une des tables de la terrasse du *Nemours*, entre la quatrième et la cinquième colonne en partant de l'angle qui porte le panneau « Galerie de Nemours ».

N°101 : À droite au niveau du passage près du panneau « Domaine national du palais Royal », à gauche de la vitrine de la boutique de souvenirs *Noxa*.

N°102 : Au milieu du passage, à hauteur de l'entrée de service (à droite) de la Comédie-Française.

La cour d'honneur derrière le Conseil d'État, à droite de la Comédie-Française donc, est



La terrasse du Nemours.



Le médaillon 103.

la cour où se dressent les colonnes quelque peu postmodernes de Daniel Buren, initialement si contestées. L'artiste imagina et installa ces colonnes à la demande du ministre de la Culture de l'époque, Jack Lang, dont le bureau côté est donnait sur la cour. Les voitures qui s'y garaient dans tous les sens le dérangent. Nombreux furent ceux qui préféraient les voitures à

cette manifestation de l'art contemporain qu'ils considéraient comme une violation du cadre historique. Le successeur de Jack Lang voulut s'en débarrasser, mais la destruction s'annonça trop onéreuse. D'autant plus que la femme d'un ministre ami prit la défense de Buren. Les colonnes purent donc rester, mais continuent à créer la controverse.

N°103 : Sous la rangée de colonnes de gauche (clin d'œil adressé à Buren), la plaquette se situe contre la fenêtre de la cantine de la Comédie-Française, après la deuxième colonne.

Vous avez rejoint la Comédie-Française fondée en 1680. Elle s'élève ici, au cœur du Palais-Royal, depuis 1799. On raconte évidemment beaucoup d'histoires sur une institution aussi respectable que la Comédie-Française, sur les rivalités acharnées, les tragédiennes adorées, les favoris du roi, les conflits politiques, les éternels règlements de compte et les petits mensonges qui préservent la légende.

Il était une fois la Comédie-Française

La Comédie-Française est au théâtre ce que l'Académie française est à la langue. On y joue en premier lieu les classiques du répertoire français (Molière, Corneille, Racine, Marivaux, De Musset), mais aussi des pièces beaucoup plus récentes. Ces dernières doivent cependant avoir connu leur première au moins dix ans plus tôt et être écrites par des auteurs français. On peut aussi jouer des pièces d'auteurs étrangers à une condition : que les heureux élus ne fassent plus partie du monde des vivants.

Je ne peux que vous recommander une soirée à la Comédie-Française : les acteurs sont généralement excellents, tout comme les mises en scène ; les traditions sont authentiques. Nous sommes conscients d'être ici dans un foyer de la culture, peut-être même de l'identité française.

La comédie ou l'art du diable

La Comédie-Française à proprement parler n'a jamais été la « Maison de Molière », contrairement à ce qu'on cherche souvent à faire croire. Le plus grand dramaturge



Entrée de la Comédie Française, place Colette

français de tous les temps mourut en 1673 ; son mécène Louis XIV ne signa le décret qui décida de la fondation de la Société des Comédiens français, appelée communément Comédie-Française, que le 21 octobre 1680. La Comédie n'est pas un théâtre, mais une compagnie qui a joué dans les salles les plus diverses. Les premières années, elle parcourut Paris à la recherche de locaux adaptés. Mais dès que la Comédie voulait s'installer dans telle ou telle paroisse, le curé concerné protestait avec véhémence : la comédie, c'était l'art du diable. Lorsqu'une actrice célèbre, Adrienne Lecouvreur, contemporaine et amie de Voltaire, vint à mourir à l'âge de trente-huit ans, le curé garda fermées les portes de Saint-Sulpice : on lui refusa un enterrement religieux car elle n'avait pas renié son métier à temps. Voltaire a par la suite décrit comment son corps fut enterré en catimini quelque part au bord de la Seine en pleine nuit, et il lui dédia un poème distribué sous le manteau.

« Que direz-vous, race future,
Lorsque vous apprendrez
la flétrissante injure

Qu'à ces arts désolés font
des hommes cruels ?
Ils privent de la sépulture
Celle qui dans la Grèce
aurait eu des autels. »

Molière, le patron des comédiens français

Ce n'est qu'en 1799 que la compagnie s'installa définitivement dans l'ancien Théâtre du Palais-Royal, appelé par la suite Théâtre français ou plus simplement Le Français. C'est là, au Français, que Molière a souvent joué avec sa propre troupe. Lors d'une représentation du *Malade imaginaire* (il jouait le rôle d'Argan), il fit un malaise qui devait l'emporter quelques jours plus tard, à son domicile de la rue de Richelieu voisine. Il n'est donc pas mort sur scène comme le veut la légende, ni dans le fauteuil qui servait dans la pièce, conservé comme une relique et exposé dans le hall du théâtre. Mais, c'est vrai, il s'en fallut de peu. La Comédie-Française est donc l'occupant permanent du Théâtre français comme le furent Molière et sa troupe du roi. Dans la



Molière fit un malaise lors de la représentation du *Malade imaginaire* (dessin de Moreau le Jeune).

bouche du peuple, le Français est depuis devenu la Comédie-Française et pour simplifier la « maison de Molière ». C'est une question de subtilité parisienne ! Dans les guides et les livres recensant les monuments historiques, la Comédie-Française fait souvent défaut, il faut alors chercher à Théâtre français.

Sous la coupe des autorités

La fondation de la Société des Comédiens français en 1680 était la phase finale d'un processus de fusionnement de différentes compagnies qui se produisaient dans la capitale. Le roi souhaitait renforcer le rôle centralisant du gouvernement sur tous les plans, militaire, administratif, politique, sans oublier le domaine si sensible de la culture. Dans l'acte de fondation, Louis XIV

écrivit : « Sa Majesté a ordonné et ordonne qu'à l'avenir lesdites deux troupes de Comédiens français seront réunies pour ne plus faire qu'une seule et même troupe qui sera composée des acteurs et actrices dont la liste sera arrêtée par Sa Majesté. Pour leur donner moyen de se perfectionner de plus en plus, Sa Majesté veut que ladite seule troupe puisse représenter les comédies dans Paris, faisant défenses à tous autres Comédiens français de s'établir dans la ville et faubourgs de Paris, sans ordre exprès de Sa Majesté ».

Émile Fabre, directeur de 1915 à 1936, résuma l'ingérence royale comme suit : « En fait, la Société n'a plus de droits ; elle est dans la main du gouvernement. Qu'on le veuille ou non, la Compagnie, dès sa fondation, a porté la marque de sa servitude ».

Après la période d'excitation révolutionnaire, l'empereur Napoléon lança un oukase, le décret de Moscou (l'empereur se trouvait alors en Russie et ne savait pas encore ce qui l'attendait à la Bérézina). Dans son livre *La Comédie-Française*, Patrick Devaux écrit : « Le décret de 1812 porte nettement le caractère d'un despotisme omniprésent et [...] met quelque peu à mal les libertés corporatives de la Comédie. C'était sans doute le prix à payer pour la faveur dont elle allait jouir sous l'Empire ».

La situation n'a pas beaucoup changé. Le directeur de la Comédie-Française, officiellement son administrateur, continue à être nommé par le chef d'État, donc de nos jours par le président de la République. Comme le président français est élu au suffrage direct et représente donc un courant politique, il s'agit souvent d'une nomination hautement politisée. Les paroles de Richelieu sont toujours d'actualité : « Les Lettres se dirigent comme le reste, il est bon qu'elles soient soumises à l'autorité publique ».

Les sociétaires et les pensionnaires

Être comédien ou comédienne à la Comédie-Française, c'est appartenir à une élite, et à une tradition pluriséculaire. Matériellement, votre confort est assuré, mais votre liberté de mouvement s'en trouve réduite. On ne peut guère d'adonner à des expériences novatrices, la Comédie repose sur l'ordre établi. Comme son nom officiel l'indique, la compagnie est une société. Les principaux comédiens sont actionnaires et participent aux bénéfices. Les sociétaires désignent leurs pairs. Terminé le temps du privilège royal !

Après la fondation, on cessa relativement vite de se préoccuper des souhaits du roi en matière de nouveaux acteurs. On disait tout simplement que les caisses étaient vides et qu'il n'y avait donc plus d'argent pour engager les protégés de Sa Majesté. Celle-ci décida alors de payer les comédiens, et sans doute surtout les comédiennes, de sa poche. On ne pouvait donc plus les refuser. Cependant, ils ne devenaient pas sociétaires, mais pensionnaires.

Cette distinction existe toujours. Aujourd'hui, un pensionnaire est engagé, après audition, pour deux ans au maximum. Une fois par an, un comité d'administration composé de huit sociétaires plus l'administrateur détermine quel pensionnaire sera engagé ou pourra être promu sociétaire. Il arrive aussi que son contrat ne soit pas renouvelé.

Un sociétaire reçoit un contrat pour dix ans, plus trois douzièmes d'une action. Il y a trente-deux actions au total, toutes sont sous divisées en douzièmes. Le comité décide si, au bout d'un certain temps, un sociétaire doit en avoir plus. Lorsqu'un sociétaire veut quitter la Comédie avant le terme de son contrat, il paie une somme de rachat. Au bout de dix ans, les contrats

sont renouvelés à chaque fois pour une durée de cinq ans, et au bout de trente ans pour une durée d'un an seulement. À chaque terme, le comité peut décider de mettre fin à la collaboration. Un comédien ou une comédienne peut demander un congé pour jouer ailleurs. À Paris, cela ne peut être que dans un autre théâtre national (donc pas dans le circuit indépendant) ou dans un film.

Beaumarchais à la Comédie

Durant un siècle, la royauté française s'est divertie avec la Comédie. Plus tard, Napoléon fut lui aussi un grand amateur de théâtre, il occupa sa loge impériale deux cent soixante-dix fois. Sa famille et les hauts fonctionnaires étaient supposés en faire autant. Le théâtre devenait un



Admirez sur la façade de la bâtisse les nombreux bas-reliefs représentant d'illustres dramaturges (en photo : le portrait de Molière).

endroit où il fallait faire acte de présence ; l'utilité administrative l'emportait de loin sur le plaisir dramatique.

Il arrivait que la Comédie-Française se montre presque rebelle, comme quand elle joua les pièces de Pierre Augustin Caron de Beaumarchais (1732-1799), *Le barbier de Séville* (1775) et *La folle journée* ou *Le mariage de Figaro* (1784). Toutes étaient des critiques hardies de la société française et surtout de la place qu'y occupait la noblesse. Le révolutionnaire Danton déclara même : « Figaro a tué la noblesse ». Lorsque Beaumarchais voulut faire jouer son *Figaro*, le roi Louis XVI exigea de le lire d'abord. « C'est détestable, cela ne sera jamais joué : il faudrait détruire la Bastille pour que la représentation de cette pièce ne fût pas une inconséquence dangereuse. Cet homme déjoue tout ce qu'il faut respecter dans un gouvernement » déclara-t-il. À quelques années de la Révolution de 1789, ce furent en quelque sorte des paroles prophétiques.

Un comte plus ou moins dissident, le comte de Vaudreuil, fit jouer la pièce dans son domaine privé de Gennevilliers dans l'actuelle banlieue, ce qui finit évidemment par se savoir, provoquant tumulte et sensation. Sur l'insistance de nombreuses personnalités, le roi céda. La pièce déjà si contestée devint un énorme succès. Les sociétaires purent compter sur une grosse part de bénéfice ; pour la première fois un écrivain faisait fortune grâce à une pièce. Beaumarchais toucha quarante mille francs de droits, ce qui était alors une somme colossale. Le roi et ses nobles privilégiés souffraient de gros dégâts politiques. Napoléon estimerait quelques décennies plus tard en homme d'État chevronné : « Sous mon règne un tel homme eût été enfermé à Bicêtre. On eût crié à l'arbitraire, mais quel service c'eût été rendre à la société !... *Le Mariage de Figaro*, c'est déjà

la révolution en action. » Rien d'extraordinaire à ce que Louis XVI ait d'abord voulu lire la pièce de Beaumarchais, c'était même monnaie courante. Jusqu'en 1914, le ministère de l'Intérieur décidait quelles pièces pouvaient ou non se jouer. Aussi la relation de la Comédie-Française avec le gouvernement tourne-t-elle systématiquement autour de la question « Qui siège au Comité de Lecture ? » Ce comité avait une importance capitale, car il proposait les pièces à jouer.

La jeunesse de Talma

Tout comme l'église catholique estimait qu'une actrice péchait autant que n'importe quelle traînée, les comédiens ne jouissaient généralement pas de droits citoyens, pour autant qu'il y en ait. Ils dépendaient de la bonté du roi. Le comte Honoré Gabriel Riqueti de Mirabeau (1749-1791), membre progressif des États généraux de 1789, réformateur mesuré, défenseur d'une monarchie constitutionnelle et grand orateur, réclama les mêmes droits de citoyenneté « pour les juifs, les protestants et les acteurs » que pour tous les autres. Ce fut chose faite en décembre 1789.

Grâce à la Révolution, la Comédie-Française put également se renouveler, surtout grâce au jeu du jeune pensionnaire François Joseph Talma (1763-1826), né à Paris mais fils d'un dentiste d'origine frisonne. Dans *Brutus* de Voltaire, le tragédien monta sur scène jambes nues, les cheveux courts et vêtu d'une simple toge classique. La mode de l'époque étant au pathos et aux mises en scène surchargées, ce fut une révolution en soi. Une célèbre comédienne d'un certain âge s'écria : « Voyez donc Talma, qu'il est laid ! Il a l'air d'une statue antique ».

D'un coup, Talma devint populaire, et il saisit le pouvoir. Ici comme ailleurs, on vit l'abolition des privilèges et du favoritisme qui continuaient

par exemple à attribuer à de très vieux acteurs les rôles de jeune premier. Il était ainsi arrivé que le chevalier si jeune et impétueux sur le papier, doive sur scène s'appuyer sur deux écuyers chaque fois qu'il se jetait à genoux devant sa dame. L'acteur qui jouait le rôle était si âgé qu'il menaçait de perdre son équilibre ou son souffle quand il devait se relever, avec un élan juvénile de préférence.

L'ordre établi est menacé

Les collègues menacés n'appréciaient pas cette attaque contre l'ordre établi. La représentation de *Charles IX* de Marie-Joseph de Chénier, une attaque violente contre le rôle de la monarchie et de l'église catholique dans la funeste nuit de la Saint-Barthélemy (voir aussi le chapitre « Le palais du Louvre »), leur fournit l'excuse pour mettre Talma à la porte. La pièce était une poudrière politique. Sous la pression du peuple, le roi venait de quitter Versailles pour revenir dans son palais des Tuileries, et cette dure critique de ses ancêtres était donc un défi direct lancé contre le monarque et son pouvoir absolutiste toujours en vigueur. Danton finissait ainsi sa phrase que nous avons citée plus haut : « Si *Figaro* a tué la noblesse, *Charles IX* tuera la royauté ».

Mais la goutte qui fit surtout déborder le vase pour une partie des sociétaires, ce fut que le jeune Talma s'attribua le rôle principal quand un comédien plus âgé déclara forfait. Ils votèrent son renvoi. Le maire révolutionnaire de Paris, Bailly, menaça alors de fermer les théâtres si les représentations avec Talma ne reprenaient pas leur cours. Talma revint. Le résultat fut un schisme : une partie des sociétaires traversa la Seine et s'installa dans ce qui est aujourd'hui le Théâtre de l'Europe (Odéon), et qui s'appela alors successivement, au rythme des changements politiques : Théâtre français (1782), Théâtre de la Nation (1789), Théâtre de l'Égalité, section Marat



Jean-Sylvain Bailly, maire de Paris depuis juillet 1789, apporta son soutien au jeune Talma.

(1793), Odéon (1797) et Théâtre de l'Impératrice (sous Napoléon). Ce qui était le Théâtre du Palais-Royal devint le Théâtre de la Liberté et de l'Égalité puis Théâtre de la République. Avant son arrestation, le roi se montra une fois à l'Odéon avec son épouse, ils boudèrent les dissidents de la rive droite.

Le théâtre sous la Révolution

Le régime révolutionnaire renforçait constamment la censure. Il fallait supprimer des passages dans les pièces classiques, même celles de Molière. Les jacobins fanatiques – à l'origine de la Terreur – considéraient de plus en plus les représentations au Théâtre de l'Égalité comme des provocations. Le Théâtre de l'Odéon fut fermé et ses acteurs arrêtés. Collot d'Herbois, comédien raté et auteur aigri d'après Patrick Devaux dans *La Comédie-Française*, était chargé des affaires de théâtre en tant que membre exécutif du Comité de salut public. Il apposait la lettre G sur les papiers de ceux qui ne lui étaient pas agréables. G pour guillotiner.

Ce même Comité comptait un autre acteur dans ses rangs, Charles-Hippolyte Delpuech de Labussière. Ce dernier était chargé de rassembler des preuves. Aussi rusé que courageux, il parvint à créer le désordre. De manière inexplicable, les dossiers étaient incomplets ou inexacts, des papiers

disparaissaient pour être retrouvés ailleurs. D'incessants ajournements en résultaient. C'est ainsi qu'il sauva ses camarades dont l'infinie gratitude ne s'exprima qu'en 1803 à travers un spectacle de charité au profit de leur sauveur qui vivait dans une misère noire.

En 1799, un incendie éclata à l'Odéon, la Terreur avait pris fin quatre ans plus tôt, l'heure était à la réconciliation. La compagnie divisée en deux camps fut réunie par le nouveau régime et Talma psalmodia : « Quelle Jérusalem nouvelle sort du fond du tombeau brillante de clarté ? » La question était rhétorique ; la Comédie-Française renaissait de ses cendres. La troupe renouvelée attaqua avec *Le Cid* de Corneille, et depuis ce jour-là, elle n'a plus quitté le Théâtre français.

Le beau rôle des actrices

Mis à part le célèbre Talma, considéré en son temps comme un grand innovateur dramatique, ce sont surtout les actrices de la Comédie-Française qui ont accédé à une renommée éternelle. Les femmes tenaient les premiers rôles dans les tragédies, un genre considéré comme supérieur aux comédies. Elles s'étaient spécialisées dans ces pièces pleines de destinées inéluctables, de dénouements dramatiques et de résistances désespérées aux puissances supérieures. Elles étaient des tragédiennes qui n'avaient pas leur pareil pour incarner le drame, ce qui ne pouvait se faire sans les vibrations infinies d'un trémolo dans la voix. Du pathos, du pathos et encore du pathos, apparemment le public ne s'en lassait pas. Aussi ce sont à elles que l'on faisait appel dans les temps difficiles de guerre ou de révolution, pour déclamer la *Marseillaise*. Rachel, la plus célèbre de toutes, remplissait les salles dans la période révolutionnaire de 1848, avec son interprétation de l'hymne

national. Lors du siège de Paris par les Prussiens de Bismarck en 1870, ce fut Madame Agar qui fit vibrer les foules en répétant la *Marseillaise* quarante-quatre fois en une seule soirée. Comme si cela compensait le manque d'armes et de nourriture. Et de tous temps, il y avait bien sûr les messieurs, blottis dans l'obscurité de leur loge, qui développaient des passions secrètes pour ces beautés sur la scène. Ils louaient leurs charmes, et parfois payaient pour les posséder. Certaines tragédiennes étaient des légendes vivantes, elles le restèrent après leur mort.

La Clairon et Rachel, deux actrices phares

Parmi elles, Claire-Joseph Leiris dite La Clairon (1723-1803). Elle disait d'elle-même qu'elle apprenait aussi facilement les secrets du plaisir sensuel que les répliques de théâtre. Elle devint ainsi célèbre à plusieurs égards : « Paris m'a adorée, j'ai régné en Bavière, j'ai traversé les guerres, les révolutions. J'ai connu la misère, la honte, la souffrance, la maladie. J'ai fréquenté beaucoup d'hommes et quelques femmes, j'ai partagé les secrets de leur vie ». Il y a quelques années, Edwige Feuillère, elle-même sociétaire connue de la Comédie, a consacré une biographie romancée à La Clairon. Elle nous apprend, entre autres choses, que cinq ans après l'entrée en vigueur du calendrier républicain, elle ne connaissait toujours pas les nouveaux mois et jours par cœur. Feuillère la décrit comme libertine et chaste à la fois, âpre au gain et généreuse, actrice et sincère, sans préjugés ni illusions. Libre, réaliste et intelligente, La Clairon était une femme de notre temps. Le livre est intéressant, parce qu'il donne une idée de la vie de cette femme dans son époque, louvoyant entre la scène

et la chambre, entre ce qui était interdit et ce qui était à peine toléré.

Rachel (1821-1858) n'avait rien à envier à La Clairon. Elle la battait même peut-être en étant morte si jeune. C'était une véritable diva, qui donnait bien du fil à retordre aux directeurs. Elle fut la sociétaire qui s'était vu attribuer de loin le plus de douzièmes de l'histoire de la Comédie. Elle avait droit à de longs congés pour jouer ailleurs, ce qui nuisait aux finances de la Comédie. Elle faisait aussi ce qu'elle voulait des hommes. Napoléon III l'adorait.

Victor Hugo estimait qu'elle avait « fait de Corneille et de Racine des génies contemporains et pleins d'actualité ». Le dramaturge renommé, Alfred de Musset, faillit se laisser déborder par son talent poétique lorsqu'il se hasarda à lui consacrer sa plume : « Forte d'instinct, ignorante, vraie princesse bohémienne, une pincée de cendre où il y a une étincelle sacrée. Il faut nécessairement reconnaître là une faculté divinatoire, inexplicable, et qui ressemble à ce qu'on appelle une révélation. Tel est le caractère du génie ». Comme tant d'autres célébrités, Rachel est enterrée au Père-Lachaise. On raconte que pendant des années, de jeunes acteurs débutants se sont rassemblés sur sa tombe. Ils y déclamaient les pièces qu'elle avait jouées avec tant de succès, dans l'espoir que son talent rejaillirait sur eux.

Sarah Bernhardt, qui allait acquérir une telle renommée, ne fut jamais très attachée à la Comédie-Française. Elle n'y est restée que quelques années. Elle avait d'autres ambitions, et surtout, une grande soif de liberté.

Malraux désavoué

La dernière grande crise entre le gouvernement et la Comédie-Française date de 1959, lorsqu'André Malraux, ministre de la Culture

sous le général de Gaulle, tenta de renforcer son emprise sur la compagnie en voulant nommer tous les membres de la direction. Les réactions furent vives, Malraux dut s'avouer vaincu. Il y a quelques années seulement, quand le pouvoir passa de la gauche à la droite, la nomination de l'administrateur souleva l'inquiétude publique. Le nouveau gouvernement était lui aussi attaché aux symboles, et la Comédie-Française en fait certainement partie. On ne la laisse pas à n'importe quel homme de théâtre sans attaches politiques.

La Comédie-Française ne se porte pas plus mal. On a construit, restauré, agrandi. Le petit Théâtre du Vieux-Colombier, connu pour nombre d'expérimentations osées, a été entièrement rénové et attribué à la

Comédie-Française, de sorte que les gardiens du répertoire peuvent se lancer dans des aventures théâtrales sans même sortir de chez eux.

[Parcours]

N°104 : En tournant l'angle à gauche sous le péristyle de Chartres, le médaillon se situe sous la fenêtre de la cantine. À droite, le jardin du Palais-Royal.

N°105 : Devant la boutique de pipes, À l'Oriental.

Majestueux et élégant, le jardin du Palais-Royal offre au promeneur un havre de calme en plein Paris, avec ses allées de tilleuls, ses parterres abondamment fleuris et ses bassins. Il occupe le cœur d'un ensemble harmonieux constitué par le Palais-Royal en lui-même et ses trois galeries qui abritent commerces, fabricants de médailles et boutiques de mode.



Le jardin du Palais-Royal



Une de ces boutiques qui bordaient le jardin se fit remarquer, ou plutôt son propriétaire. Un certain monsieur Rousseau, horloger de son métier, fut obsédé dès 1786 par l'idée qu'un méridien traversait sa boutique. Il fallait un peu d'imagination pour y croire, car si l'on suit les calculs du monument de Dobbets, la ligne longitudinale passe très vite à gauche du jardin sur la rue de Montpensier et la rue de Richelieu. Peut-être monsieur Rousseau avait-il une vision plus large du méridien ? Quoi qu'il en fût, il posa un petit canon sur la ligne. Exactement dans le sens de la longueur. L'engin était très ingénieux. Il comportait une loupe orientée de telle façon que le soleil faisait exploser la poudre à midi pile. Boum ! Il était midi, chacun pouvait régler sa montre !

Coups de canon jusqu'en 1914

Il n'y avait pas toujours du soleil, mais l'horloger avait tout prévu. Sur le canon, il fit graver cette inscription latine : « Horas non numero nisi serenas » (« Je ne compte que les heures heureuses »). Le sieur Rousseau fut considéré comme un bienfaiteur de l'humanité, et son commerce au n°95 de la galerie du Beaujolais en récolta les bénéfices.

Je n'ai pas pu établir où se trouvait précisément ce canon à cette époque car, comme je l'ai dit, le méridien ne fait qu'effleurer le jardin. Donc si le canon était posé exactement sur le méridien, il devait se trouver quelque part entre les médaillons 103 et 105. Ce n'était en tout cas pas un endroit très logique, car en 1799 le canon fut déplacé vers la pelouse au centre du parc, devant le premier pavillon, juste derrière les bancs. C'est là qu'on pouvait le voir, il y a quelques années encore. Il fallait bien regarder, moi-même j'ai cru au prime abord qu'il s'agissait d'un vieux dispositif d'arrosage. Heureusement, un panneau d'information dans la haie, à droite du pavillon, balaya mes doutes. Jusqu'en 1914, le coup de canon retentissait tous les jours, à la satisfaction de tous. Béni soit le sieur Rousseau. L'excès de détonations dans les années de guerre qui suivirent eut apparemment pour conséquence qu'on n'était plus très demandeur d'un coup de midi. Monsieur Rousseau avait prévu : le canon ne marquerait que les heures heureuses. En 1990, le coup de canon quotidien fut rétabli, le bonheur revint, grâce à un sponsor entre autres, le sieur Vuitton, qui fait négoce de bagages. Or, depuis, le canon a encore disparu de manière inexplicable et la belle tradition a une nouvelle fois pris fin. Mais il reste le panneau explicatif.

Architectures des XVII^e et XVIII^e siècles

Les bâtiments autour du jardin sont un bel exemple de la promotion immobilière de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Philippe, duc d'Orléans, cousin de Louis XVI, y fit construire des immeubles avec des galeries de boutiques côté parc. C'était un homme au train de vie coûteux, qui s'assura ainsi des revenus confortables. Deux grands incendies de l'Opéra voisin, en 1763 et en 1781, rendirent de toute façon nécessaire de construire à neuf. La construction du Théâtre français, qui abrite la Comédie-Française, a été lancée en 1781. Dans les galeries s'installèrent des commerces, surtout des restaurants et des bistrotts. Une boutique de la largeur d'une arche de la galerie, avec l'étage au-dessus pour servir de logement ou d'entrepôt, devait rapporter cinq mille livres, ce qui équivalait presque à ce qu'on en demande aujourd'hui.

Le bâtiment du Conseil d'État était à l'origine un palais que le cardinal Richelieu destinait à son usage personnel. Il demanda à l'architecte Jacques le Mercier d'en faire une résidence modeste, moins le palais d'un puissant ecclésiastique que celui d'un simple diplomate. Il mourut le 4 décembre 1642 sans jamais avoir vécu dans le palais Cardinal qu'il légua à la famille royale. Celle-ci s'y installa pour quelques années dans la jeunesse de Louis XIV. D'où le nom de palais Royal. Le Roi Soleil en fit cadeau à son frère, Philippe, duc d'Orléans, ancêtre de l'autre Philippe d'Orléans.

Le palais pendant la Révolution

À la Révolution, le palais fut rebaptisé Palais Égalité. Son propriétaire se rangea du côté des révolutionnaires, siégea même à la Convention, l'assemblée révolutionnaire, et cessa donc



d'être noble. Son nouveau nom fut Philippe Égalité et il vota pour la décapitation de son cousin Louis XVI. Cela ne lui aura guère profité. Noble un jour, noble toujours, il fut lui aussi mené à l'échafaud.

Son vote lui est toujours reproché par les légitimistes, des monarchistes qui souhaitent revoir un Bourbon sur le trône de France alors que le prétendant, le comte de Paris, est un Orléans. Par ailleurs, un Canadien d'origine néerlandaise prétend être encore plus Bourbon que le candidat des légitimistes, puisqu'il serait un descendant direct de Louis XVII. Le jeune fils du roi décapité se serait évadé de façon mystérieuse, aurait rallié les Pays-Bas et, si l'on en croit une pierre tombale à Delft, c'est là qu'il serait enterré. Le Canadien, agent immobilier de son métier, souhaite lui aussi faire valoir son droit au trône français, indépendamment bien sûr de savoir si ce trône est disponible. Pour les monarchistes, cela n'est qu'affaire de patience. Accessoirement,

des tests ADN n'ont fait que renforcer les doutes concernant les origines du royal agent immobilier.

Un espace de liberté

Le jardin du Palais-Royal était un domaine privé, et Philippe d'Orléans-Égalité fit en sorte qu'il le resta. La police n'y avait pas accès. Le jardin devint une zone franche où tout ce que Dieu et le roi interdisaient était possible. Des modernistes politiques y discutaient et complotaient. Il y avait cent treize estaminets où des femmes, certaines en partie dénudées, proposaient leurs services. Des librairies à première vue innocentes se révélaient fréquemment être des endroits où goûter des jouissances toutes autres que littéraires. Il y avait parfois tant de monde dans le jardin, qu'une pomme lancée par une fenêtre n'aurait pas atteint le sol, d'après un témoin de l'époque.

Aux n^{os} 57 à 60 de la galerie Montpensier se situait le célèbre *Café Foy* où le soir du 13 juillet 1789, Camille Desmoulins appela le peuple à prendre la Bastille, parce que le renvoi du ministre des Finances Necker annonçait selon lui un massacre des patriotes. De nos jours, le jardin du Palais-Royal est un des endroits les plus beaux et les plus calmes de Paris. Aux beaux jours, vous pouvez y déjeuner tranquillement sur une des terrasses, en se remémorant tout ce qui s'y est déroulé. Relisez donc Balzac et *Les illusions perdues* (1837-1843) : « Ces vitrages encrassés par la pluie et par la poussière, ces huttes plates et couvertes de haillons au-dehors, la saleté des murailles commencées, cet ensemble de choses qui tenait du camp des Bohémiens, des baraques d'une foire, des constructions provisoires avec lesquelles on entoure à Paris les monuments qu'on ne bâtit pas, cette physionomie grimaçante allait admirablement aux différents commerces

qui grouillaient sous ce hangar impudique, effronté, plein de gazouillements et d'une gaieté folle, où, depuis la Révolution de 1789 jusqu'à la Révolution de 1830, il s'est fait d'immenses affaires. [...] Il n'y avait là que des libraires, de la poésie, de la politique et de la prose, des marchandes de modes, enfin des filles de joie qui venaient seulement le soir. [...] Le matin, jusqu'à deux heures après midi, les Galeries de Bois [à l'emplacement actuel de la Galerie d'Orléans] étaient muettes, sombres et désertes. Les marchands y causaient comme chez eux. Le rendez-vous que s'y est donné la population parisienne ne commençait que vers trois heures, à l'heure de la Bourse. [...] La poésie de ce terrible bazar éclatait à la tombée du jour. De toutes les rues adjacentes allaient et venaient un grand nombre de filles qui pouvaient s'y promener sans rétribution. De tous les points de Paris, une fille de joie accourait faire son Palais. Les Galeries de Pierre appartenaient à des maisons privilégiées qui payaient le droit d'exposer des créatures habillées comme des princesses, entre telle ou telle arcade, et à la place correspondante dans le jardin ; tandis que les Galeries de Bois étaient pour la prostitution un terrain public, le Palais par excellence, mot qui signifiait alors le temple de la prostitution. »

Après les grands incendies de la Commune en 1871, les galeries en bois disparurent définitivement. Il ne reste guère de cette époque que le restaurant trois étoiles *Le Grand Véfour*. Sous les galeries, vous ne trouvez plus que des boutiques de luxe.

[Parcours]

N°106 : Continuer dans la galerie de Chartres. Prendre le prochain passage à gauche. Quelques mètres plus loin, devant le poste d'accueil et de

surveillance. Mais vous ne le trouverez pas : encore un médaillon qui a disparu !

N°107 : Un passage plus loin. À gauche avant la galerie Montpensier. Tout juste encore dans le passage. Un trou, ça oui, mais pas de plaquette.

N°108: Continuer vers l'extérieur, rue de Montpensier. Près de la petite porte jaune et bleue du n°9. Un trou, pas de médaillon.

Au n°15 de la rue se trouve le passage de Richelieu d'où Restif de la Bretonne dans *Les nuits de Paris* aperçoit une « jeune et jolie personne » qui se faufile dans le jardin du Palais-Royal. Il la suit, l'aborde, elle répond. Il fait trois fois le tour du jardin avec elle et, à la quatrième fois, alors qu'elle semble l'écouter attentivement – car l'espoir fait vivre, n'est-ce pas ? – elle sort soudain la clef d'une des maisons et se glisse à l'intérieur. L'espoir s'est évanoui. Il localise l'entrée principale de la maison en comptant à partir du *Café Foy*. D'après le garde suisse, il s'agit de la duchesse de *** (en français dans le texte, après tout les galants devaient se montrer discrets). Restif, clairement déçu, se console « par l'assurance de l'honnêteté de celle avec qui je venais de causer ».

Si le passage est ouvert, je vous conseille de suivre Restif sur le chemin du retour. Dibbets voulait aussi faire placer un médaillon ici, mais il se heurta à la copropriété. Si la porte du passage est fermée, il y a un autre passage un peu plus loin qui mène au restaurant *L'Incroyable*.

N°109 : Se trouve sur le trottoir devant le 24, rue de Richelieu, une dépendance du ministère des Finances.

Au XVIII^e siècle et surtout au début du XIX^e siècle, la rue de Richelieu était une des rues les plus cotées de la capitale, avec ses boutiques chic, ses hôtels, restaurants et théâtres. Cela vaut la peine de s'arrêter un instant au n°41, devant les curieuses vitrines du magasin *Gloires du Passé*. À l'angle de la rue Molière, ne manquez pas le buste du plus grand écrivain dramatique de France.

Un peu plus loin, au n°58, le monument intellectuel par excellence : la Bibliothèque nationale avec sa salle de lecture où il règne une ambiance de sanctuaire. La majeure partie de la collection de livres a été déménagée en 1997 vers la Bibliothèque François-Mitterrand, plus moderne, sur le quai Saint-Bernard le long de la Seine. Je vous ferai grâce de toutes les polémiques, des disputes et des pétitions en raison des tours en verre qui abritent la réserve – le verre est mauvais pour la conservation –, et je ne parlerai même



Statue de Molière, rue Richelieu.

pas de toutes les grèves du personnel dénonçant les défaillances dans le système informatique supposé acheminer les livres vers les banques de prêt en un temps record. Mais sachez que bien des pages de journaux ont été noircies sur ce sujet !

Au n°61 un panneau nous apprend que Stendhal rédigea ici, entre 1822 et 1823, *Les Promenades dans Rome*, et aussi et surtout son célèbre *Le Rouge et le Noir*. Au n°63, au Grand Hôtel de Malte, a logé Simon Bolivar, le libérateur du Venezuela, en 1806. Peut-être y verrons-nous un jour Chavez !

Continuez un instant jusqu'à la jolie place Louvois qui a des choses intéressantes à partager avec nous. Non pas cette fontaine monumentale de 1844 ornée de dames replètes qui symbolisent les fleuves Seine, Garonne, Loire et Saône. Non, autrefois se dressait ici un des huit opéras que Paris comptait alors. En 1794 y eut lieu la première parisienne de *La Flûte enchantée* de Mozart. Napoléon Bonaparte venait y assister à une exécution de *Die Schöpfung* de Haydn, la veille de Noël 1800, lorsqu'il fut pris pour cible d'un attentat (raté) un peu plus loin. Le 13 février 1820, le Duc de Berry fut mortellement poignardé juste devant la porte en sortant après une représentation du *Carnaval de Venise*. L'agresseur espérait ainsi mettre fin à la dynastie des Bourbon. L'opéra fut ensuite rasé pour y construire une chapelle expiatoire. Mais après la Révolution de 1830, ce projet fut abandonné.

Vers le passage Choiseul

Prendre à gauche la rue Chabanaï (au n°11 fut arrêté pour trahison le général Pichegru, que les Néerlandais connaissent bien du temps où leur pays faisait partie de l'Empire), à gauche la rue Chérubin, à gauche rue Sainte-Anne, à droite rue des Petits-Champs. Quelques

dizaines de mètres plus loin se trouve le passage Choiseul, qui nous offre l'occasion de citer quelques noms bien connus. Aux n°s 27-31 se trouvait jusqu'en 1910 la maison d'édition d'Alphonse Lemerre, chez qui Paul Verlaine publia ses premiers poèmes. Plus loin, l'entrée du Théâtre des Bouffes-Parisiens, exploitée durant des années et avec beaucoup de succès par le compositeur d'opérettes Jacques Offenbach. Ses spectacles étaient incontournables. Les souverains de l'Europe entière venaient y assister. Même Bismarck s'y rendit quand Napoléon III l'invita à Paris pour un grand défilé à l'occasion de l'exposition universelle de 1867. Trois années donc avant la guerre franco-prussienne et la chute de Napoléon III. Il faut dire que la pièce présentée *La grande-duchesse de Gerolstein* était une satire des pratiques dans les nombreux petits royaumes allemands dont le chancelier de fer voulait tant se débarrasser. Le tsar de Russie était également curieux, car la rumeur voulait que la pièce se moquât des excès romantiques de feu la tsarine Catherine. Le tsar le prit bien, parce qu'il était semble-t-il totalement subjugué par le rôle-titre, interprétée par Hortense Schneider. Cette dernière avait déjà tourné la tête au khédivé d'Egypte. Dès lors, rien d'étonnant à ce qu'elle menaçât régulièrement Offenbach de partir s'il n'augmentait pas ses gages. Par ailleurs, cette opérette, une des quatre-vingt-dix écrites par Offenbach (quatre par an), fut jouée au Théâtre des Variétés qui donne sur le passage des Panoramas. Celui-ci est tout près, et il vaut le détour. L'accès se trouve au 10, rue Saint-Marc.

Mais d'abord, poursuivons dans le passage Choiseul. En face des Bouffes-Parisiens, au n°64, se trouve la boutique avec appartement où Louis-Ferdinand Céline passa son enfance misérable telle qu'il l'a décrite dans *Mort à crédit*.

L'enfance de Céline, passage Choiseul

C'est le séjour de Céline passage Choiseul qui est à l'origine du cynisme qui le caractérisera plus tard, de sa profonde méfiance d'autrui et de sa manie de la persécution. En tant qu'écrivain, Céline était d'avis que la littérature dans son approche humaniste avait fait l'impasse sur la bassesse humaine, que l'homme avait toujours été peint sous un meilleur jour que ce qu'il est vraiment. Noircir et se noircir, telle est la devise de son écriture. Il fallait le dire enfin : l'humanité est basse et méchante ! Ce serait un grand soulagement pour tous ! Après cinquante pages d'introduction dans *Mort à crédit*, cette soif de sincérité poussera enfin le médecin Céline à écrire la « vérité ».

Louis Ferdinand Destouches dit Céline (1894-1961) est un écrivain aussi mythique que controversé. Pour de nombreux lecteurs, son premier roman *Voyage au bout de la nuit* (1932) a été une secousse littéraire inégalée ; pour d'autres, il s'est disqualifié une fois pour toutes en tant qu'auteur de pamphlets antisémites comme *Bagatelle pour un massacre* et *L'École des cadavres*, dont la réédition est d'ailleurs interdite (conséquence : les éditions originales de ce livre valent aujourd'hui une fortune). Jusqu'à sa mort, Céline eut un cabinet de médecin, mais sa profession ne lui a jamais rapporté beaucoup d'argent. Il était en effet un médecin de pauvres et, pour autant que l'on sache, ne se faisait que rarement payer. Il n'avait guère foi en l'humanité, mais il avait pitié de ceux qui n'arrivaient pas à se débrouiller.

C'est le séjour de Céline passage Choiseul qui est à l'origine du cynisme qui le caractérisera plus tard, de sa profonde méfiance d'autrui et de sa manie de la persécution.



Le passage Choiseul aujourd'hui.

En tant qu'écrivain, Céline était d'avis que la littérature dans son approche humaniste avait fait l'impasse sur la bassesse humaine, que l'homme avait toujours été peint sous un meilleur jour que ce qu'il est vraiment. Noircir et se noircir, telle est la devise de son écriture. Il fallait le dire enfin : l'humanité est basse et méchante ! Ce serait un grand soulagement pour tous ! Après cinquante pages d'introduction dans *Mort à crédit*, cette soif de sincérité poussera enfin le médecin Céline à écrire la « vérité ».

Louis Ferdinand Destouches dit Céline (1894-1961) est un écrivain aussi mythique que controversé. Pour de nombreux lecteurs, son premier roman *Voyage au bout de la nuit* (1932) a été une secousse littéraire inégalée ; pour d'autres, il s'est disqualifié une fois pour toutes en tant qu'auteur de pamphlets antisémites comme *Bagatelle pour un massacre* et *L'École des cadavres*, dont la réédition est d'ailleurs interdite (conséquence : les



Le jeune Louis-Ferdinand a habité dans cet appartement du passage Choiseul.

éditions originales de ce livre valent aujourd'hui une fortune). Jusqu'à sa mort, Céline eut un cabinet de médecin, mais sa profession ne lui a jamais rapporté beaucoup d'argent. Il était en effet un médecin de pauvres et, pour autant que l'on sache, ne se faisait que rarement payer. Il n'avait guère foi en l'humanité, mais il avait pitié de ceux qui n'arrivaient pas à se débrouiller.

Deux interviews télévisées

Céline a donné deux interviews pour la télévision, en 1957 et en 1961, l'année de sa mort provoquée une congestion cérébrale. Dans les deux cas, les enregistrements eurent lieu dans sa villa délabrée de Meudon en banlieue parisienne. Il habitait au 25^{bis} route des Gardes. Sa maison a été rachetée par un particulier et ne se visite pas. Céline est enterré au Cimetière des Longs-Réages, à Meudon.

Lors du premier entretien, il est visiblement tendu et prend soin de bien formuler ses réponses. Dans le second entretien, il se permet quelques plaisanteries et des expressions argotiques. Il a l'air d'un ermite un peu sauvage, un solitaire aux cheveux fous, bizarrement coupés, nageant dans son costume de velours côtelé (1957) ou vêtu d'un gilet de laine sur un pantalon qui montre surtout à quel point il est maigre (1961).

Le bureau dans son cabinet médical est toujours recouvert de papiers, quatre ans après les premiers enregistrements. C'est là qu'il écrivait, pendant que sa femme donnait des cours de

danse à l'étage. Il ne buvait ni ne fumait, dormait très peu. Les différentes parties de ses manuscrits sont assemblées avec des pinces à linge. C'est étonnant à voir : l'écrivain mondialement connu dans la peau du simple artisan qu'il voulait être ! « Je suis ici pour travailler » déclare-t-il. Pour un roman, il « fignolait » deux mille cinq cents pages à la main.

Lors du second entretien, on entend souvent son perroquet siffler et ou alors ses chiens grogner ou aboyer. Il les appelle tous sans distinction « petit père ». Dans ce dernier entretien, il souligne : « J'ai cessé d'être écrivain pour devenir un chroniqueur ». La façon condescendante, méprisante dont il prononce le mot écrivain est significative. « Alors j'ai mis ma peau sur la table, parce que, n'oubliez pas une chose, c'est que la grande inspiratrice, c'est la mort. Si vous ne mettez pas votre peau sur la table, vous n'avez rien. Il faut payer ! Ce qui est fait gratuit sent le gratuit, pue le gratuit. À l'heure actuelle, vous n'avez que des écrivains gratuits. Et ce qui est gratuit, pue le gratuit ». Dans un des entretiens, il dit désirer sa mort. Il plaisante avec le sujet et précise qu'il serait bien que son décès arrive tout de suite, sous l'œil de la caméra. Il ne faudrait pas que l'agonie dure longtemps, car la douleur ne lui dit rien. « Au revoir et merci » seraient ses dernières paroles. Il allait être servi l'année même !

Une enfance difficile

Dans ces entretiens, l'auteur se rappelle ses années d'enfance dans le passage Choiseul avec un mélange d'horreur et de nostalgie. Il y vécut depuis l'âge de deux ans (1896) jusqu'à ses treize ans (1907) quand la famille déménagea au 11, rue Marsollier (11^e arrondissement) plus loin vers l'ouest. Il y habita jusqu'à ce qu'après quelques années d'école à l'étranger, il se porta volontaire pour l'armée en 1912. Son père était correspondancier dans une compagnie d'assurances, sa mère tenait une boutique de dentelles.

« Ah ! Je me rappelle une chose, c'est que chez nous, on bouffait des nouilles. [...] On faisait une lessiveuse de nouilles, parce que la nouille est le seul aliment [...] qui n'a pas d'odeur, car la dentelle, et surtout la dentelle ancienne, retient les odeurs. Par conséquent, j'ai vécu dans la panique de l'odeur. Donc il n'était pas question ni de viande, ni de poisson, ni de rien. La nouille ! La nouille !

Alors ma mère, la pauvre femme [...], elle était infirme. Pour monter un escalier d'un étage en tire-bouchon comme ça, pour le monter le moins possible, elle faisait une lessiveuse de nouilles. Alors on bouffait de la nouille avec un peu de beurre le soir, très peu. C'est vrai que j'ai été élevé aux nouilles et à la panade. »

Dans *Mort à crédit*, la galerie couverte s'appelle passage des Bérézinas.

« On a quitté rue de Babylone, pour se remettre en boutique, tenter encore la fortune, Passage des Bérézinas, entre la Bourse et les Boulevards. On avait un logement au-dessus de tout, en étages, trois pièces qui se reliaient par un tire-bouchon. Ma mère escaladait sans cesse, à cloche-pied. Ta ! Pas ! Tam ! Ta ! Pas ! Tam ! Elle se retenait à la rampe. Mon père, ça le crispait de l'entendre. Déjà il était mauvais à cause des heures qui ne passaient pas. Sans cesse il regardait sa montre. Maman en plus, et sa guibole, ça le foutait à cran pour des riens. En haut, notre dernière piaule, celle qui donnait sur le vitrage, à l'air c'est-à-dire, elle fermait par des barreaux, à cause des voleurs et des chats. »

Dans l'entretien, il raconte ses années d'enfance :

« Je n'avais pas beaucoup de chance d'être doux et affectueux. J'ai été élevé dans les giffes parce que [...] à cette époque-là, on élevait avec des giffes et puis tais-toi, tu es un voyou

etc. Je ne me posais pas la question [si j'aimais ma mère]. [...] Eux étaient angoissés par leurs problèmes de la croque [...]. Je me rappelle une chose: il n'y avait jamais qu'une vitrine qui était allumée le soir au gaz, parce que, dans l'autre, il n'y avait rien. [...] Il n'y avait pas de complexe n'est-ce pas ? Il s'agissait de manger, de donner à bouffer.

C'est curieux, il faut avouer que ça vous marque aussi [de vivre là], pas tant que la prison mais ça vous marque, en ce sens que je n'avais aucun endroit où aller jouer, où vont les gosses. Et nous avions dans le passage Choiseul trois cent soixante becs de gaz qui marchaient jour et nuit, vous le savez, et nous avions les petits chiens qui faisaient leurs besoins. Et puis nous avions des chansons. Chose assez curieuse, je

peux dire que j'ai assisté à la fin des chansons. Au début, avant la guerre de quatorze, chaque fois qu'il entrait une arpète ou une midinette, comme elles s'appelaient, au début du passage, elle commençait à chanter. Elle chantait pendant toute sa durée de traversée du passage. Et puis, après quatorze, on n'a plus chanté dans le passage. C'est un signe des temps. C'est tout ce qu'on avait comme distraction. C'est la chanson des petits apprentis. Et puis des midinettes. C'est à peu près tout.

Depuis ce temps-là, j'ai été voir le passage, j'y retournais souvent, mais les gens je ne les connais plus. [...] [C'est] une espèce qui a disparu puisqu'on ne demeure plus au passage Choiseul. L'hygiène s'y refuse et puis d'abord c'est éclairé à l'électricité, c'est fini le gaz.

Enfin, on peut dire que j'ai été élevé dans une cloche à gaz. Enfin, c'était une façon comme une autre. Ça marque tout de même d'être élevé dans une cloche à gaz. Il y a beaucoup d'animaux de laboratoire, quand ils vivent dans une étuve, ils s'en ressentent. Ce n'est pas tout simple.

Passage Choiseul, on voyait aussi des belles clientes, on voyait des gens qui étaient bien au-





Le siège du Crédit Lyonnais est un bel exemple de l'architecture commerciale parisienne de la fin du XIX^e siècle.

dessus de notre condition évidemment. Tout ça a dû marquer, probablement. Je les regardais avec admiration. Et ma mère d'ailleurs me faisait la morale. Elle me faisait remarquer qu'une cliente était un objet sacré, qu'elle avait des responsabilités que je ne soupçonnais pas et que c'est grâce à elle que nous survivions, et que je ne pouvais pas imaginer même le sacrifice et la vertu des gens riches. [...] Elle vénérât beaucoup les gens riches, qu'elle trouvait bien au-dessus de notre condition et que par conséquent il s'agissait une fois pour toutes de les remercier de bien vouloir nous faire vivre très humblement. [J'ai découvert la nature] au cimetière, pour aller voir la tombe de ma grand-mère, quand elle est morte. »

[Parcours]

Traversez le passage.

**N°110 : À la sortie rue Saint-Augustin, tourner à droite.
Le médaillon est devant le n°15,**

maison des Pyrénées. Vous ne trouverez plus qu'un trou. À gauche, rue de Gramont. À droite, le siège de l'ancienne Société des Restaurateurs, Limonadiers et Hôteliers (SNRLH), devenue Synhorcat depuis 2002.

N°111 : À droite devant l'entrée de service de ce qui fut le siège principal du *Crédit Lyonnais* (au 16, rue du Quatre-Septembre). Après le grand incendie du 5 mai 1996, le bâtiment a été sous divisé et s'appelle a présent *Le Centorial*. Médaillon introuvable.

Prendre la rue du Quatre-Septembre vers l'ouest, tourner à droite dans la rue – et non

pas le passage – de Choiseul. Tout de suite, à droite sur le mur du bâtiment qui abritait la banque, vous apercevez les traces d'une des premières attaques aériennes de l'histoire, le 30 janvier 1918. Un peu plus de neuf mois avant l'armistice du 11 novembre, qui mit fin à une des plus grandes boucheries de tous les temps.

Revenir à la rue de Gramont, tourner à gauche, aller jusqu'au bout de la rue pour profiter de la belle vue sur le Sacré-Cœur. Prendre à gauche le boulevard des Italiens. Les n^{os} 112 à 115 n'ont jamais été placés.

N°116 : Se situait juste devant l'entrée principale du *Crédit Lyonnais*, au n°19 du boulevard des Italiens. Disparu.

Le bâtiment de la banque a été dessiné par un architecte néerlandais du XIX^e siècle, Bouwens van der Boijen. À l'intérieur, la coupole est un des plus beaux exemples de structures d'acier telles qu'elles furent souvent employées à l'époque, sous l'influence de l'ingénieur Gustave Eiffel.

N°117 : Traverser le boulevard en direction de *La Taverne* où l'on mange à volonté tantôt de la choucroute, tantôt des huîtres.

Le trou où se trouvait le médaillon est visible devant la terrasse couverte à hauteur du vélo blanc peint sur la chaussée.

N°118 : Tourner à gauche au coin, pour prendre la rue Taitbout.

Le médaillon 118 se trouve pile à la pointe de l'annexe ajoutée à *La Taverne*.

C'est dans cette rue, à l'angle de la rue des Italiens, qu'était autrefois le siège du journal *Le Monde*. Souvent d'ailleurs, on l'appelait le quotidien de la rue des Italiens. Chacun savait alors de quoi il était question. Il m'arrivait parfois d'y passer quand j'étais correspondant pour un journal néerlandais. Plus tard, j'eus mon bureau un peu plus loin, rue de Provence. L'immeuble était dégradé. En haut la rédaction, en bas l'imprimerie. Tout un enchevêtrement de bureaux rédactionnels. Du désordre et de la poussière. Des archives conservées dans les couloirs étroits. La réunion rédactionnelle au petit matin (puisque *Le Monde* est un journal du soir) se faisait debout, pour qu'elle ne dure pas trop longtemps. En face, il y avait un bistrot sympathique où j'ai souvent déjeuné avec des collègues du *Monde*. Il y avait quantité de petits troquets comme ça dans le quartier. La plupart n'ont pas survécu au départ du journal.

À présent, la rue est vide et terne. À l'époque, c'était l'agitation. Des coursiers allaient et venaient. Et puis il y avait le moment où le journal devait sortir. Là où se trouvent maintenant des portes irréprochables, il y avait des trous dans un mur sale, qui crachaient des paquets de journaux à partir de 13 h. Ces paquets étaient attrapés au vol par des livreurs costauds qui criaient et juraient pour se rappeler à l'ordre. Ça sentait l'encre et le papier. Le romantisme de la presse !

N°119 : Pile devant le n°9 du boulevard Haussmann.

N°120 : En face, devant le n°16 de ce même boulevard Haussmann, après le panneau avec le plan du quartier. Mais celui-ci a disparu.

Le baron Haussmann, sous-empereur de Paris



Le boulevard Haussmann aujourd'hui.

Le baron Haussmann était un haut fonctionnaire très puissant, un protégé de l'empereur Napoléon III. Aussi se moquait-on en appelant le sous-empereur celui qui allait avoir la mission de transformer Paris en un ensemble gérable, d'ordre et de calme. Les larges percées, dans la capitale si souvent rebelle (depuis 1789, il y avait eu deux autres révolutions sanglantes, et nous ne comptons pas le massacre de la Commune en 1871), n'auraient eu d'autre but que de créer des champs de tir antirévolutionnaires. On raconte qu'il suffit de voir le plan des rues : de longues voies droites pour que les armes lourdes puissent tenir en respect d'éventuels révolutionnaires.

Un plan antiguérilla ?

L'écrivain allemand très francophile Walter Benjamin (1892-1940) considérait encore en plein *xx^e* siècle que Haussmann avait été le planificateur antiguérilla urbaine. Assainissements, démolitions, améliorations, rénovations, tout cela avait été fait à ses yeux dans un but répressif. Dans *Das Passagenwerk*, Benjamin parle de Paris en tant que « capitale du *xx^e* siècle » : « Le véritable but des travaux d'Haussmann, c'était de s'assurer contre l'éventualité d'une guerre civile. Il

voulait rendre impossible à tout jamais la construction de barricades dans les rues de Paris. [...] Les contemporains ont baptisé son entreprise l'« embellissement stratégique ».

Benjamin s'est un peu trop laissé guider par les opposants de Napoléon III. Entre 1852 et 1869, Haussmann a transformé la ville médiévale délabrée et insalubre, aux sombres ruelles sinueuses et aux puants égouts à ciel ouvert, en une métropole moderne dotée de larges boulevards, de places spacieuses, du tout-à-l'égout et de l'eau courante. Il a donné naissance à une ville neuve et surtout vivable qui, malgré toutes les critiques, répondait apparemment aux besoins. Une rénovation urbaine aussi poussée aurait été exagérée s'il ne s'était agi que de donner plus de liberté de mouvement aux militaires. Par ailleurs, la frénésie urbaniste sous le régime impérial aura surtout contribué à rendre le pauvre homme impopulaire. L'augmentation explosive du nombre de constructions donnait lieu à des spéculations tellement folles et eut lieu dans un climat politique si controversé, qu'il fallait bien s'attendre à quelques doutes sur les bonnes intentions du préfet et de son grand patron. Ils étaient nombreux à soupçonner que Haussmann soutenait le mécanisme

cynique de la raison d'État française, et que les grands travaux d'alors n'étaient ainsi que des voiles pudiques cachant un concept stratégique anti plébéen beaucoup moins honorable.

Symbole du despotisme napoléonien

Parce que « drastique » est un euphémisme pour décrire l'ampleur et la vitesse d'exécution de son projet d'assainissement, il a joui, outre de résistances politiques, de l'attention empoisonnée des écrivains, chroniqueurs et dessinateurs. La rénovation urbaine de Paris devint le symbole du despotisme napoléonien. Haussmann, qui se présentait sans ironie comme un artiste démolisseur, fut accusé des pires desseins. Avec ses décisions autoritaires et ses manipulations financières, il s'était fait beaucoup d'ennemis.

Ses célèbres boulevards, qui relient les différents quartiers de place en place, pour notre confort d'aujourd'hui, furent tracés au cordeau à travers le vieux Paris sinueux de Balzac et Hugo. « Parce que les balles ne savent pas prendre la première rue à droite », comme le formula le député de l'opposition libérale, Ernest Picard. Émile Zola, dans *La Curée*, n'en parlait déjà plus sur le ton de la plaisanterie : « [...] une entaille là, une entaille plus loin, des entailles partout. Paris haché à coups de sabre [...], traversé par d'admirables voies stratégiques qui mettront les forts au cœur des vieux quartiers ».

Cela résume en quelques mots l'injustice ou en tout cas l'inexactitude d'une réputation posthume largement fondée sur les accusations peu impartiales de ses ennemis de l'époque. « Haussmann est resté ce que la plupart de ses contemporains pensaient de lui », écrit l'historien américain David Jordan dans *Transforming Paris, The Life and Labors of Baron Haussmann*. Jordan s'appuie sur les mémoires que Haussmann a publiés en 1890, l'année précédant sa mort, sans doute



Émile Zola ne cessa de critiquer les avenues toutes neuves du Paris d'Haussmann.

pour prévenir ce dont on l'accuserait si facilement par la suite. Il s'agit d'un compte rendu officiel avec des chiffres et des tableaux. Les titres des chapitres (« Voies publiques. Promenades et plantations », « Eaux et égouts », « Édifices religieux, municipaux, scolaires ») indiquent que l'auteur ne voulait pas entrer dans l'histoire comme un militaire habillé en civil mais comme responsable d'une rénovation urbaine réussie. C'est le succès du technocrate qu'il défend, et Jordan le soutient. « Il ne voyait en la capitale rien de cette énergie, ce mystère ou ce charme qui enchantaient ses contemporains. Il préférait Paris nettoyé avec des rues tirées au cordeau », affirme Jordan.

Bernard Marchand, auteur de l'ouvrage antérieur *Paris, histoire d'une ville*, prend partie pour le « bureaucrate mal-aimé », quoiqu'il publie une citation de 1857 qui pourrait faire croire le contraire. Haussmann, qui avait besoin du soutien financier de l'Assemblée, essentiellement composée de provinciaux, usa d'un argument décisif pour convaincre les campagnards méfiants : « Il s'agit d'établir des voies qui assureront des communications larges, directes et multiples entre les principaux points de la capitale et les établissements militaires destinés à les protéger ».

Explosion de la population

Si l'on veut, il y avait d'autres raisons de soupçonner le préfet de la Seine (l'actuel département de Paris). Les révolutions successives – 1789, 1830, 1848 et quelques révoltes intermédiaires – restaient encore



Napoléon commença à faire construire la rue de Rivoli.

très présentes à l'esprit de la classe possédante. L'afflux massif de pauvres de la province, qu'Hausmann traitait avec mépris de nomades, dépassait les capacités d'absorption de la capitale. D'un demi-million à peine en 1815, la population passa à un million en 1848 et à presque deux millions en 1870. Rien que sur la petite Île de la Cité vivaient quinze mille personnes. *Les Misérables* de Victor Hugo et tous ces autres crève-la-faim d'Eugène Sue ou de Balzac y croupissaient sous les tours de Notre-Dame. Au début de la Révolution française, deux pour cent de la population française vivaient à Paris ; 80 ans plus tard, ce chiffre avait atteint sept pour cent. On attendait du préfet qu'il protège en cas de besoin le bourgeois de tous ces Quasimodo et autres Gavroche.

Deux décennies plus tôt, le prédécesseur de Hausmann, Rambuteau, qui donna son nom à la première grande percée, avait déjà mis en garde contre le bouleversement de l'équilibre social qui pourrait résulter des grands travaux. La bourgeoisie avait une peur bleue de toute cette populace affamée, une peur légitime comme le montrerait la Commune de 1871. On proposa de réserver la ville intramuros aux activités de commerce et de luxe. Jordan note à juste titre que le célèbre périphérique parisien est presque plus efficace sur ce point que les fortifications de 1840. La stratégie était donc moins militaire que sociale ; il fallait chasser les pauvres du centre vers les

faubourgs, vers la banlieue dirait-on aujourd'hui. Jacques Chirac, qui fut pendant des années maire de Paris, n'a finalement pas agi autrement !

Une rénovation indispensable

La nécessité de rénover Paris se faisait sentir depuis un certain temps. Sous la Révolution française, une commission d'artistes avait été chargée d'élaborer des projets. C'est dans ce contexte que Napoléon commença à faire construire la rue de Rivoli – la portion avec les arcades – qui, faute de temps, ne dépassa pas le Louvre. Sous Rambuteau, le travail fut repris à une échelle plus modeste. Quand Napoléon III accéda au pouvoir après la Révolution de 1848, la situation était plus qu'urgente. Le nouveau chef d'État voyait bien que la cavalerie seule, à laquelle il faisait d'ailleurs appel sans état d'âme, ne suffirait pas à sauvegarder la paix sociale. La ville avait grandi de manière explosive et, sur le plan de l'hygiène, elle avait cinquante ans de retard sur Londres, où le neveu de Napoléon I^{er} avait passé quelque temps durant son exil. Il y avait vu que le tout-à-l'égout et Hyde Park (qui lui servit d'inspiration pour les grands parcs parisiens, voir le chapitre « Le parc Montsouris ») faisaient déjà une belle différence. En 1832 et en 1849, la capitale avait connu de graves épidémies de choléra. Trente mille morts rien qu'en 1832 ! La maladie frappait sans distinction de personne, des ministres aussi en moururent. Les égouts à ciel ouvert, y compris ceux des tanneurs et leurs produits chimiques agressifs, se jetaient dans la Seine qui fournissait en même temps la ville en eau potable. Les maisons s'entassaient au point qu'il fallait allumer la lampe à cinq heures de l'après-midi, même au mois de juin ! Le nouvel empereur apportait « le rêve un peu confus d'un Paris grandiose et humain où les classes sociales vivraient en harmonie,

où les pauvres auraient du travail, et où les travailleurs seraient heureux » raconte Bernard Marchand dans *Paris, Histoire d'une ville*. Mais « ce rêveur voulait avant tout une capitale impériale », ajoute Jordan. Haussmann, qui s'était fait connaître dans différentes provinces comme un manipulateur volontaire et impitoyable au service du nouveau souverain, fut nommé chef des travaux.

Le financement des travaux

Grâce au soutien indéfectible de l'empereur, le préfet put se lancer dans les travaux à bride abattue. Il se révéla être un « Archimède du financement urbaniste », comme le dit joliment Jordan. Il y avait en effet un octroi sur tous les biens qui entraient dans Paris, y compris les matériaux de construction et les produits de première nécessité. La demande en matériaux de construction était énorme et l'afflux croissant de biens était encore renforcé par la venue d'ouvriers certes pauvres, mais qui n'en devaient pas moins manger. Les arrivées de matériaux et de vivres furent donc de plus en plus importantes et, grâce à l'octroi imposé, les travaux d'Haussmann se financèrent en partie eux-mêmes.

Les entrepreneurs devaient avancer les frais des marchés qu'ils remportaient, le gouvernement ne payait qu'à la fin. Haussmann expropriait à grande échelle, les terrains qui restaient pouvaient être revendus ultérieurement avec de gros bénéfices grâce à l'augmentation de leur valeur foncière. Cette astuce lui vaudrait d'ailleurs la haine éternelle des grands et petits bailleurs de Paris. Ces derniers s'estimaient volés et, sur ce point, ils allaient plus tard obtenir gain de cause. Détail remarquable : selon Jordan, le préfet n'a jamais fait disparaître un seul centime dans sa propre poche. Il était incorruptible, et en cela un serviteur irréprochable de l'État.

Il menait d'ailleurs une vie de roi à l'hôtel de

ville où il donnait des réceptions somptueuses pour des chefs d'État étrangers. Rien qu'en lisant le menu du dîner donné en présence de Léopold Ier, roi des Belges, vos papilles gustatives se mettent au garde-à-vous. Un repas avec l'empereur autrichien Franz Joseph, le 28 octobre 1867, coûta cent cinquante mille francs de l'époque. En outre, grâce à son mariage avec une jeune fille originaire du Bordelais et un poste de préfet dans cette région, Haussmann avait acquis la réputation de posséder la meilleure cave à vins de Paris. En dehors de ses liaisons avec deux danseuses, on ne sait que peu de choses sur sa vie privée, et surtout sur ses pensées intimes.

Les pauvres hors de Paris

Haussmann construisait pour le bourgeois aisé, ce qui rendit la cavalerie superflue. Les personnes aux revenus modestes n'avaient aucun moyen de s'offrir un logement dans le centre de la ville, elles durent partir ailleurs. Elles se retrouvèrent dans les faubourgs et les quartiers excentrés de l'est, comme Belleville, Ménilmontant ou Saint-Antoine. On trouve à ces endroits quelques exemples de boulevards à fonction stratégique. Ce ne fut pas une bagatelle d'ailleurs de les réaliser. De la Bastille part un canal, le canal Saint-Martin, qui pouvait faire office de barrière naturelle. Haussmann le fit approfondir jusqu'à atteindre six mètres, posa le boulevard Richard-Lenoir par-dessus et y fit construire une caserne. À partir de la place de la République, il fit réaliser une percée jusqu'à la place de la Nation, le boulevard Prince-Eugène (aujourd'hui boulevard Voltaire), à travers le cœur habituel de la révolte, comme il l'appelait. Le boulevard Diderot qui passe devant la gare de Lyon avait la même fonction. Les dangereux quartiers populaires furent ainsi isolés du Paris impérial. Ces boulevards jouaient le rôle d'un cordon sanitaire. Jamais « mon illustre souverain » ne montra un tel



Le canal Saint-Martin, une frontière naturelle selon Haussmann.

enthousiasme, affirma Haussmann. Au besoin, il pouvait même attaquer le faubourg Saint-Antoine par l'arrière.

Ailleurs, à l'ouest du canal souterrain, il n'était pas besoin de faire des embellissements stratégiques, car il ne s'y trouvait pas de populace menaçante. Les vrais assainissements pouvaient commencer. Haussmann attaqua par la grande croisée (percée est-ouest rue de Rivoli - rue Saint-Antoine ; percée nord-sud boulevard Sébastopol - boulevard Saint-Michel). Il traversa la Seine et se coupa un chemin à travers le Quartier-Latin. Le boulevard Saint-Germain vit le jour, en partie au prix de la démolition de nombreux jolis petits hôtels particuliers. Un des critères pour le tracé des boulevards était la perspective. Le regard devait pouvoir porter de place en place. On n'y est pas toujours parvenu, ou parfois seulement grâce à des astuces. Jordan s'enthousiasmait à propos de la percée du boulevard Henri-IV qui part de Bastille en direction de l'île Saint-Louis : dans son prolongement, la coupole du Panthéon s'élève au-dessus de la ville et donne l'impression que là se trouve la place suivante. Mais non, Haussmann s'est servi du Panthéon comme un trompe-l'œil. « Pour cette seule raison, il mérite qu'on l'aime », estime Jordan.

Installation d'égouts modernes

L'île de la Cité était pour ainsi dire rasée ; sa population était réduite de quinze mille à cinq mille personnes. Le centre de la nouvelle ville était déplacé vers l'ouest grâce à l'achèvement de l'Arc de Triomphe, installé au centre de l'Étoile d'où partent douze avenues et boulevards. Le Paris d'aujourd'hui, le Paris de l'haussmannisation, Paris et ses immeubles haussmanniens. Pas si mal pour un bureaucrate mal-aimé !

Des égouts modernes, que le tsar de Russie visita, étaient installés. L'Opéra était bâti. Il fallut une « lutte homérique » pour faire installer des conduits d'eau sur plus de cent kilomètres. Les députés se refusaient à croire que l'eau de la Seine était dangereuse, même si Pasteur en avait fourni la preuve. La légende qui courait parmi les fanatiques de l'eau de Seine était tenace, et même des scientifiques continuaient à croire à la pureté de l'eau polluée du fleuve. Ce ne fut que grâce à un budget aussi serré qu'irréaliste que Haussmann parvint à convaincre l'Assemblée, ce qu'on ne manqua pas de lui reprocher lorsque les inévitables dépassements se présentèrent. Ce fut le début de la fin. Son système de financement si ingénieux ne fonctionnait plus depuis qu'il fallait rendre les terres expropriées s'il en

restait, tout ou partie, après exécution du projet définitif. Ce système le privait d'une importante source de revenus. Il commença à émettre des bons, une manœuvre à la limite de la mauvaise foi. Il dut faire des emprunts. Le gouvernement mettrait jusqu'en 1929 pour payer le Paris d'Haussmann.

La fin d'Haussmann

Lorsqu'en 1869, Napoléon III opta pour la libéralisation de son régime, l'opposition se déclara prête à collaborer à condition de voir tomber la tête d'Haussmann. Depuis peu, il était également sénateur quoiqu'il ait préféré être ministre de Paris. Il se disait à présent « baron », bien qu'il n'eût aucun droit à ce titre, accordé par Napoléon Ier à un oncle. Peu de temps après, la guerre franco-prussienne éclata. L'empereur fut défait et la plèbe de l'est parisien descendit vers le centre impérial et l'occupa. S'il y avait eu un projet stratégique anti barricade, alors la révolte de la Commune aura prouvé qu'il ne valait rien. Les barricades se généralisèrent et il fallut une semaine aux troupes de Thiers (ceux qu'on appelait les Versaillais, rassemblés autour de la Légion étrangère) pour mettre fin à la rébellion d'un peuple exilé. On estime qu'il y eut au cours de cette semaine sanglante trente-cinq mille morts, souvent massacrés avec barbarie.

Haussmann s'exila en Italie, puis alla vivre dans sa maison près de Bordeaux. Plus tard, dans ses mémoires, il passa le drame sous silence. On lui demanda de siéger dans une commission qui devrait étudier l'assainissement de Rome. David Jordan frissonne à l'idée : l'haussmannisation de Rome, quelles conséquences cela aurait-il pu avoir ? À la mort du préfet octogénaire en 1891, *Le Figaro* suggéra de lui offrir des obsèques nationales. Il n'y eut pas de réaction officielle, et pas un ministre ne se manifesta. Georges Eugène Haussmann fut enterré au Père-

Lachaise. Ce furent les funérailles d'un bureaucrate mal-aimé.

[Parcours]

De la rue Taitbout à la rue de Châteaudun. Nous croisons la rue de Provence. C'est là que se trouvait mon bureau. L'immeuble a toujours l'air aussi défraîchi. Un peu plus loin, dans la rue Taitbout, il y avait un bistro où nous allions souvent. Pas cher, mais bon. Géré par deux dames. À moitié en sous-sol. Les clients y étaient tellement entassés, qu'à peu près tout le monde devait se lever pour faire passer de nouveaux arrivants. Les dames n'ont pas survécu à l'époque moderne. *Le Mirabelle*, au 52-54 rue Taitbout, a fermé ses portes. Un peu plus loin dans la rue, il y a maintenant *Kalistéa*, cuisine française familiale. J'en aurais sûrement fait ma cantine (*ouvert du lundi au vendredi seulement, de 11 h 45 à 14 h 40. Menu à 14,90 €*).

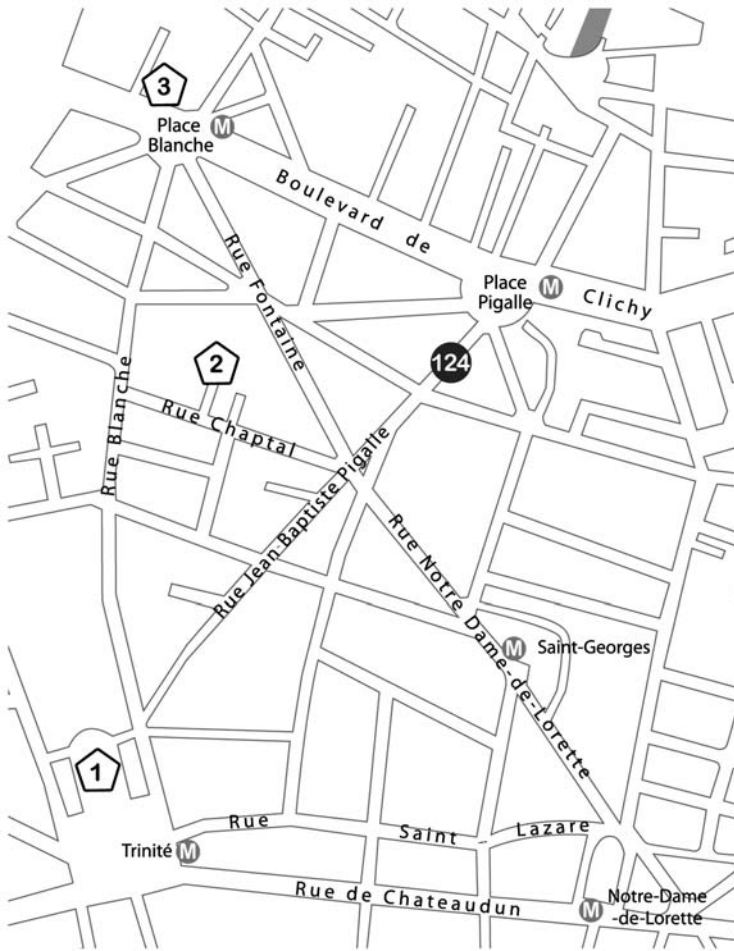
N°121 : Dans la rue de Châteaudun à hauteur du n°32, tout près de l'abri bus.

N°122 : Se trouve dans la cour de la dépendance du ministère de l'Éducation qui se dresse juste à côté. Invisible quand la porte est fermée. Certains de mes lecteurs m'ont écrit, m'indiquant que l'on peut parfois entrer quand le gardien est de bonne humeur.

N°123 : Toujours dans la cour.

Je vous propose de faire un petit détour pour nous rendre jusqu'au médaillon 124 dans la rue Pigalle, et ainsi de passer devant quelques adresses illustres dans le quartier artistique anciennement connu sous le nom de La Nouvelle-Athènes. Prendre la rue de Châteaudun vers l'ouest. Tourner à droite dans la rue Saint-Georges.

Plan VI



1 Église de la Trinité

2 Musée de la vie Romantique

3 Le Moulin Rouge

Les frères Goncourt



Portrait d'Edmond et Jules de Goncourt, par Paul Gavarni (1804-1866).

Au n°43 de la rue Saint-Georges vécurent les frères Goncourt (Edmond, 1822-1896 ; Jules, 1830-1870). À l'initiative d'Edmond fut fondée en 1896 une société littéraire nommée Académie de Goncourt. Dès 1885, il avait l'habitude de recevoir ses amis à déjeuner le dimanche, dans sa propriété d'Auteuil qu'il appelait le grenier des Goncourt.

Depuis 1903, les dix membres de l'Académie se réunissent chaque année au restaurant Drouant pour décerner le prix littéraire le plus convoité de France. Le vainqueur remporte quelques dizaines

d'euros seulement, mais le prix Goncourt vous garantit de vendre des centaines de milliers d'exemplaires. Un roman comme *L'Amant de Marguerite Duras*, les libraires en ont vendu un million. Les mauvaises langues, pas si mauvaises que ça, affirment que les différents éditeurs se mettent d'accord entre eux. Les jurés sont souvent des employés des grandes maisons d'édition. « À chacun son tour », c'est ainsi que cela fonctionnerait.

Revenez un instant sur vos pas et empruntez la rue Saint-Lazare que vous prenez vers l'ouest. Tournez ensuite à droite, dans la rue Taitbout. Au n°80, engagez-vous dans le square d'Orléans (l'entrée se trouvait autrefois au 40 rue Saint-Lazare). La porte du square est fermée les samedis et dimanches. Ici au square d'Orléans, George Sand (1804-1876) et Frédéric Chopin (1810-1849) y vécurent ensemble ; l'écrivain Alexandre Dumas, auteur des *Trois mousquetaires*, y habita avec une de ses maîtresses ; et Charles Baudelaire (1821-1867) résida au n°15.

Encore une rue plus loin (repasser par la rue Saint-Lazare), à droite, prenez la rue de la Rochefoucauld où se trouve au n°14 le musée Gustave-Moreau.

Le musée Gustave-Moreau

Gustave Moreau (1826-1898) a laissé son héritage suspendu aux murs de son atelier. Le peintre symboliste avait hérité la maison de ses parents, il y fit ajouter un étage qu'il avait effectivement prévu de transformer en musée après sa mort. Il y a quelques années, les pièces d'habitation ont été restaurées et ouvertes au public. C'est un musée curieux, avec un

drôle d'escalier tournant et un parquet qui craque. Lisez au besoin *The Flaneur* d'Edmund White.

Montez la rue de la Rochefoucauld, vous débouchez sur la rue Pigalle, tournez à gauche dans la rue Chaptal. Là, loin de l'agitation parisienne, se trouve un exquis petit musée, le musée de la Vie romantique.



Autoportrait de Gustave Moreau.

Le romantique Ary Scheffer



Détail de l'œuvre d'Ary Scheffer, Les ombres de Francesca da Rimini et de Paolo Malatesta apparaissent à Dante et à Virgile (1835).

Doté d'un agréable jardin, le musée était autrefois la maison du peintre néerlandais Ary Scheffer (1795-1858). Né dans la ville de Dordrecht; il fut par la suite naturalisé français. Il vécut ici à partir de 1830 et y tenait salon. Il fut envoyé à Paris par sa mère, afin d'étudier à l'École des Beaux-Arts. C'était un homme engagé aux idées libérales, et apparemment un hôte apprécié. Chaque vendredi soir, il recevait essentiellement des intellectuels libéraux, des hauts fonctionnaires, des écrivains, des journalistes et aussi des femmes émancipées qui partageaient ses opinions. Quelques célébrités venaient régulièrement, comme Victor Hugo, George Sand et Chopin, Franz Liszt, les peintres Ingres et Delacroix, le poète Lamartine et l'écrivain Ernest Renan qui, au lieu de devenir prêtre, épousa une nièce de Scheffer.

Ary Scheffer était un peintre de son temps, c'est-à-dire un romantique. Il avait une production énorme et une valeur marchande suffisamment grande pour pouvoir demander des prix considérables. Sa maison illustre bien son aisance matérielle. Sa fille légua une importante collection de tableaux au Dordts Museum de Dordrecht.

**N°124 : Nous revenons
rue Jean-Baptiste Pigalle.
Le médaillon se trouve
à hauteur du n°69.**

**N°125 : À hauteur du n°5
rue Duperré (tout de suite à
gauche en bas
de la place Pigalle), devant
le magasin de guitares Major
Pigalle. Un trou, mais pas de
médaillon.**

En arrivant de la rue sur la place Pigalle, je suis abordé par une dame plus très jeune qui m'assure qu'il fait moins humide à l'intérieur, et qu'elle saura très bien me chouchouter si je veux m'abriter une heure avec elle.

Elle est toute seule sous son parapluie, gardienne des restes d'une tradition en perdition. La prostitution semble ne plus être le secteur d'activité le plus dynamique ici depuis longtemps, et de toutes les boîtes de striptease qui servaient du mauvais champagne, il ne reste que quelques-unes. On voit plutôt des peepshows et des sexshops. Seul le Moulin Rouge se maintient en monument patenté du Paris chaud.

Le Paris noir, les Afro-Américains dans la Ville lumière



Comme cet endroit a dû être différent dans les années vingt et trente. À l'époque où le carrefour Pigalle-rue Fontaine était un petit Harlem au pied de Montmartre, avec son propre *Cotton Club* qui s'appelait *Le Grand Duc*. C'est là qu'un jour se présenta une chanteuse de Chicago, Ada Louise Smith, qui avait non seulement la peau claire pour une fille noire, mais surtout les cheveux roux. D'où son surnom, Bricktop.

Le jazz arrive dans la capitale

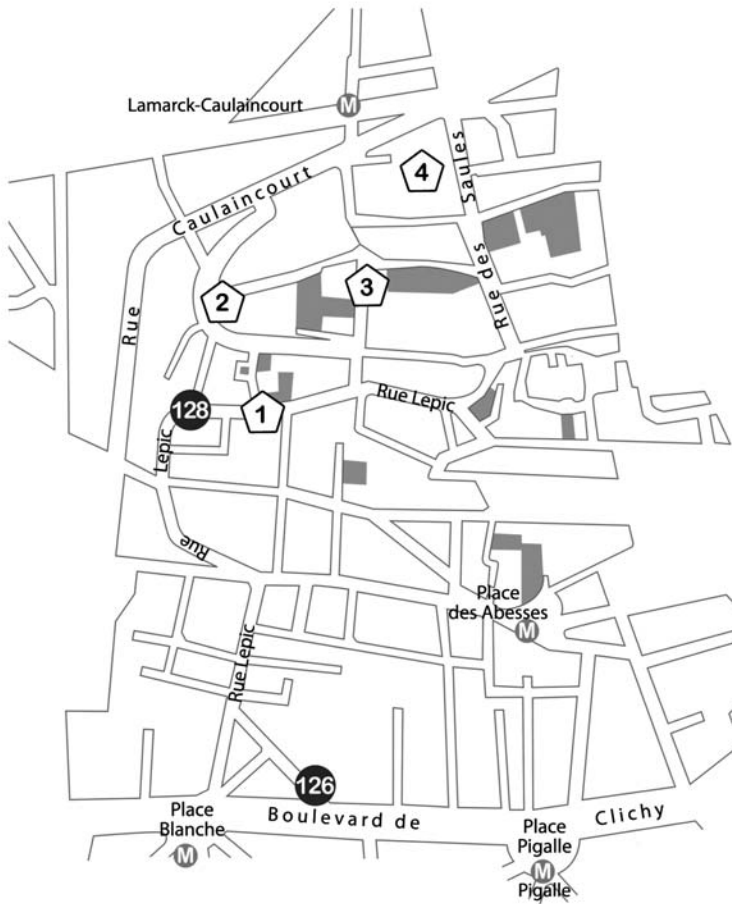
Il paraît que, les premiers temps, elle pleurait sur la petite scène du *Grand Duc*. Elle commençait déjà à être connue en Amérique et était donc habituée à un meilleur public, surtout plus nombreux. Mais les choses changèrent quand elle fit la connaissance de l'actrice (blanche) Fanny Ward qui vint l'applaudir avec ses amis. Bricktop devint alors *the talk of the town*. *Le Grand Duc* était bondé tous les soirs. D'autres clubs ouvrirent leurs portes. Paris découvrait le jazz. Bricktop donnait des cours de charleston à Cole Porter lors des soirées qu'il organisait dans son magnifique appartement de la rive gauche. Scott Fitzgerald et d'autres Américains

célèbres y venaient. Les Français suivirent. Vers le milieu des années vingt, Ada s'installa à son compte. Le Bricktop's devint un succès énorme, en partie grâce à la présence régulière de celui qui était encore le prince de Galles, mais qui après sa mésalliance avec madame Simpson deviendrait le duc de Windsor. Bientôt, une autre Afro-Américaine se fera connaître, Joséphine Baker, dont on parlerait beaucoup plus encore, et pas seulement en raison de son aventure passionnée avec Georges Simenon.

Une ville ouverte et tolérante

On sait qu'après la Première Guerre mondiale, beaucoup d'Américains vinrent s'installer dans la capitale française, pour un temps plus ou moins long. Pour eux, la vie en France ne coûtait rien à l'époque. Nous parlons là des Américains blancs. Nombre d'écrivains ont chanté le Paris d'alors. Quantité de livres ont été écrits. Comme si la littérature américaine provenait essentiellement de la Ville lumière. Il n'y avait pas le moindre intérêt pour les musiciens de jazz noirs d'alors, comme pour les autres Afro-Américains, alors même que la capitale française allait très vite avoir une signification très particulière à leurs yeux.

Plan VII



- 1 Moulin de la Galette
- 2 Mire du Nord
- 3 Buste de Dalida
- 4 Cimetière Saint-Vincent

Paris se révéla être en effet une sorte de paradis, une ville sans racisme, sans apartheid, une zone franche sur les rives de la Seine. Paris avait la réputation de ne pas voir les couleurs.

C'est pourquoi, à partir de ce moment-là jusque tard dans les années soixante, des générations successives de Noirs américains, souvent des artistes à l'image de ceux du mouvement littéraire Harlem Renaissance, se rendirent en France. Et avant tout à Paris bien sûr. Ils avaient compris que le climat social y donnait beaucoup moins le mal de tête, comme l'exprima un jour le pianiste Kenny Drew, qu'en Amérique, encore si raciste à l'époque.

Les soldats noirs du corps expéditionnaire américain ne tardèrent pas à en faire l'expérience. Leur propre état-major les mobilisait pour les corvées les moins nobles, comme décharger les navires. On les jugeait inaptes aux actes de combat. Ils n'étaient même pas assez bons pour servir de chair à canon, contrairement à leurs frères africains des colonies françaises. Après la guerre, ils furent exclus de la participation aux parades triomphales.

Eugene Bullard, *fondateur du Grand Duc*

L'histoire du fondateur du *Grand Duc*, Eugene Bullard, est exemplaire à cet égard. Il était venu en France en passager clandestin, après que son père lui eut dit qu'il n'y avait « pas d'églises séparées pour les Noirs et les Blancs, pas plus que des écoles ou des cimetières ». Bullard s'engagea dans l'armée française quand la Grande Guerre éclata en 1914. Il devint pilote. Ses exploits et son courage lui valurent la Croix de guerre. Lorsque les Américains entrèrent en guerre en 1917, il fut enrôlé dans leurs troupes. Et fut aussitôt interdit de vol en raison de sa couleur de peau.

Aussi l'étonnement des militaires afro-

américains était-il grand quand les Français leur adressèrent des paroles aimables telles que « soldat noir, très gentil, très poli ». Même les prostituées prenaient parti pour eux. Il y eut de fameuses bagarres à Pigalle parce que les marines américains ne supportaient pas que les Françaises dansent avec des hommes noirs. Les filles de joie et leurs souteneurs choisissaient le camp des noirs. Ce qui échappait à la plupart des Afro-Américains, c'était que les Français maintenaient une stricte séparation des couleurs dans leurs propres colonies et que leur attitude envers les Américains noirs se nourrissait de certains stéréotypes assez douteux. « Tout ce qu'ils savaient, c'est que les Français les traitaient mieux que ne l'avait jamais fait un Blanc, et ils réagissaient en conséquence, » écrit Tyler Stovall dans son fascinant ouvrage *Paris Noir, African Americans in the City of Light*.

Fuir l'Amérique raciste

Ces expériences positives donnèrent une réputation quasi mythique à Paris chez les Noirs d'Amérique. Aussi le contraste était-il grand. Car, aux États-Unis, malgré leurs efforts, les soldats noirs ne constataient guère d'amélioration de leur sort. Au contraire même, comme semblait le montrer « l'été rouge » de 1919. Cette série de révoltes raciales sanglantes commençaient généralement par des lynchages provoqués par de jeunes





Joséphine Baker dansant le charleston aux Folies Bergère, lors de la Revue nègre en 1926

Blancs attaquant les quartiers noirs. Rien qu'à Chicago, il y eut trente-huit morts en l'espace de quinze jours, quinze Blancs et vingt-trois Noirs. Les Noirs américains prenaient conscience dans la souffrance qu'ils étaient toujours tenus de connaître leur place. Même s'ils avaient autant donné que les autres dans la guerre. Même s'ils avaient vu en France qu'on pouvait vivre autrement. « Entre la mort et subir le racisme, il y avait un autre choix : l'exil à l'étranger » écrit Stovall. Parmi ces exilés se trouvait donc l'artiste de revue Joséphine Baker, qui allait devenir une légende vivante en France. Au cours des années, l'artiste modifia les paroles de sa célèbre chanson *J'ai deux amours* : « Mon pays et Paris » devint « Mon pays est Paris ». Elle renia ainsi symboliquement sa patrie (par la suite, elle se fit effectivement naturaliser Française), et elle contribua à établir définitivement la réputation de la capitale française comme lieu de liberté, associé de surcroît à l'élégance des années vingt. Chose étrange : en 1929, la fameuse brasserie *La Coupole*, à la clientèle blanche américaine – attirée par les récits romantiques sur la *Lost Generation* et ses habitudes de consommation – refusa l'accès de l'établissement en raison de sa couleur de peau, à une des têtes de file de Harlem Renaissance, le poète Claude McKay. Et pourtant, cet événement ne fit que renforcer cette réputation. Car, après bien du tumulte

et l'intervention du gouvernement, le propriétaire de *La Coupole* dut faire ses excuses. Où aurait-on pu voir une telle chose dans l'Amérique d'alors ?

En plus de toutes ces vedettes telles que Hemingway, Fitzgerald et le couple Gertrude Stein-Alice B. Toklas, il y eut donc un autre groupe d'Américains à Paris, eux aussi écrivains, peintres, danseurs, musiciens, tout autant artistes donc, mais largement ignorés de l'histoire. Il n'y eut apparemment que peu de ponts entre ces deux mondes, exception faite de la boîte de nuit de Bricktop à Montmartre. Et plus tard celle de Joséphine Baker qui ouvrit elle aussi son propre club. Pour se référer à ce clone de Harlem au pied du Sacré-Cœur, les Français parlaient avec un mélange d'admiration et de méfiance du « tumulte noir ».

Au cours des années, l'artiste modifia les paroles de sa célèbre chanson *J'ai deux amours* : « Mon pays et Paris » devint « Mon pays est Paris ». Elle renia ainsi symboliquement sa patrie (par la suite, elle se fit effectivement naturaliser Française), et elle contribua à établir définitivement la réputation de la capitale française comme lieu de liberté, associé de surcroît à l'élégance des années vingt. Chose étrange : en 1929, la fameuse brasserie *La Coupole*, à la clientèle blanche américaine – attirée par les récits romantiques sur la *Lost Generation* et ses habitudes de consommation – refusa l'accès de l'établissement en raison de sa couleur de peau, à une des têtes de file de Harlem Renaissance, le poète Claude McKay. Et pourtant, cet événement ne fit que renforcer cette réputation. Car, après bien du tumulte et l'intervention du gouvernement, le propriétaire de *La Coupole* dut faire ses excuses. Où aurait-on pu voir une telle chose dans l'Amérique d'alors ?

En plus de toutes ces vedettes telles que Hemingway, Fitzgerald et le couple Gertrude Stein-Alice B. Toklas, il y eut donc un autre

groupe d'Américains à Paris, eux aussi écrivains, peintres, danseurs, musiciens, tout autant artistes donc, mais largement ignorés de l'histoire. Il n'y eut apparemment que peu de ponts entre ces deux mondes, exception faite de la boîte de nuit de Bricktop à Montmartre. Et plus tard celle de Joséphine Baker qui ouvrit elle aussi son propre club. Pour se référer à ce clone de Harlem au pied du Sacré-Cœur, les Français parlaient avec un mélange d'admiration et de méfiance du « tumulte noir ».

Des hommes et femmes comme les autres

Pour les artistes noirs ou les écrivains de Harlem Renaissance, Paris était une ville où ils pouvaient être des hommes et des femmes comme les autres. Au cours des années, des rapports s'instaurèrent avec les Africains français, tels que le poète et futur président du Sénégal, Léopold Sédar Senghor, ou le Martiniquais Aimé Césaire. Les leaders d'un mouvement culturel panafricain, qui voulait donner un sens à la notion de « négritude ».

Paris était un refuge où régnait la tolérance, en particulier quand il s'agissait d'amour. Lorsque Nancy Cunard, héritière d'un célèbre magnat maritime, eut une liaison avec le pianiste de jazz noir Henry Crowder, le scandale en Amérique fut énorme, et la colère de sa famille le fut encore plus (« Qu'est-ce que tu veux à la fin, de l'alcool, de la drogue ou un nègre ? »). Ce ne fut qu'à Paris que les deux tourtereaux trouvèrent le calme et purent essayer d'être un couple ordinaire.

Le dilemme entre livrer combat de l'intérieur ou s'exiler pour le faire de l'extérieur, n'était pas d'actualité durant l'entre-deux-guerres. Et dans les années suivant la Seconde Guerre mondiale, la question ne se posait toujours pas. Les Noirs américains étaient déçus par leur propre pays. Parmi eux, certains avaient donné leur vie dans la lutte contre le nazisme, mais ne reçurent aucune recon-

naissance. En Amérique, les protestations contre la discrimination étaient considérées comme de la propagande communiste.

À Paris en revanche, ils étaient accueillis en libérateurs quelle que fût leur couleur de peau. Et dans ces années d'après-guerre, la ville restait toujours aussi peu chère pour les Américains. Les anciens G.I. avaient droit à une bourse qui leur permettait d'y vivre assez bien. Bien des soldats noirs démobilisés en profitèrent. Et le talent était récompensé. Pour l'auteur de romans policiers Chester Himes, la victoire commença à Paris. Pour lui, comme pour bien d'autres, tout valait mieux que de rester en Amérique, ou comme l'écrivait plus tard James Baldwin : « Je ne choisisais pas vraiment la France, je me tirais de l'Amérique ».

Wright contre Baldwin

Ce fut pourtant à l'étonnement général qu'en 1947 un écrivain reconnu comme Richard Wright décida de s'exiler à Paris. Grâce à son roman *Native Son* (1940), sa situation financière était en effet confortable. De plus, il fut de nouveau acclamé en 1946 pour son livre autobiographique *Black Boy*. Selon Stovall, il jouissait alors auprès de ses compatriotes noirs d'un même prestige que Joséphine Baker dans l'entre-deux-guerres. Comme elle, il avait du succès, il



Paris, une ville de liberté pour les Noirs américains (en photo : une rue de Montmartre, près de la basilique du Sacré-Cœur).

était connu et donc un symbole, un héros, et de ce fait un merveilleux ambassadeur à Paris.

Le dilemme des exilés ne devint d'actualité qu'au moment où la lutte pour les droits civils démarra vraiment en Amérique. Mais Wright avait déjà essuyé des critiques auparavant. En premier lieu parce qu'il était communiste (un péché mortel en Amérique, quasiment un devoir intellectuel en France), mais aussi parce que son séjour à Paris, sans doute bénéfique à sa dignité et au bonheur de sa famille, l'isolait du « matériau brut » aux États-Unis. En « roi reconnu de la communauté noire », il lança James Baldwin dans la capitale. Il lui montra le



chemin du Tournon où tant d'autres artistes de différentes couleurs et nationalités se réunissaient. Mais à peine six mois après son arrivée, le nouveau venu rebelle commit une sorte de parricide. Dans un article polémique de la revue *Zero*, il démolit *Native Son*. Selon lui, le livre confirmait les stéréotypes que Wright prétendait combattre. Le protagoniste existait à la grâce de la haine et de la peur des Blancs, sans être lui-même un homme, alléguait Baldwin.

Ce fut un événement qui fit date et bouleversa le petit monde parisien des Noirs américains. Richard Wright accusa Baldwin de trahison au cours d'une violente dispute dans la célèbre brasserie *Lipp* sur le boulevard Saint-Germain. Les choses ne s'arrangèrent jamais entre les deux hommes.

Contrairement à Wright, James Baldwin n'a jamais tellement cru à l'existence d'une « communauté noire » à Paris. Il retourna aux États-Unis pour se ranger aux côtés de Martin Luther King lors de manifestations dans le Sud. Baldwin avait besoin de l'Amérique, « for better and for worse ». Il ne voulait pas, comme les autres Noirs américains à Paris, passer son

temps « assis dans les bars et cafés à se dire combien la situation est horrible en Amérique ».

Miles David fidèle à son pays

Les mêmes arguments, en moins politique, étaient employés par Miles Davis contre les musiciens de jazz qui, encore dans les années soixante, choisissaient de s'exiler dans la capitale française. « Ils y perdaient quelque chose ; leur énergie, leur acuité », dit-il. À l'époque, la réputation de Paris en tant que zone franche pour les Noirs américains qui « avaient la migraine » restait quasiment entière. Davis y allait souvent, on l'y acclamait, il avait une relation passionnelle avec la célèbre chanteuse Juliette Gréco, mais lui non plus ne voulait pas y rester, pour ne pas être privé de cette chose spéciale, unique, qu'il n'entendait et ne voyait qu'à New York et qu'il jugeait d'une importance capitale. Lui non plus ne pouvait se passer de l'Amérique. « Et Juliette comprenait », raconta-t-il plus tard.

Son collègue Donald Byrd, l'intellectuel, finit par faire la même analyse de la situation et retourna aux États-Unis après avoir passé quatre ans à Paris. Lui non plus ne voulait pas manquer tous ce qui couvait dans son pays, surtout à ce moment-là. Les musiciens de jazz qui s'installèrent à Paris dans les années soixante, formèrent la dernière vague d'exilés. Ils n'étaient pas seuls. On estime le nombre d'Américains noirs à Paris à l'époque à environ mille cinq cents.

Après, les choses changèrent, à Paris comme en Amérique. Beaucoup de ces Américains furent amenés à réfléchir en voyant que tous les balayeurs parisiens étaient des Africains, donc des Noirs, comme l'écrivit William Gardner Smith dans son *Return to Black America*. La population noire (francophone) de Paris était infiniment plus nombreuse que dans les années vingt. Stovall donne le chiffre d'un demi-million. Du coup, Paris est « ressenti » comme beaucoup plus noir, affirme-t-il.

Paris n'est pas un paradis

Une diaspora noire très variée, essentiellement africaine, a fait aujourd'hui de la capitale française son centre culturel. Mais cela n'avance pas beaucoup les Noirs Américains, pour autant qu'ils ressentent encore le besoin d'un séjour prolongé à Paris. Les rapports avec les Français noirs sont aussi difficiles qu'avec les blancs. Cela tient sans doute à la barrière linguistique, mais Stovall signale aussi un autre problème plus fondamental. Les Noirs américains sont souvent des militants, tandis que les Antillais par exemple se sentent tout d'abord français, avec les droits et les devoirs que cela implique. Autrement dit, la lutte des Américains n'est pas la leur.

Paris n'est pas un paradis, les Noirs américains le savent à présent. Toutefois, d'après Stovall, la Ville lumière a conservé sa bonne réputation chez les Noirs d'Amérique. Ne serait-ce que parce qu'on vous parle tout de suite sur un autre ton. Il en a fait l'expérience dès que l'homme noir arrêté pour un contrôle d'identité présente un passeport américain. « Ça peut même aller jusqu'à des excuses ».

Au cours des entretiens qu'il mena pour son livre, Stovall fut frappé que ce soient justement les Blancs américains qui insistent sur le climat raciste dans la capitale française, tandis que leurs compatriotes noirs affectionnent toujours Paris comme un lieu de tolérance et un refuge potentiel. Paris est toujours montré en exemple comme étant une ville relativement aveugle aux couleurs en comparaison au « statu quo racial » des États-Unis.

En 1994, la Sorbonne a accueilli un colloque sur les Noirs américains à Paris et leur influence. À cette occasion, une plaquette commémorative fut inaugurée sur la façade de l'ancienne adresse parisienne de Richard Wright, au 14, rue Monsieur-le-Prince. En hommage et en souvenir de lui, ainsi que de tous ces autres Américains à Paris.

[Parcours]

N°126 : Se trouvait devant le Sexodrome au 23, boulevard de Clichy.

Traverser le boulevard.

N°127 : Était juste devant la pharmacie, au n°34.

Continuez sur la gauche. Passez devant la rue Germaine-Pilon (sur votre droite), la Cité du Midi, la Villa des Platanes. De jolies ruelles ou des cours intérieures où l'on a malheureusement souvent bien du mal à accéder, mais qui témoignent de l'époque où Montmartre était le quartier des artistes par excellence. Puis, prenez à droite la rue Coustou, et montez pour arriver au *Café des Deux Moulins* qui a servi de décor au film le plus français de ce début de siècle, *Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain*. À en juger par ce que dit Internet, le café fait aujourd'hui partie des établissements les plus fréquentés de Paris. Nous voici dans la rue Lepic, une des plus « parisiennes » de Paris. C'est typiquement Montmartre. Continuez jusqu'à l'angle de la rue Lepic et de la rue des Abbesses. Nous avons maintenant le choix. Nous pouvons tourner à gauche et suivre la courbe vers la droite jusqu'au 54, rue Lepic. A cette adresse, dans l'appartement du troisième étage vécut Théo Van Gogh, qui y logea son frère Vincent entre 1886 et



1888. Ils y firent la connaissance de Toulouse-Lautrec, à qui Vincent offrit une *Vue des toits de Paris* peinte depuis sa fenêtre de la rue Lepic. C'est dans cet appartement que Vincent a peint la plupart des toiles de sa période parisienne. D'ici, il partit pour Arles qui était sous la neige quand il y arriva par train, le 21 février 1888. Nous pouvons aussi traverser vers la droite pour emprunter la rue Tholozé et grimper

jusqu'au Moulin de la Galette. Nous passons devant le *Studio 28*, un des lieux sacrés des cinéphiles parisiens. Une fois en haut, retournez-vous pour profiter du joli point de vue.

[Parcours]

N°128 : Nous retrouvons la rue Lepic.

Prendre à droite et s'arrêter un instant au n°79. Un trou, pas de médaillon.

Le Moulin de la Galette



Le Bal du Moulin de la Galette (détail), peint par Pierre-Auguste Renoir de 1876 (Musée d'Orsay).

Le moulin appartenait autrefois au meunier Debray. Ce dernier avait fait preuve de fidélité et de courage en 1814 dans la lutte contre les Cosaques qui occupèrent Paris après l'exil de Napoléon sur l'île d'Elbe. Ses descendants y ouvrirent une guinguette où ils vendaient de délicieux gâteaux. D'où son nom, le Moulin de la Galette. Celui-ci était si pittoresque que les impressionnistes venaient en masse y poser leur chevalet. Il a été ainsi peint par Corot, Cézanne, Van Gogh (en 1886, le tableau est à la Glasgow Art Gallery) et Toulouse-Lautrec. Mais c'est Auguste Renoir qui a le plus contribué au renom de la guinguette

grâce à sa célèbre toile *Le Bal du Moulin de la Galette* (exposé au Musée d'Orsay). Pour peindre ce tableau, il se rendit tous les matins au jardin, où l'attendaient ses modèles, des filles de Montmartre, et ses propres amis. À gauche sur le tableau, on distingue clairement un grand échalas en chapeau melon. Il s'agit de son ami, le peintre cubain Pedro Vidal de Solarès y Cardenas, qui fait quelques pas de danse maladroits avec la petite Margot, Marguerite Legrand pour l'état civil, avec qui Renoir a eu une liaison aussi tendre que tragique. C'était une vraie Parisienne, une fille de la rue, attirante, insolente, marchant sur une corde raide à la marge de la société, entourée de mauvaises fréquentations, ce qui agaçait profondément Renoir. Après quelques années, la petite Margot tomba gravement malade. Auguste Renoir, encore pauvre comme Job, écrivit au docteur Gachet, mécène et plus tard protecteur de Vincent van Gogh à Auvers-sur-Oise. Mais le médecin avait été blessé dans un accident de chemin de fer et ne pouvait se déplacer. Il les dirigea vers un confrère, qui ne put rien faire. On suppose que la petite Margot est morte de la variole, fin février 1879. Auguste Renoir resta désesparé. Voyez sur le tableau comme elle était belle, sa petite Margot ! Revenir à la rue Lepic. Suivre la rue et, arrivé à la rue Girardon, tourner à gauche. Prendre l'avenue Junot.

La Mire du Nord

Au n°1 avenue Junot, se situe un cinéma, le *Cinéma du Moulin de la Galette*, à côté duquel il y a une grille et un interphone surmonté d'un petit panneau de cuivre portant l'inscription « Régisseur ». Derrière cette grille se dresse le célèbre *Moulin de la Galette* que tout le monde, y compris tout le Japon, voudrait voir de près. Mais comme le célèbre moulin a été restauré avec des fonds particuliers et qu'il est derrière cette grille sur un terrain privé, le passant ordinaire ne peut pas le visiter. Que faire ? Exit le moulin, c'est la Mire du Nord qui nous intéresse ! Il s'agit du point d'orientation septentrional élevé en 1736 et, qui contrairement à sa consœur du sud, se trouverait exactement, d'après les calculs, sur le méridien. Aussi le médaillon 129 se trouve-t-il au pied de la mire, elle-même au pied du Moulin.

Il semblerait qu'il existe une servitude, un droit d'accès donc, qui s'applique à la mire publique, mais pas au moulin privé. Cela signifie qu'on peut emprunter le sentier privé à travers le jardin pour aller voir la mire, mais qu'on doit éviter à tout prix de regarder le moulin ! Donc le seul moyen d'entrer est de sonner chez le régisseur et de demander poliment la Mire du Nord et surtout pas le moulin de la Galette, car là le refus serait immédiat !

On peut d'ailleurs se demander si, en pratique, il y a une réelle différence. Dans un moment de grande sincérité, le régisseur m'a confié qu'il avait plusieurs fois envisagé de se faire interner dans une maison de repos, parce que les cars de touristes viennent tous sonner, de préférence un par un, pour voir le moulin. Pour lui, la mire, c'est tout pareil.

Bref, il prend la liberté d'interpréter la servitude à sa guise. En d'autres mots, il répond absent



La tombe de Maurice Utrillo

ou il n'ouvre pas. La seule solution est de prendre rendez-vous par téléphone. J'ai promis de ne pas donner son numéro, il le ferait d'ailleurs aussitôt changer. Nous nous sommes toutefois quittés bons amis, bien que l'homme jugea l'idée d'un guide de promenade le long du méridien de Paris, et donc à travers son jardin, inutile et répréhensible.

Descendre l'avenue Junot.

N°129 : On fera donc une croix sur celui-là.

En face, se situe l'ancien atelier du peintre et graveur Eugène Paul, plus connu sous le nom de Gen Paul (1895-1975), une « figure » comme disent les Français avec admiration. Il naquit rue Lepic dans une maison qui fut peinte par Vincent van Gogh dans sa période parisienne. En parlant de prédestination : Gen Paul était ami avec Utrillo, à côté de qui il est enterré au cimetière Saint-Vincent-de-Montmartre. À sa mort, l'historien Jean-Paul Crespelle écrivit : « avec lui, un des derniers peintres méconnus du vieux Montmartre avait disparu ». « Le dernier des monstres sacrés », disait *Le Figaro*.



Depuis l'allée des Brouillards, vous bénéficiez d'une belle vue sur le Sacré-Cœur.

N°130 : Un peu avant le 3, avenue Junot près des marches, deux mètres vers le milieu du trottoir. Un trou, pas de plaquette

N°131 : Un trou, pas de plaquette au niveau du n°10 (près de la porte du garage).

Jetez un coup d'œil au n°13 où le célèbre dessinateur Francisque Poulbot mourut en 1946 ; puis au n°15 et à la maison originale, dessinée par l'architecte autrichien Adolf Loos (1870-1933) pour l'écrivain dadaïste Tristan Tzara.

Adolf Loos fut un des premiers architectes modernistes. Sa conférence « Ornement et crime » en 1908 signa l'arrêt de mort des détails décoratifs en architecture. Ces derniers

ne servaient selon lui qu'à complaire au public et l'abêtir politiquement. La construction en 1909 de sa maison alors très controversée sur la Michaelerplatz de Vienne – qu'on ne tarderait pas à désigner communément par « la maison sans sourcils » à cause des lignes épurées sans la décoration baroque tant appréciée en Autriche – fut interrompue par la police à cause de l'indignation populaire. De plus, l'empereur Franz Joseph se plaignit car cette « souillure » l'empêchait de voir en face l'aile droite du palais Hofburg. Cette même année, Oskar Kokoschka fit son portrait. Loos déménagea à Paris en 1922 et y construisit en 1926 la maison de Tristan Tzara. Une sorte de théâtre fut même aménagée à l'intérieur pour les spectacles dadaïstes. Deux ans plus tard, en 1928, Adolf Loos dessina une maison d'angle pour Joséphine Baker (voir le chapitre « Le Paris noir »), mais celle-ci ne fut jamais construite. Après la mort de Tzara, sa maison fut subdivisée en appartements.

À gauche du n°23, un passage mène à la rue Lepic, avec, à mi-chemin, une porte donnant accès à un boulo-drome privé. On y joue même l'hiver, sous éclairage artificiel. En bas dans la rue, on peut entendre les boules qui s'entrechoquent. Une petite touche d'authenticité au cœur de Montmartre !

N°132 : Continuer à descendre l'avenue Junot, tourner à droite, avenue Simone-Dereure. Le médaillon est au niveau du n°15.

Poursuivre jusqu'à la place Casadesus (la célèbre famille de musiciens), puis successivement petite place, petit square, allée des Brouillards, vue sur le Sacré-Cœur.

Vous arrivez sur la place Dalida sur laquelle se dresse le buste de la plus kitsch de toutes les chanteuses françaises, célèbre pour des

tubes comme *Gigi l'amoroso*, *Bambino* et *I lost my love in Portofino*. Elle habitait tout près au 11bis, rue d'Orchamp. Pour y aller, revenez sur vos pas par la rue Girardon, c'est dans le prolongement. Il y a toujours sa maison portant une plaquette commémorative. La chanteuse se suicida en 1987, à l'âge de 54 ans. Le site web qui lui est consacré explique son acte de la façon suivante : « elle pense que si elle a réussi sa vie d'artiste, elle a raté sa vie de femme. Elle n'a pas de mari, pas d'enfant, les années commencent à lui peser ». En 1986, elle interprétait « Moi, je veux mourir sur scène ». Son souhait ne se réalisa pas, elle mourut chez elle après avoir ingéré une forte dose de somnifères, pour un sommeil éternel. Avant, elle avait griffonné sur un bout de papier : « Pardonnez-moi, la vie m'est insupportable ». Sa mort tragique n'a fait que renforcer sa renommée. Elle figure toujours parmi les chanteuses françaises les plus populaires. Au cours des années, elle a vendu cent vingt millions de vinyles et CD. Son rayonnement est tel que le maire de Paris (ouvertement homosexuel) vint déposer un bouquet de fleurs à ses pieds pendant sa campagne électorale, en compagnie de quelques photographes rassemblés à la hâte. Lorsque je me trouvai face à son buste, des passants me firent remarquer que je ne devais pas continuer mon chemin sans la toucher, sinon cela me porterait malheur. « Un câlin ? » me demandai-je tout haut. « Les deux seins », répondirent mes interlocuteurs, « il faut toucher les deux seins ». En m'adonnant à cet exercice, je remarquai qu'on avait sculpté un soutien-gorge dans le bronze, ce qui rendit le toucher, aussi symbolique soit-il, tout de même moins, comment dirais-je, intime...

Prendre à gauche la rue Girardon, descendre l'escalier, première à gauche. On se retrouve avenue Junot.

N°133 : Au n°47. Un trou, pas de médaillon.

Les deux derniers médaillons se trouvaient Porte Montmartre, tout près du périphérique nord. À pied, le parcours le plus agréable passe par la rue Caulaincourt vers l'est. Puis descendre à gauche l'escalier de la rue des Saules, tourner à droite rue Marcadet, à gauche rue du Mont-Cenis, jusqu'à la place Jules-Joffrin. Prendre à gauche la pittoresque et commerçante rue du Poteau, puis toujours tout droit.

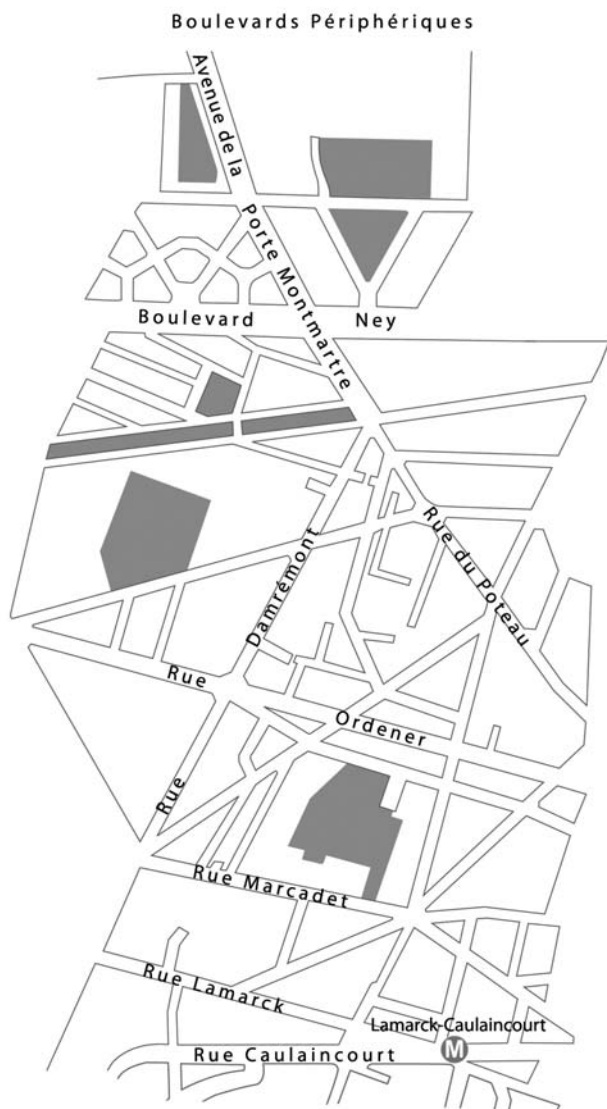
N°134 : À l'angle de l'avenue de la Porte-Montmartre et la rue René-Binet. A disparu.

N°135 : Tourner au coin, avenue de la Porte-Montmartre en direction du périphérique. Là se trouve une bibliothèque de la Ville de Paris. Le dernier médaillon était à vingt centimètres de la porte d'entrée, mais il est là encore introuvable.



Le buste en bronze de la place Dalida, à Montmartre.

Plan VIII



Notre promenade se termine à peu près telle qu'elle a commencée. Dans un Paris soigneusement évité par tous ou presque, une sorte de *no man's land* dans le vacarme de cette horrible autoroute circulaire. Ici, l'espace vide correspond à peu près à la zone militaire large de deux cent cinquante mètres qui se trouvait autour des fortifications, et dont on constata en 1870 l'inutilité puisque les canons modernes des Prussiens n'avaient aucun mal à tirer par-dessus. Dans ce terrain vague entourant Paris, toute construction était interdite. Inutile de dire qu'il y en eut quand même ! Clandestinement, et au vu de tous. Des baraques branlantes, des maisonnettes provisoires, des cabanes « tout de travers ». Une zone d'ombre. Encore aujourd'hui, on dit avec mépris à propos d'un tel environnement désordonné : c'est la zone ici. Cet endroit a été partiellement employé pour la construction du périphérique. Les projets dataient de 1940, mais la route ne fut achevée qu'en 1973.

On serait à peine surpris de voir ici un panneau : Attention, vous quittez le secteur parisien. Plus loin, c'est le monde étrange et insaisissable de la banlieue, que les habitants de ce côté du périphérique considèrent comme une jungle où ils préfèrent ne pas se montrer. À Porte Montmartre, quand on continue en passant sous le périphérique, on se retrouve sur le célèbre marché aux puces (les week-ends et lundis seulement). C'est plutôt chic aujourd'hui.

Aux débuts, ce devait être un vide-grenier, un endroit où on pouvait se faire quelques sous avec ce qu'on avait de superflu, où l'on faisait des affaires dans la marge. En marge de la société en quelque sorte. En tout cas en marge de la ville. Dans la zone.

Le dernier médaillon avait été placé devant la porte d'une bibliothèque comme un symbole. Comme une invitation à se plonger dans les livres, s'aiguiser l'esprit, lire tout ce qui a été écrit sur cette ville, sur son mystère, son méridien, sa science, sur son amour et son dégoût, sa honte et sa gloire, sa fierté et sa douleur. Vous serez frappé par le fait que tous ceux qui viennent d'ailleurs croient devoir la conquérir. Ce fut le cas d'Henri IV et aussi de François Arago, légèrement avantagé grâce à sa drôle d'aventure le long du méridien. En lisant, vous comprendrez pourquoi ici on est fier de l'expression « Paris sera toujours Paris ». C'est une déclaration d'amour, une carte blanche que la ville s'est offerte avec l'idée, peut-être l'illusion, que Paris ne peut être vaincue, que Paris décide en fin de compte elle-même de son destin. Paris embrasse, Paris décapite, Paris flirte volontiers avec les rebelles et les anarchistes, tout en aimant l'ordre et le calme. Ce monument de précision et de liberté est en parfait accord avec cela. *Hommage à Arago*, c'est le titre officiel, mais en fait il s'agit du *Méridien de Dibbets*. Ampoules comprises.



Bibliographie

- Ken Alder, *Mesurer le monde. L'incroyable histoire de l'invention du mètre*, Paris, Flammarion.
- Christine Ausseur, *Guide littéraire des monuments de Paris*, Paris, Éditions Hermé.
- Honoré de Balzac, *Les Illusions perdues*, Paris, Gallimard.
- Antony Beevor & Artemis Cooper, *Paris after the Liberation*, Londres, Hamish Hamilton.
- Olivier Blanc, *La Dernière Lettre, prisons et condamnés de la Révolution*, Paris, Robert Laffont.
- Geneviève Bresc, *Mémoires du Louvre*, Paris, Gallimard.
- Duc de Castries, *La Vieille Dame du Quai Conti, une histoire de l'Académie française*, Paris, Librairie Académique Perrin.
- Louis-Ferdinand Céline, *Mort à crédit*, Paris, Gallimard.
- Jean-Paul Crespelle, *Guide de la France impressionniste*, Paris, Hazan.
- Jean-Paul Crespelle, *La vie quotidienne des impressionnistes*, Paris, Hachette.
- Jean-Paul Crespelle, *La vie quotidienne à Montparnasse à la grande époque, 1905-1930*, Paris, Hachette.
- J.-C. Delorme, A.M. Dubois, *Passages couverts parisiens*, Paris, Parigramme.
- Patrick Devaux, *La Comédie-Française*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? ».
- Alexandre Dumas, *La Reine Margot*, Paris, Éditions du Rocher.
- Maurice Dumas, *Arago, La jeunesse de la science, un savant, une époque*, Paris, Éditions Berlin.
- Edwige Feuillère, *Moi, La Clairon*, Paris, Albin Michel.
- Franz-Olivier Giesbert, *François Mitterrand ou la tentation de l'histoire*, Paris, Éditions du Seuil.
- Guide de Paris mystérieux*, Paris, Pchou-Princesse.
- Ernest Hemingway, *Paris est une fête*, Paris, Gallimard.
- David P. Jordan, *Transforming Paris, the Life and Labors of Baron Haussmann*. New York, Free Press.
- Jean Lacouture, *Mitterrand, une histoire de Français*, Paris, Éditions du Seuil.
- Bernard Lecherbonnier, *Bourreaux de père en fils. Les Sanson 1688-1847*, Paris, Édition Albin Michel.
- Bernard Marchand, *Paris, histoire d'une ville, XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Éditions du Seuil.
- Brian N. Morton, *Americans in Paris. An Anecdotal Street Guide*, Michigan, The Olivia & Hill Press.
- Paris*, Paris, Éditions Hachette, coll. « Les Guides Bleus ».
- Ovide, *Les Métamorphoses*, Bibliotheca Classica Selecta (édition en ligne).
- Vincent Pomarede, *La Joconde*, Paris, Prat.
- H. Rees van Tets, Maurice Garçon, *Voyage d'une hollandaise en France, 1819*, Éditions Jean-Jacques Pauvert.
- Marie-Catherine Sahut, Régis Michel, *David, l'art et la politique*, Paris, Gallimard.
- Yves de Saint-Agnès, *Guide du Paris révolutionnaire*, Paris, Éditions Perrin.
- B. Stéphane, *Dictionnaire des noms de rues*, Paris, Éditions Mengès.
- Tyler Stovall, *Paris Noir, African Americans in the City of Light*, New York, Houghton Mifflin.
- Eliane Viennot, *Marguerite de Valois*, Paris, Payot.
- Frédérique Villemur, *La Méridienne de Paris*, Actes Sud, coll. « Paris Musées ».
- Sam Waagenaar, *Mata Hari*, Paris, Fayard.
- Julie Wheelwright, *The Fatal Lover, Mata Hari and the Myth of Women in Espionnage*, Londres, Collins & Brown.
- Edmund White, *The flaneur. A Stroll through the Paradoxes of Paris*, New York, Bloomsbury.